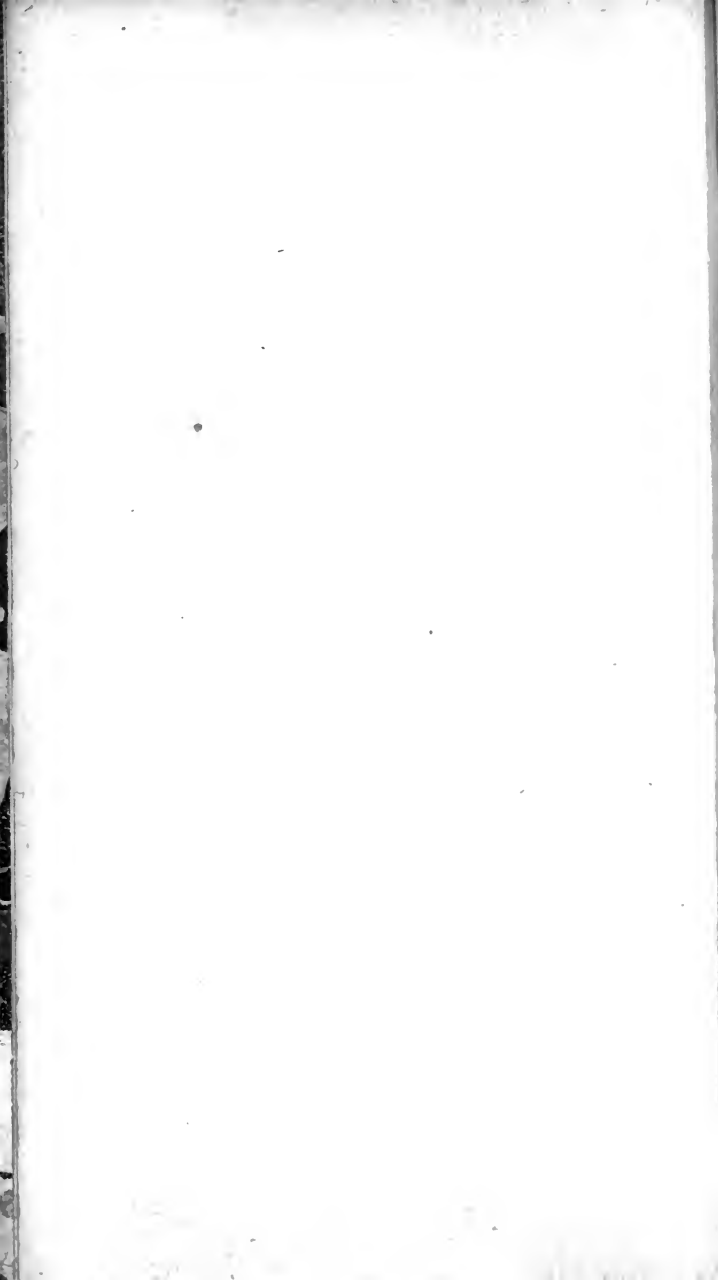


CE

Cell. spec.

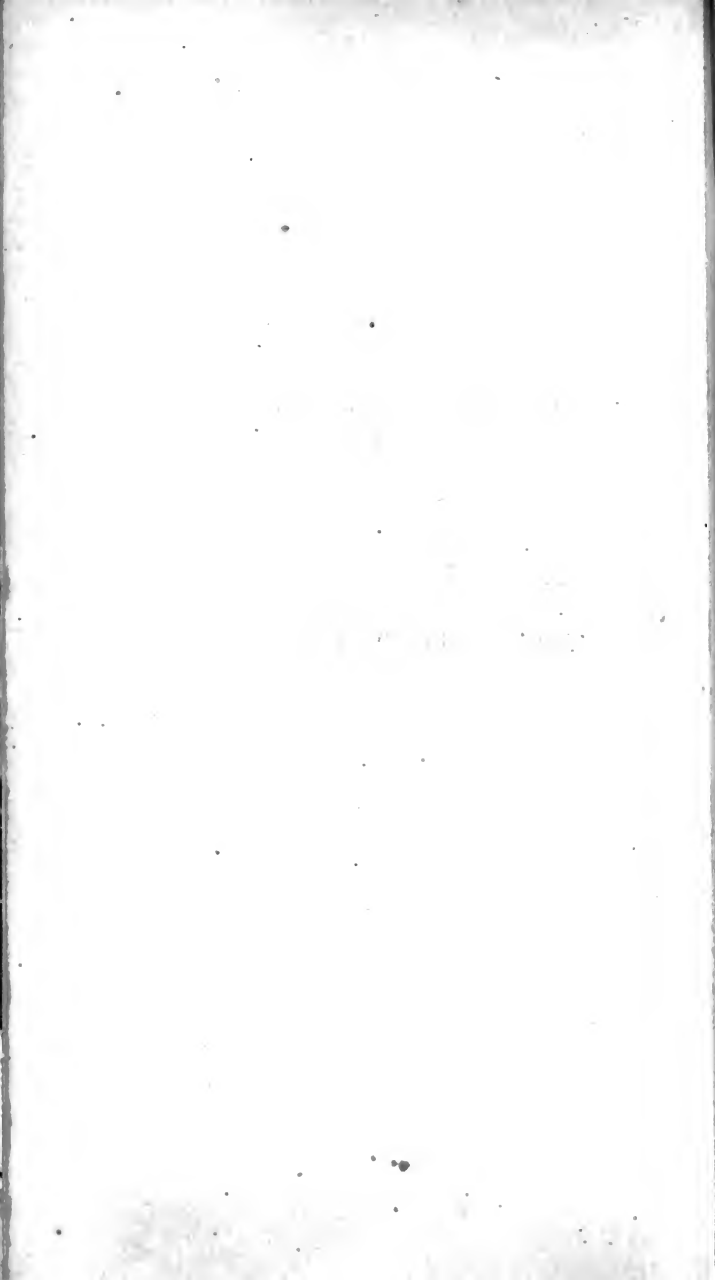


Œ U V R E S

DE MONSIEUR

HOUDAR DE LA MOTTE,

TOME HUITIÈME.



ŒUVRES

DE MONSIEUR

HOUDAR DE LA MOTTE,

*L'un des Quarante de l'Académie
Françoise.*

TOME HUITIÈME.



A PARIS;

Chez PRAULT l'aîné, Quai de Conti, à la descente
du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi,



PQ

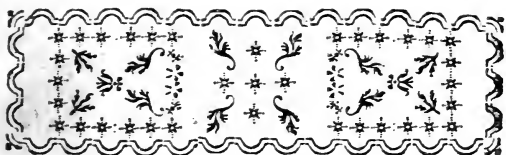
1993

146

~~1754~~

r. 8

coll. spec.



P L A N
D E P R E U V E S
D E L A R E L I G I O N .

JE trouve du plaisir & de la douleur dans le monde. Chacun en est la preuve à soi-même.

J'y trouve aussi l'idée du Juste & de l'Injuste. Toutes les sociétés roulent sur cette Idée. Par tout & en toute Langue on dit : vous avez bien fait ; vous avez mal fait : c'est agir en honnête homme ; c'est agir en fripon.

Nous ne nous donnons point le plaisir ni la douleur : nous ne nous sommes point donné non plus l'idée du Juste & de l'Injuste.

Or l'idée du Juste & de l'Injuste suppose nécessairement une loi , & en même tems une liberté.

2 PLAN DE PREUVES

Une loi ; parce qu'il ne sauroit y avoir de justice ou d'injustice qu'autant que l'on suit , ou que l'on viole quelque règle.

Une liberté ; parceque ce qui est nécessaire est sans choix , & que le Juste & l'Injuste supposent un choix à faire.

On ne sauroit louer ni blâmer la pierre de tomber , ni la flamme de s'élever.

Une loi suppose nécessairement un Législateur , & la liberté entraîne nécessairement le mérite & le démérite.

Le mérite & le démérite ont une liaison naturelle avec la douleur & le plaisir.

Selon ces Idées. Je demande à tout homme , en supposant qu'il eût à distribuer le plaisir & la douleur , s'il n'appliqueroit pas le plaisir aux Justes & la douleur aux Injustes ; & toujours à proportion les plus grands plaisirs aux plus Justes , & les plus grandes douleurs aux plus Injustes.

Telle est sans contredit l'idée de la Justice distributive , imprimée dans tous les esprits.

Il faut donc conclure que c'est-là la conduite du Législateur , autrement nous ne le regarderions que comme un Tiran insensé qui puniroit ceux qui lui

obéissent pour ne récompenser que les rebelles.

L'intérêt & la raison obligent donc l'homme à bien étudier la Loi qui lui est imposée, & à s'y conformer, dans l'espérance du bonheur, comme il doit éviter de l'enfreindre dans la crainte du malheur.

Avant toute Loi écrite, l'homme devoit être fidèle à certains principes qu'il trouvoit dans son cœur, & qu'il n'y avoit pas mis. C'étoit sa lumiere & sa Loi. Voilà l'Etat de la Loi naturelle.

Nouvel état. Dieu veut se manifester d'avantage à l'homme, & lui *donner une Loi écrite* comme le déployement & la perfection des premières. Que devoit faire l'homme ? S'assurer que c'étoit Dieu qui parloit, pour se soumettre à ses ordres.

Je me suppose témoin des merveilles que Dieu fit, en nous révélant ses volontés. Il change à son gré les Loix de la nature, pour me prouver qu'il en est le maître. Je fais ce raisonnement. Ou c'est Dieu qui parle, & je dois lui obéir ; ou c'est Dieu qui prête toute sa puissance au mensonge ; & en ce cas ce seroit lui qui seroit le coupable. Ce qui renverse absolument l'idée que j'en ai,

4 PLAN DE PREUVES

& qu'il m'a donnée lui-même.

Mais je n'ai pas été témoin des miracles & de la révélation. J'entends dire seulement qu'il en a fait : mon intérêt & ma raison m'obligent alors de m'en éclaircir , s'il y en a quelques moyens , & il y en a.

Les faits se prouvent de deux manières ; où en frappant les sens de ceux qui en sont témoins , où par la force des témoignages qui les attestent.

Cette force des témoignages peut être telle qu'elle tient lieu des sens mêmes.

Mais , dit-on , ces faits sont surnaturels , & par-là moins croyables. Ils sont éloignés pour nous ; & par-là encore moins croyables.

Il n'en est pas ainsi. Les faits surnaturels n'ont pour Juges que les sens aussi bien que les faits naturels ; & les sens sont aussi sûrs pour les uns que pour les autres. Un peuple qui a passé la Mer à travers ses flots divisés , est aussi sûr de cette merveille que de l'état ordinaire des Mers.

Les faits éloignés naturels ou surnaturels se prouvent également par la force des témoignages. Il faut raisonner là-dessus de la distance des tems comme de celle des lieux.

On vient d'élire un Pape à Rome.

Les Habitans de Rome en font affûrés par leurs sens. Ils l'ont entendu proclamer ; ils l'ont adoré. La nouvelle s'en répand uniformément dans toute l'Europe. Nulle contradiction. Tous les témoignages s'accordent. J'en suis aussi persuadé que si je l'avois vû.

Il en est de même de la distance des tems. César est assassiné à Rome en plein Senat ; les Romains l'ont vû : mais toute l'Histoire d'épose de cet événement sans aucune contradiction. Le fait est arrivé jusqu'à nous d'Histoires en Histoires. Nulle raison d'en refuser aucune. Je suis encore convaincu du fait comme si je l'avois vû.

Voilà l'état de la Religion. Elle est arrivée à nous par les témoignages. Il s'agit d'en examiner la force.

Premier examen. L'Ancien Testament qui prépare l'Evangile. Il s'agit de voir si depuis Moyse les faits & les témoignages peuvent avoir été altérés.

Second examen. Jesus-Christ vient établir la Loi de grace. Il prouve sa doctrine par ses miracles ; il les confirme par sa Résurrection ; la Résurrection est prouvée par le témoignage de ses Apôtres , qui l'ont vû , qui ont conversé avec lui , & en présence de qui il est monté au Ciel. Ils ont tous

6 PLAN DE PREUVES

versé leur sang pour soutenir , non une spéculation où l'esprit est sujet à s'égarer ; mais un fait sur lequel leurs sens n'ont pû se tromper. Ils prouvent leur propre témoignage par des miracles ; & même ils en communiquent le don aux autres. Nul intervalle de la Résurrection de Jesus-Christ au premier établissement de l'Eglise. St Paul écrit des Lettres à plusieurs Assemblées de Fidèles déjà fondées. La datte de ses Epîtres est incontestable. Rien ne se dément. Les miracles se perpétuent , la conversion même des peuples en devient un nouveau témoignage. Enfin sans intermission , sans interruption la lumiere arrive jusqu'à nous.

Quel embarras , reste-t'il encore ? Plusieurs sectes se partagent sur la doctrine , & crient toutes , *Je suis l'Eglise* : Mais peut-on s'y méprendre ? Jesus-Christ a dit aux Apôtres ; allez , prêchez , qui vous écoute , m'écoute. Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Chercherions-nous cette autorité divine dans des Sectes qui se sont séparées du tronc ; ou dans la succession immédiate du ministère Apostolique ?

Pourroit-on balancer ? Si je cherche cette autorité parmi les Sectes qui avouent leur séparation , je n'ai plus de

règle. Mon discernement particulier va décider de ma doctrine. Autant de têtes, autant de Dogmes : mais en m'en tenant à ce corps visible de Pasteurs, successeurs des Apôtres, je n'ai besoin que d'une humble docilité pour les en croire.

Il faut donc croire & pratiquer ce que cette Eglise visible enseigne. Il faut opérer son salut dans le tremblement & dans l'espérance.

Dans le tremblement, puisque celui qui me donne ici des douleurs passagères pour m'éprouver, peut me fixer dans un état malheureux, si je viole ses Loix.

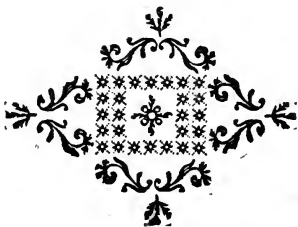
Dans l'espérance, puisque celui qui me donne des plaisirs passagers pour me soutenir dans la vie présente, peut me fixer dans un état heureux, si je suis fidèle à sa grace.

Je suis parti de principes certains ; & toutes ces conséquences ont la même certitude, si elles en sont bien tirées ; mais il suffiroit que de toutes les Religions qui sont répandues dans le monde, la Religion Chrétienne fût seulement le mieux prouvée, pour obliger l'homme en conscience à la suivre, parce qu'il y a un mépris évident de la vérité, à ne point préférer ce qui en a

§ PLAN DE PREUVES, &c.

le caractère à ce qui ne l'a pas.

En un mot, c'est une discussion historique que l'Étude de la Religion ; & si les témoignages qui la prouvent ont toutes les conditions nécessaires pour certifier un fait, on n'est plus reçu à la combattre par des objections philosophiques ; on n'auroit pas opposé ces objections aux miracles, si on en avoit été témoin ; il ne faut pas non plus les opposer aux témoignages des miracles, s'ils sont incontestables.





CANTATES

TIRÉES DE

L'ECRITURE SAINTE.

A D A M.

LE monde étoit sorti de l'éternelle main.
 L'Homme en fut le dernier ouvrage,
 Qui de son Dieu portant l'Image,
 De l'Univers naissant se vit le Souverain.

Dans un lieu formé pour lui plaire
 Tout fut soumis à ses desirs,
 Et sans autre tribut qu'un amour volontaire
 Le Ciel avoit pour lui rassemblé les plaisirs.

Regne ; mais de ta liberté
 Ne fais point d'usage infidèle ;
 C'est peu de ta félicité ,
 Si tu ne la rends éternelle.

Sur toy le travail , la douleur ,
 La mort , n'ont point reçu d'empire ;
 Tu n'as encore d'autre malheur
 Que la puissance de te nuire.

Pour prix de tant de biens Dieu n'exige de toy
 Qu'une obéissance facile ,
 Sa justice le force à t'en faire une loy.
 Si tu la romps , ingrat , n'espère point d'azile.

Mais l'esprit séducteur va t'ouvrir le cerceuil.
 Lui qui déjà du Ciel a mérité la haine ,
 T'empoisonne de son orgueil ,
 Pour t'associer à sa peine.

C'en est fait ; ta révolte a fait changer ton sort :
 En touchant à l'arbre funeste ,
 Tu croyois égaler la puissance céleste ;
 Te voila devenu l'esclave de la mort.

Cache toi , malheureux rebelle ;
 Mais , ou porteras-tu tes pas ?
 Aux yeux de ton Dieu qui t'appelle ,
 L'ombre ne te cachera pas.
 Envain du couroux qui l'enflâme
 Tu crois éviter les transports ;
 Déjà dans le fonds de ton ame ,
 Il s'est vangé par tes remords.

Fui ; fors de ces lieux où la terre
 Te prodiguoit tous ses bienfaits ;

La douleur , le travail te déclare la guerre.
 Il n'est plus pour ton cœur de plaisirs , ni de
 paix.

Armé d'un glaive ardent , cet Ange plus fidelle
 Dans ces lieux fortunés te défend le retour.

Tu n'auras plus , homme rebelle ,
 Que des champs ingrats pour séjour.

Du Ciel la colere fatale
 Lance les plus terribles traits.
 Sur nous , d'une main libérale
 Il aime à verser ses bienfaits ;
 Mais quand on l'irrite , il égale
 Les maux aux biens qu'il nous a faits.

LE DÉLUGE.

Dieu puissant , dont le souffle anima les
 mortels ,

Qui voulois de leurs cœurs te faire des autels ;
 Déjà toute la race humaine

Par le crime a souillé l'ouvrage de tes mains ;
 Tu t'en repens en Dieu , sans douleur & sans
 haine ;

Et ce repentir même entra dans tes desseins.

Aux mortels déclare la guerre ;

Que ta Justice arme ton bras

Lève-toi ; que de ces ingrats
 Ta vengeance purge la terre ;
 Ils n'écoutent que leurs désirs ;
 Ta voix ne se fait plus entendre ;
 Frappe ; il est temps de les surprendre
 Dans l'yvresse de leurs plaisirs.

Quel prodige ! Les Mers franchissent leurs
 rivages ,

Les Fleuves se joignent aux Mers ;
 De toutes parts les humides nuages
 Rassemblez par les vents ont obscurci les airs.
 Une nouvelle Mer dans les Cieux suspenduë
 Mêlé encor ses torrents à la fureur des flots.

Toute la nature éperduë
 N'est plus que cris , qu'horreur , que plainte &
 que sanglots.

Ciel ! Est-ce en vain que l'on t'implore ?
 Es-tu sourd aux cris des humains !
 Tirés du néant par tes mains
 Vont-ils y retomber encore ?
 Ne reste-t'il aucun espoir !
 Détruiras-tu tout ton ouvrage !
 Ton bras pour vanger ton outrage
 Epuisera-t'il son pouvoir ?

Non , ce vaste vaisseau respecté par les ondes ;
 A sauvé l'innocent , reste du genre humain.
 Les flots vont retourner dans leurs grottes pro-
 fondes ;

La terre se découvre , & l'air devient serain.

Sur les mortels qui doivent naître
Un semblable courroux ne doit plus éclater ;
 Mais , ils en deviendront , peut-être ,
 Plus hardis à le mériter.

Gage de Paix , nûe éclatante ,
 Etonnez & charmez les yeux.
 Hâtez-vous d'embellir les Cieux ;
 Rassurez la terre tremblante.
 D'un bras si prompt à nous punir
 Sauvez désormais la nature ;
 Et de la paix qu'un Dieu nous jure
 Eternisez le souvenir.

LA TOUR DE BABEL.

Quels sont ces feux ardens où la brique
 s'allume ?

Quelle foule ! Quels mouvemens !

On prépare à grand bruit la pierre & le bitume ;
 On a déjà jetté de vastes fondemens.

Une superbe Tour à chaque instant s'avance ;
 Je vois à l'élever tout un peuple empressé.

Et je l'entends dans son impatience
 S'animer par ces mots à l'ouvrage avancé.

Eternifions notre mémoire
 Par un monument éternel.

Qu'il s'élève pour notre gloire ;
 Qu'il nous sauve d'un Dieu cruel.
 Nous ne craindrons plus sa vengeance
 Qui submergea tous nos ayeux ;
 Et désormais notre puissance
 Le fera trembler dans les Cieux.
 Eternisons , &c.

Descends , Dieu Souverain ; vois l'orgueil téméraire

De ce peuple ingrat & sans foi ;
 La promesse de paix que tu fis à leur pere
 Ne les a pas encor rassurez contre toi.

Tu les vois obstinés à la folle entreprise
 Qu'ils opposent a ton pouvoir.
 Déjà leur orgueil te méprise ,
 Et tun'as pas encor confondu leur espoir.

Frape ; ton courroux est trop lent.
 Qu'avec eux leurs projets périssent.
 Que de l'édifice insolent
 Les débris les ensevelissent.

Mais ton bras est las de punir.
 Tu ris de leurs projets , content de les confondre.

Leur langage par toi vient de se défunir.
 Ce peuple ne peut plus s'entendre & se répondre :

L'ouvrage insensé va finir.

Peuples , séparez-vous ; laissez votre entreprise.

De freres , vous voila devenus étrangers :

Mais du crime qui vous divise
N'oubliez jamais les dangers.

Que le cœur du superbe tremble ;
Qu'il redoute un funeste écüeil.
Quel prodige de voir ensemble
Tant d'impuissance & tant d'orgüeil.

Bientôt la suprême sagesse
Détruit un téméraire espoir
Le Ciel insulte à la foiblesse
De qui croit braver son pouvoir.

A B R A H A M.

Sur ce Mont si fameux par le saint édifice
Que Salomon doit y faire élever ,
Le fidèle Abraham que Dieu veut éprouver ,
Est prêt d'offrir au Ciel un sanglant sacrifice.

Son fils est chargé du bucher ,
Où la plus chere main doit bientôt l'attacher.
Le pere qu'un saint zéle anime ,
Porte , hélas ! sans en murmurer ,
Avec le fer qui doit égorger la victime
Le feu qui doit la dévorer.

Dieu de paix qui pour l'homicide
 As marqué tant d'horreur ,
 Aujourd'hui l'affreux parricide
 Plaît-il à ta fureur ?
 L'amour du pere est ton ouvrage ;
 Voudrois-tu l'effacer ?
 N'est-il point pour te rendre hommage
 D'autre sang à verser .

Ces regrets que je forme à ce triste spectacle
 N'entrent point dans le cœur du pere obéissant :
 Il doit voir de son fils un grand peuple naissant ;
 Mais envain son trépas y paroît un obstacle ,
 Il croit le Ciel assez puissant
 Pour accomplir encor son infaillible oracle.

Il obéit ; je vois l'autel dressé.
 Haac qui longtems a cherché la victime ,
 Apprend sans demander son crime
 Que c'est son sang qui doit être versé.]

Ah ! suspends un moment tes armes :
 Attends , pere éperdu ;
 Le murmure t'est défendu ;
 Répands au moins des larmes.

Tes entrailles plaintives
 Malgré toi , viennent t'émouvoir.
 Soupire & laisse voir
 Quel est le bien dont tu te privas.
 Ah ! suspends , &c.

Que vois-je ! O Ciel ! L'innocent va périr.

Le fer est levé sur sa tête ;

Il va tomber. Non Abraham arrête ;

C'est l'Ange du Seigneur qui vient le secourir.

Arrête, dit-il, fais lui grace,

Ne pousse pas plus loin cet hommage éclatant.

Qu'il vive, & que le Saint naisse un jour de sa
race.

Tu crains Dieu ; le Ciel est content.

Quel bonheur de dépendre

Du Dieu qui nous a faits !

Nous ne pouvons lui rendre

Que ses propres bienfaits.

Jaloux de sa puissance

Il nous éprouve tous ;

Mais il ne veut de nous

Que notre obéissance.

J O B.

J Ob jouïssoit en paix d'une abondance heu-
reuse ;

Ses troupeaux lui formoient un immense trésor ;

Et pour comble de biens sa famille nombreuse

Partageant son bonheur le redoubloit encor.

Parmi d'innocentes délices

Ses fils avec leurs sœurs voyoient couler leurs
jours.

Mais les plaisirs de Job étoient les sacrifices
Qu'il adressoit au Ciel pour prix de son se-
cours.

Si des plaisirs la folle yvresse
T'efface un moment de leur cœur,
Ciel, que l'encens que je t'adresse
Loin d'eux détourne ta fureur.
Helas ! des traits de ta colere
Par mes vœux seuls je les défends ;
Qu'à tes yeux l'hommage du pere
Répare l'oubli des enfans.

De sa félicité Job faisoit cet usage,
Quand par l'Ange jaloux, Dieu voulut l'é-
prouver.

Bientôt de l'ennemi ses biens font le partage ;
Ses brebis, ses chameaux, que l'on vient
d'enlever

Ont déserté son héritage.

Mais c'est peu d'un malheur si facile à braver.

L'Ange qui te poursuit vient d'épuiser sa
rage,

Pleure, malheureux pere ; il t'enlève tes fils ;

Et sous un même toit renversé par l'orage

Ils viennent d'être ensevelis.

Ne souffre pas qu'un cri m'échappe
 Contre ton ordre souverain ;
 Ciel , que ta main caresse ou frappe ,
 Je respecte touûjours ta main.
 Mon bonheur étoit ton ouvrage
 Dans mon néant tu m'as remis.
 Laisse moi du moins l'avantage
 De t'être encor aussi soumis.

Grand Dieu, faut-il encor exercer sa constance ?
 Privé de biens, d'enfans, a-t'il trop peu souffert ?
 Tu fais contre lui-même éclater ta puissance ;
 D'une playe odieuse il est déjà couvert.
 Une épouse l'outrage , un faux ami l'accable ;
 L'un rit de sa vertu ; l'autre le croit coupable.
 Mais que sert d'assembler la douleur, le mepris
 Pour forcer au murmure une ame si fidelle ?
 Rien ne peut l'ébranler. Je voi l'Ange rébelle
 Honteux de l'avoir entrepris.

C'en est assez Seigneur , & ta Justice éclate ;
 Tu rappelles les jours de sa felicité.
 Mais où fut-il jamais une ame moins ingratte ?
 Et quel plus grand bonheur fut si bien mérité ?

Quand la volonté souveraine
 Ne borne pas tous nos désirs ,
 L'oubli du Ciel suit les plaisirs
 Et le murmure suit la peine.
 Mais tous les destins sont égaux
 Pour les cœurs qu'enflâme un vrai zèle ;

Heureux , qui peut toujours fidelle
N'abuser des biens ni des maux.

J A C O B.

Pour la jeune Rachel Jacob brûlant d'amour
Attendoit la fin de sa peine.

Ce jour les a liez d'une éternelle chaîne ;
Et la nuit attenduë éteint déjà le jour.

De sept ans de travaux elle est la récompense.

Mais à peine croit-il mériter son bonheur.

Et de ces mots , sa chaste ardeur
Amufoit son impatience.

Vien , cher objet de mes désirs ,

Vien partager mes tendres chaînes ;

Ton amour va payer des peines

Qui faisoient mes plus doux plaisirs.

Des Etés j'ai bravé la flamme

Et le froid mortel des Hivers.

Par l'espoir qui flattoit mon ame

Tous mes maux me devenoient chers.

Mais que sert pour Rachel le feu qui le dévore ?

Au lieu d'Elle sa sœur trompe un espoir si doux.

Jacob va se trouver au retour de l'Aurore.

Triste Amant , & plus triste Epoux.

Qu'il sent vivement cet outrage !

Au perfide Laban il accourt éperdu.

Et privé du seul bien qu'il avoit prétendu.

Par ce reproche il se soulage.

Cruel , quelle injustice extrême !

Pour le prix de mes soins , hélas !

Falloit-il m'ôter ce que j'aime ?

Falloit-il me donner ce que je n'aimois pas !

Vous jouïffez d'une abondance

Que vous devez à mes travaux.

Falloit-il donc pour récompense

Loin de me soulager , insulter à mes maux.

Laban s'excuse encor sur l'amitié d'un pere ,

Il n'a pas dû priver sa fille de ses droits.

La coûtume vouloit que Lia la première

Du doux Himen subît les loix.

Que l'espoir rentre dans votre ame :

Fidelle amant , consolez - vous

Par les mêmes travaux qui vous furent si doux ,

Vous obtiendrez l'objet de votre flâme.

Quand sur une douce espérance

Mille soins nous ont agité ,

A peine on obtient l'apparence

Du bien dont on s'étoit flatté.

Malgré ces succès infidelles ,

On reprend le même dessein.

Heureux ! si des peines nouvelles
Le succès étoit plus certain.

JACOB ET ESAU.

Jacob après de longs travaux
Revoit avec transport les lieux de sa naissance;
Mais, il lui faut encor détourner d'autres maux,
Et d'un frere irrité calmer la violence.

Déjà son ennemi dès le sein maternel,
Ce frere contre lui s'avance à main armée.

En ces mots, son ame allarmée
Appelle à son secours le bras de l'Eternel.

Dieu puissant, ô Dieu de mes peres,
J'éprouvai toujours votre appuy.
Riche, je repasse aujourd'hui
Ce Fleuve qui vit mes miseres.
Sauve-moi d'un frere jaloux.

A mes yeux déjà le fer brille !
Du moins sauves-en ma famille,
Et livre-moi seul à ses coups.

Vous craignez envain son courroux,
Jacob, pour vous ce jour est un jour de vic-
toire ;

L'Ange qui lutta contre vous
Vous en a présagé la gloire.

Courez à votre frere ; il a beau s'irriter ,
 Prosterne devant lui vous allez le dompter ,
 Vos soupirs , vos respects seront les seules
 armes

Qui vont vous soumettre son cœur ;
 Et déjà vous tirez des larmes

De ces yeux menaçans où régnoit la fureur ;

Qu'avec moi mon frere partage
 Ces biens que pour lui j'ai gardez.
 Que mes dons reçûs soient le gage
 De ce cœur que vous me rendez,
 A peine je m'en flatte encore ;
 Un bonheur si grand m'est suspect ;
 Devant vous , saisi de respect ,
 J'ai crû voir le Dieu que j'adore.

A ces mots de Jacob Esaü s'attendrit ;
 Sur ses neveux soumis il porte un œil de Pere ;
 Déformais dans son cœur le courroux qui péris
 Laisse naître à sa place une amitié sincere.

Qui sçait s'armer de douceur
 Triomphe du plus sauvage ;
 Il calme bientôt un cœur
 Qu'avoit soulevé la rage.
 Pour rompre un barbare effort
 C'est la plus sure défense.

De l'orgueil , l'orgueil s'offence ;
 Qui lui cède est le plus fort.

 J O S E P H.

P Ar des freres jaloux , sous les fers abbattu ,
 L'infortuné Joseph soupire ,
 Mais il soumet bientôt son maître à sa vertu ,
 Et de son esclavage il se fait un empire.

Par tous les dons de la nature
 Il charme , il regne sur les cœurs.
 Heureux ! s'il n'allumoit d'ardeurs
 Que celles d'une flâme pure.
 Son teint brilloit comme une fleur
 Qu'un beau jour vient de faire éclore ;
 Et sa beauté par sa pudeur
 Devenoit plus touchante encore.

Mâîtresse de Joseph , craignez d'être infidelle ,
 Détournez vos regards ; déjà votre raison
 Auprès de lui s'affoiblit & chancelle.
 Craignez ses yeux ; pour vous la vûe en est
 mortelle ;
 Vous buvez à longs traits un dangereux poison :

Dans son cœur s'allume
 Un amour fatal ;

Mais

Mais s'il la consume
Elle aime son mal.
Il devient le maître ,
Et le doux plaisir
A déjà fait naître
L'injuste désir.

C'en est fait. Le devoir ne peut rien sur son
ame.

Livrée à l'ardeur qui l'enflâme ,
Elle s'offre elle-même & ne se connoît plus. ;
En vain il résiste , elle presse ;
Il refuse , il fuit & lui laisse
Dequoi se venger du refus.

Quand le danger est agréable
On l'évite mal aisément ,
Et l'on devient bientôt coupable
D'un crime qui paroît charmant ;
Mais que peut-il sur un cœur sage !
Il en sort toujours triomphant ,
Et la vertu le dédommage
Des plaisirs qu'elle lui défend.



LA NAISSANCE DE MOYSE.

C Et enfant que le Nil voit flotter sur son
onde
Par une mere en pleurs y vient d'être remis.
Déjà dans sa douleur profonde
Elle souffre la mort qu'elle craint pour son fils.
Trois mois de ses Tirans éludant la menace ,
Elle l'a caché dans son sein ;
Mais , d'un amour hardi la crainte a pris la
place ;
Elle évite à ce prix un trépas inhumain.

Pour se priver de ce qu'il aime
Qu'un cœur souffre un tourment fatal !
Helas ! A peine la mort même
Lui paroît-elle un si grand mal.
La crainte qui nous y réduit
D'un prompt trépas seroit suivie ;
Si l'espérance qui la suit
N'attachoit encore à la vie.

La fille du Tiran paroît sur ce rivage ;
Elle apperçoit l'enfant aux flots abandonné ;

A lui sauver le jour la tendresse l'engage ,
 Et déjà sous ses yeux je le vois amené.
 D'un regard attentif elle le confidere ;
 Bientôt à la pitié succède un tendre amour ;
 Elle se sent un cœur de mere
 Pour cet enfant qui lui devra le jour.

Du haut des Cieux tu le regardes ,
 Dieu puissant , tu lui tends la main ,
 Rien ne nuit à ceux que tu gardes ,
 Et tout conspire à ton dessein.
 Cet enfant doit de l'esclavage
 Sauver ses freres expirans.
 Tu fais servir à cet ouvrage
 La main même de leurs Tirans.
 Du haut , &c.

Mais quel soin choisit-on pour conserver sa
 vie ?

Dans quelles mains va-t'il être livré ?

Sans le sçavoir , on le confie

A la mere qui l'a pleuré.

Mere heureuse , ton sort passe ton espérance ;
 C'est pour ton propre fils qu'on cherche ton
 secours ;

Et désormais on recompense

Un soin que tu craignois de payer de tes
 jours.

Israël, ta gloire est prochaine ;
 Pour toi se lève un jour serain.
 Un fier Tiran t'opprime en vain ;
 Cet Enfant doit briser ta chaîne ;
 Et la puissance souveraine
 Va se signaler par sa main.

L E P A S S A G E D E L A M E R R O U G E.

LEs Hebreux dont le Ciel vouloit briser
 les fers,
 Fuyoient loin du Tiran la triste servitude.
 Ils sentent à l'aspect des Mers
 Renaître leur incertitude.

Moyse entend déjà ces murmures nouveaux :
 Devois-tu nous conduire à ces affreux abîmes,
 Et l'Egipe pour tes victimes
 Eut-elle manqué de tombeaux ?
 Ingrats que vos plaintes finissent ;
 Reprenez un plus doux espoir.
 Il est un souverain pouvoir
 A qui les ondes obéissent.

Il s'arme pour votre secours.
 Les flots ouverts vont vous apprendre
 Que la main qui régla leur cours
 A le pouvoir de les suspendre.

Moyse donne l'ordre à ces flots en courroux
 Ils se calment , ils se séparent.
 Pour Israël surpris ils s'ouvrent & préparent
 Un immense cercueil à ses Tirans jaloux.

Ciel ! Quel prodige ! Quel spectacle !
 On voit au sein des Mers flotter ses étendars ;
 L'onde qu'il croyoit un obstacle
 Se partage , s'élève , & lui sert de remparts.
 Que fera le Tiran témoin de ce miracle ?

Le trouble & l'horreur
 Régnent dans son ame ;
 L'aveugle fureur
 L'irrite & l'enflâme.
 Il ose tenter
 Le même passage ;
 Mais envain sa rage
 Cherche à se flatter ?
 Peut-il éviter
 Le cruel naufrage
 Qui va l'arrêter ?

La Mer pour engloutir son armée insensée
 A réuni ses flots vengeurs ,

Et la montrant au loin flottante , dispersée
Du débris des vaincus affouvit les vainqueurs.

Peuples , chantez la main puissante
Qui pour vous enchaîne les Mers.
Que de la trompette éclatante
Le bruit se mêle à vos concerts ;
Et faites retentir les airs
De votre flutte triomphante.

LE VEAU D'OR.

Sur le Mont Sinaï l'Auteur de la Nature
Gravoit ses saintes loix de son doigt souverain ;
Dans le temps qu'Israël incrédule & parjure ,
Adoroit à sa honte un Dieu fait de sa main.

Par tout le feu sacré s'allume ,
Les chants résonnent , l'encens fume ;
Par tout aux victimes, aux vœux
Se joignent les ris & les jeux.
Mais devant le Dieu qu'ils encensent
Tous leurs hommages sont perdus ;
Et leurs vœux ne sont entendus
Que du Dieu jaloux qu'ils offensent.

Ah ! Moïse , calmez le celeste couroux.
Pour réparer l'erreur , redoublez votre zèle ;

Lui seul peut arrêter les coups
D'un bras déjà levé sur un peuple infidelle.

Je le voi qui descend du redoutable Mont.
Tremblez , ingrats , tremblez du zèle qui
l'anime ;

Et voyez déjà sur son front
Le châtiment de votre crime.

Que ceux qui sont pour le Seigneur
Dit-il , à ma voix obéissent ,
S'ils n'ont point eu de part à l'idolâtre erreur
Qu'ils s'arment & qu'ils la punissent.

Les enfans de Lévi courent à cette voix.
Ces ministres du Ciel enflâmés , intrépides ,
Par d'héroïques parricides
Vont mériter d'augustes droits.

Ciel ! Quel carnage épouvantable !
La terreur vôle devant eux :
Quelles plaintes ! Quels cris affreux !
Par tout coule le sang coupable.
Allez immoler des ingrats ;
C'est l'Eternel qui le commande
Frapez , frapez , ne craignez pas
Que leur Idole les défende.

C'en est assez , ô Ciel ! Leur sang vient de
laver

L'injure que t'a fait leur sacrilège audace.

Tu te laiffes fléchir , il est temps de sauver
 Les restes d'Israël qui te demandent grace ;
 Pourras-tu détruire une race
 Qu'un ferment éternel t'oblige à conserver.

Mortels , brifez des Dieux frivoles
 Encor plus impuiffans que vous.
 Que sous mille bras vos Idoles
 Tombent aux pieds du Dieu jaloux ;
 C'est trop irriter sa puissance ,
 Attirez sur vous ses bienfaits ;
 Aimez en lui le Dieu de paix
 Et craignez le Dieu de vengeance.

C O R É , D A T H A N , E T A B I R O N .

LE superbe Coré fecondé des rebelles
 Au Prêtre du Seigneur disputoit l'encensoir.
 Plein de ses projets infidelles ,
 Moÿse prosterné n'avoit pû l'émouvoir.

C'est peu pour lui qu'avec ses freres ,
 Du miniftère saint le Ciel l'ait honoré ;
 Il veut voir de plus près les terribles miftères
 Et monter au premier degré !

Ciel ! Dans quels pièges nous entraîne
 La folle ardeur de commander ?

A ta puissance souveraine
L'orgueil refuse de céder.
Malgré ta menace il aspire
A t'offrir l'encens des mortels ,
Et pour exercer son empire
Assiége jusqu'à tes Autels.

Venez , venez audacieux ;
Vous recevrez le prix d'un encens téméraire ;
La gloire du Seigneur déjà brille à vos yeux ;
Elle obscurcit l'éclat du jour qui vous éclaire.

A l'aspect de sa majesté
Voyez fuir loin de vous tout un peuple timide ;
Votre orgueil , lui seul intrépide ,
Brave encor le Ciel irrité !

De profonds abîmes s'entrouvrent ;
Il n'est plus d'azile pour vous ;
Et les enfers qui se découvrent
Vivants , vous engloutissent tous.
Un feu vengeur sort de la terre ;
Vos défenseurs qu'il vient punir ,
Frappez de ce nouveau tonnerre
Avec vous vont se réunir.

Israël , après ce spectacle ,
Du chef qui te conduit soupçonnes-tu la loi ?
Doutes-tu que du Ciel qu'il consulte pour toi
Il ne soit l'infailible oracle ?

Tremble ; si ton audace ose encor publier
Qu'il abuse de sa puissance ,

Par une nouvelle vengeance
Tu vas forcer le Ciel à le justifier.

Dans son ambitieuse audace
L'orgueilleux veut tout usurper ;
Bientôt il dédaigne la place
Que son cœur brûloit d'occuper.

Après un dessein achevé,
Un nouvel orgueil le dévore.
Sur le trône est-il élevé ?
Les Autels lui manquent encore.

LE SERPENT

D'AIRAIN.

I Sraël pour plus d'un murmure
Du céleste couroux avoit senti les traits.
Il ose encor à Dieu faire la même injure.
Avez-vous oublié race ingrante & parjure
Ses vengeances & ses bienfaits ?

L'onde obéissante
Qui s'ouvrit pour vous ,
Confondit l'attente
Du Tiran jaloux.

Vous eûtes pour guide
Un divin flambeau

Et la roche aride
Vous donna de l'eau.

Une manne pure
Remplit le Désert ;
Sans votre murmure
Qu'auriez-vous souffert ?

Mais , ingrats , d'un Dieu tutelaire
Souvent vous avez fait un juge furieux.
Souvenez-vous de sa colere
Lorsque vous voulutes des Dieux
Qui marchant devant vous brillassent à vos
yeux.

Le Ciel pour votre perte
Arme mille Heros ;
Le sang coule à grands flots
La terre en est couverte.
Dans la nuit du tombeau
Vous tombiez sans défense ;
Cette prompte vengeance ,
De votre Dieu nouveau
Vous prouva l'impuissance.

Insentez , vos malheurs ne vous corrigent pas ;
Vous irritez encor la céleste colere.

Pour vous la manne est trop légère ;
Vous croyez toucher au trépas ;
L'héritage promis ne peut même vous plaire
Et les fers de l'Egypte ont pour vous plus
d'appas.

Peuple ingrat, contre ton caprice
Je vois les élémens armés ;

Des serpens enflammés

Naissent pour ton supplice.

Où fuiras-tu ton triste sort !

Par tout leur langue étincelante

D'une atteinte brûlante

Porte une double mort.

Tout va périr. Moÿse arrête ce ravage ;
Qu'à sauver Israël son repentir t'engage ;
En s'avoüant coupable il devient innocent.

Fléchi le Ciel, la pitié t'y convie ;

Elève ce Serpent dont l'aspect tout puissant
Dans les cœurs abbattus va rappeler la vie.

Par un repentir secret

Le plus grand crime s'efface ;

Le Ciel aime à faire grace ,

Il ne punit qu'à regret.

Pour désarmer sa justice

Lui-même aide nos efforts ;

Il donne jusqu'aux remords

Dont il veut qu'on le fléchisse.



LA MORT DE MOYSE.

CE Chef qui réunit la douceur & le zèle
Touche après un long règne à la fin de ses
jours ;

Il rassemble son peuple, & pour grace nouvelle
De ses derniers conseils lui prête le secours.

Ce peuple est inquiet, incrédule & volage
Cent prodiges divers n'ont pû fixer son cœur ;
En ces mots Moyse l'engage

A garder le serment qu'il a fait au Seigneur.

Peuples, la suprême puissance
Par tout va combattre pour vous ;
Armés de votre obéissance
Tout va succomber sous vos coups.
Vos campagnes seront fertiles ;
Votre nom sera redouté ;
Vous verrez régner dans vos Villes
La gloire & la félicité.

Mais, si jamais du Dieu qu'ont adoré vos Pères
Vous transportez le culte aux profanes autels,
Chez les Nations étrangères
Vous serez dispersés, vil rebut des mortels.

Heureux ! Si près de vous le remords le rap-
pelle !

Sa clémence facile exaucera vos cris ;

Retirez du sein du mépris ,
 Vous brillerez encor d'une gloire nouvelle ;

Conservez toujourns la mémoire
 De vos maux & de votre gloire ;
 N'oubliez , n'oubliez jamais
 Ses vengeances ni ses bienfaits :
 Il couronne un peuple fidelle ;
 Il renverse un peuple rebelle ;
 Il donne la vie & la mort ;
 Vous pouvez choisir votre sort.

Mais c'est encor trop peu d'instruire
 Un peuple a qui le Ciel est prêt de l'enlever ;
 Il charge Josué du soin de le conduire ;
 Moyse a commencé ; c'est à lui d'achever.

La Nature encore soumise
 Doit du nouveau Prophète exécuter les loix.
 Bientôt devant ses pas le Jourdain se divise
 Et le Soleil entend sa voix.

Mais déjà de ses jours Moyse a vû le terme ;
 Loin des regards mortels son sort s'est ac-
 compli ;

Et par Dieu même enseveli ,
 Israël cherche envain le tombeau qui l'en-
 ferme.

Que dans ces jours d'allarmes
 Eclattent vos regrets
 Israël , payez de vos larmes.

Les biens qu'il vous a faits.

Réparez les injures
 Que lui firent vos cœurs ;
 Du moins par vos tendres douleurs
 Expiez vos murmures.

JERICHO.

Peu­ples de Jéricho , vos remparts redoutables

Semblent défier Israël.
 Mais pour le bras de l'éternel
 Les croyez-vous inébranlables !

Ignorez-vous encor que les eaux du Jourdain
 Ont à sa voix remonté vers leur source ?

Bientôt son ordre souverain
 Va du flambeau des Cieux interrompre la course

Faites vous conter
 Ses nombreux miracles ;
 Les plus grands obstacles
 N'ont pû résister.
 Toute la nature
 Répond à sa voix
 L'homme seul murmure
 Et braye ses loix.

Israël est devant vos portes
Peuple infidelle , il est temps de trembler ;
Déjà ces murailles si fortes
A son aspect paroissent s'ébranler.

Ce n'est point l'effort de ses armes
Qui va vous livrer en ses mains ;
Vous pourriez être sans allarmes
S'il n'avoit contre vous que des efforts humains.

La trompette qui sonne
Attaque vos remparts ,
Et leur débris étonne
Vos timides regards ,
Tout est réduit en poudre ;
Tout s'écroule , tout fond ;
Et l'effet de la foudre
N'eût pas été si prompt.

Fuyez , dérobez-vous à l'horrible carnage ,
Josué vous a tous proscrits ;
Il ne veut épargner ni le sexe ni l'âge ,
De votre fol orgueil la mort sera le prix.

Que le Ciel calme vos allarmes
Combattons sous ses étendarts ;
Qu'il soit la force de nos armes
Qu'il soit l'appui de nos remparts.

Quelles défences assez fortes
Peuvent résister à ses coups
C'est en vain qu'on veille à nos portes
Si le Ciel n'y veille pour nous.

D E B O R A.

DEbora, des Hebreux le bonheur & la
gloire

Va par d'héroïques exploits
Joindre à l'autorité qu'elle acquit par ses
L'éclat que donne la victoire.
De l'Idolâtre en vain les champs sont inondés;
En vain contre Israël un camp nombreux s'a-
vance :

La forte Debora par sa seule présence
Soutient les cœurs intimidés.

Le Ciel l'éclaire & lui révele
L'instant du triomphe prochain.
Dieu qui tient le sort dans sa main
Lui garde une gloire nouvelle ;
Et pour tous les yeux incertain
L'avenir est certain pour elle.

Approchez, approchez superbe Sifora,
Vous vous êtes promis qu'à l'aspect de vos armes

Tout le camp d'Israël va se remplir d'alarmes

Venez, vous connoîtrez le Dieu de Debora.

C'en est fait , le signal se donne ,
Je vois armés de faux , voler les chars affreux.
L'air brille de leur fer, & de leurs cris résonne,
Mais tous ces vains apprêts vont retomber sur eux.

Un invisible bras
Les frappe , les renverse ,
La terreur les disperse
Et la mort suit leurs pas.
Quel horrible ravage !
Que de morts , de mourans !
Le sang & le carnage
A grossi les torrents.

Toi , Sifara , toi-même abandonne ton char ;
Va d'un pied fugitif chercher un prompt azile ,
Crains d'avoir attendu trop tard.
Mais un Dieu te poursuit ; ta fuite est inutile.

Tu vas dans les bras de Jahel
T'offrir au fer qui t'épouvante.
Le sommeil & la mort t'attendent dans sa tente.
Deux femmes aujourd'hui font le sort d'Israël.
Le Ciel les anima de ces divines flâmes
Qui sçavent du superbe arrêter les complots.

Quand il plaît au Seigneur , les Heros font
des femmes,

Et les femmes font des Heros.

Venez sur le champ de victoire
Célébrez le Dieu des combats ;
Heroïnes , chantez la gloire
Du Dieu qui soutient votre bras.
Il peut d'un courage intrépide
Animer les plus foibles cœurs ;
A son gré , le sexe timide
Triomphe des plus fiers vainqueurs.

G E D E O N.

Ou cours-tu Gedeon ? Quelle audace t'en-
yvre ?

Et quel succès t'es-tu promis ?
Trois cens Hebreux osent te suivre ;

Crois-tu vaincre avec eux un monde d'en-
nemis ?

Quel nouveau zèle les anime ?

Et comment sur tes pas ont-ils osé marcher ?

La terre jusqu'ici n'avoit point eu d'abîme
Assez profond pour les cacher.

Notre ennemi sur sa puissance
Fonde son espoir criminel ;

Mais le nom du Dieu d'Israël
 Est notre éternelle défense
 Assuré du secours des cieux ;
 Mon ame n'est plus allarmée ;
 A peine toute cette armée
 Paroît un seul homme à mes yeux.

Je t'entends. Oui , du Ciel le secours t'est
 promis

Et ton doute seroit un crime.

La flamme du rocher , dévorant ta victime ,
 Deux fois à tes désirs les élemens soumis ,

Les songes de tes ennemis ,

Tout a justifié l'audace qui t'anime.

Marche , cours achever un artifice heureux
 Que de l'épaisse nuit les ombres favorisent.

Aux clairs menaçans mêle les cris affreux ;
 Et que tous tes soldats de leurs vâses qu'ils
 brisent

Aux yeux de l'ennemi fassent sortir les feux.

A ce bruit , l'idolâtre tremble ;
 Le feu vengeur brille à ses yeux ;
 Déjà je les vois tout ensemble
 Et timides & furieux.

En fuyant , l'aveugle terreur

Contr'eux-mêmes tourne leur rage ;
 Ils paroissent dans leur fureur
 Deux camps animés au carnage.

Peuples , le Heros qui vous dompte
 Est ce même Heros qui renversa vos Dieux ;

Mais infensez , apprenez à leur honte
Que ce dernier triomphe est le plus glorieux.

Il craignoit votre résistance ,
Mais d'un métal fragile il n'a rien redouté.
Par le choix de vos Dieux vous avez mérité
De partager leur impuissance.

Israël , après tes allarmes
Goute la victoire & la paix.
Les trompettes furent tes armes ;
Qu'elles célèbrent leur succès.
Fais tout retentir de ta gloire ;
Ton ennemi fuit devant toi ;
Que tes cris , tes chants de victoire
Prolongent encor son effroy.

J E P H T É.

Jephté revient , comblé de gloire
Jour mémorable ! Jour heureux !
Les peuples chantent sa victoire ;
L'écho même chante avec eux :
Jephté revient comblé de gloire.
Jour mémorable ! Jour heureux.

Helas ! Que n'a-t'il pû sans un vœu téméraire
Attendre la faveur des cieux ;
Mais l'indiscret serment qu'il s'est hâté de faire

Va ravir à ce triste pere
Ce qu'il a de plus précieux.

En goûtant un sort plein de charmes
Défions nous de ses attraits ,
Nos plaisirs toujours imparfaits
Sont la source de mille allarmes.
Craignons que le trouble & les larmes
Ne suivent les ris de trop près ,
En goûtant un sort plein de charmes ,
Défions nous de ses attraits.

La fille de Jephté suit l'ardeur qui l'anime ,
Sort du Palais & s'offre au-devant de ses pas.
Tu l'apperçois trop-tôt , malheureux pere ,
 hélas !

Son amour te la livre ! ô Ciel ! quelle victime !
Quoi ! Ma fille , dit-il , j'ai juré ton trépas.

Juste Ciel , pardonne à la rage
Qui s'empare de mes esprits
Le plus grand triomphe à ce prix
Est plus cruel que l'esclavage.

Malgré le trouble affreux dont je suis déchiré ,

Mon bras achevera ce que tu me commandes.
Mais le sang que tu m'as livré
Vaut-il celui que tu demandes.

Quand Jephthé murmure & frémit

Sa fille plus tranquille en s'offrant le console ;

Héroïque victime , elle même affermit

Le bras timide qui l'immole.

Pere barbare arrête , & suspends un moment

La fureur qui t'anime.

C'est un crime pour toi que l'indiscret ferment

Qui t'a fait au Seigneur promettre la victime.

Peut-être en l'immolant tu fais un nouveau
crime.

Obéissons toujours

A la loi souveraine ;

Si le ciel veut nos jours

Confacrons les sans peine.

L'insensé lui promet

Plus qu'il ne lui demande ;

Le sage se soumet

A ce qu'il lui commande.

S A M S O N.

Samson qui fut longtems l'effroi des Philistins

En étoit devenu la fable ,

Et l'amour enchaînant ce Héros redoutable

Avoit interrompu ses glorieux destins.]

Que l'on est foible quand on aime ;
 Qu'on est aisément défarmé !
 Un Héros se trahit lui-même
 Pour deux beaux yeux qui l'ont charmé !
 Epris d'une honteuse chaîne ,
 La vertu n'est plus son appui ;
 Et dans son cœur l'amour amène
 Mille foibleffes avec lui.

Le Philistin superbe insulte à l'esclavage
 Où l'amour a réduit Samson :
 Ils veulent dans les jeux présentés à Dagon
 Qu'il soit témoin de leur hommage.

Vous l'avez livré dans nos mains ,
 Dieu puissant , disent-ils , jouissez de sa peine ;
 Il ne voit plus le jour , ses pas sont incertains ;
 C'est le jouët de notre haine.

Tremblez , fiers tirans , tremblez ;
 Que vos vains outrages cessent ;
 Vous allez être accablés
 Sous ses forces qui renaissent.
 A faire un dernier effort
 Son courage le convie ,
 Si vous avez craint sa vie ;
 Craignez encor plus sa mort.

Deux colonnes portoient l'Edifice éclattant
Où se passoit la sacrilége fête.

Samson s'y fait conduire , un moment il s'arrête,
Redemande sa force à son Dieu qui l'entend.

Ne souffre pas que ce peuple jouïsse
Du triomphe qu'il s'est promis.

J'ai mérité la mort, & tu m'y vois soumis ,
Trop heureux qu'avec moi l'Idolâtre périſſe.

A ces mots , il rompt tout , & déjà l'Edifice
Vient de l'ensevelir avec ses ennemis.

Israël , chantez la victoire
Du Héros qui périt pour vous.
Son trépas qui vous sauve tous ,
Est votre triomphe & sa gloire.
Il efface dans ce grand jour
La honte de son esclavage ,
Et répare par son courage
Les foibleſſes de son amour.

L'ARCHE CAPTIVE.

LA gloire d'Israël , l'Arche de l'alliance
Dans les cœurs abbatus avoit remis l'espoir.
Leurs ennemis tremblants craignoient qu'à sa
présence

De l'Eternel contr'eux n'éclatât le pouvoir.

Vaine terreur , vaine espérance ,
 Israël est défait , l'Idolâtre est vainqueur.
 O Ciel que devient ta puissance ,
 Les mortels aujourd'hui triomphent du Seigneur.

Ils tiennent ton Arche captive ,
 Ils sont au comble de leurs vœux ;
 Et dans tes mains la foudre oisive
 N'a pas encor tombé sur eux ?
 Ah ! punis-les de leur victoire ;
 De ton peuple fais le soutien ;
 Souffriras-tu donc que ta gloire
 Passe à des Dieux qui ne sont rien.

Cette Loi donnée à la terre
 Dans la nuë enflâmée , au milieu du tonnerre ,
 Sera donc le butin de tes fiers ennemis.
 Mais non, déjà contr'eux s'arme ta main céleste ;
 Ils vont gémir du triomphe funeste
 Que pour punir les Juifs ta colere a permis.
 Terrible effai de ta vengeance ,
 De l'impuissant Dagon , l'Idole criminel
 Tombe , se brise à ta présence
 Et t'abandonne son autel.

Tremblez , peuples tremblez ;
 Le Ciel va venger son outrage ,
 Et vos Dieux mutilés
 En font l'infailible présage.
 De honteuses douleurs

Vont succéder à votre gloire ;
Pour pleurer vos malheurs ,
Suspendez vos chants de victoire.
Tremblez , &c.

La main de Dieu vous frappe ; arrêtez-en les
coups.

Renvoyez aux Hébreux son Arche redoutable ;
Il va sur eux comme sur vous
Se venger d'un regard coupable.

Leur trop superbe joye offense l'Eternel ;
Et par l'Arrêt qui les condamne ,
Ils apprendront que du peuple prophane ,
C'est la seule vertu qui sépare Israël.

Que le Ciel soit notre espérance ;
Contre l'injuste violence
De l'innocent il est l'appui.
Mais un cœur qui sans innocence
Ose encor espérer en lui ,
Lui fait une nouvelle offence.

LES PHILISTINS DÉFAITS.

AU pied du redoutable Autel ,
Où les feux dévorants consumoient la victime ,
Entouré des Hébreux reconnoissant leur crime ,
C'est ainsi qu'à son Dieu s'adressoit Samuel.

Que devant toi, Seigneur, ton peuple trouve
grace ;

Fais après ton courroux éclater ta bonté.

Si leurs crimes t'ont irrité ,

Que leur repentir les efface.

Leur sacrilège encens au mépris de ta Loi

A fumé pour des Dieux frivoles ;

Mais, tu viens de les voir renverser leurs Idoles,

Ils n'ont plus d'autre Dieu que toi.

Que devant toi , &c.

Pour saisir ce moment qui flatte son courroux ,

Le Philistin s'arme , s'assemble ;

Ravi de les trouver ensemble ,

Il pense que le fer va les moissonner tous.

Vous vous trompez cruels ; quel tems osez-vous
prendre ,

De vos fers ils vont s'affranchir ;

Vous vous êtes livrez en croyant les surprendre,

Le Dieu qu'ils viennent de fléchir

Les écoute & va les défendre.

Voyez les airs étincelans ;

Entendez gronder le tonnerre ;

Sentez sous vos pieds chancelans

S'entrouvrir & trembler la terre.

Non , à la céleste fureur

Ne croyez pas que rien échape ;

Vous voulez fuir , & la terreur

Vous présente au bras qui vous frappe.

Israël poursuivez vos tirans dispersés ,
 Le Ciel vous livre la victoire ;
 Les pleurs que vous avez versés ,
 Sont les garants de votre gloire.

Qu'à son tour l'Idolâtre expire sous vos coups.
 Vengez votre esclavage ;
 Le zèle dans vos cœurs rappelle le courage ,
 Votre sort est changé ; Dieu s'est armé pour
 vous.

Par nos vœux , par nos larmes ,
 Que le Ciel soit calmé ;
 Et n'ayons plus d'allarmes
 Dès qu'il est désarmé ;
 Il brise notre chaîne ,
 Et passe notre espoir.
 Ne craignons que sa haine ,
 Le reste est sans pouvoir.

R U T H.

LA triste Noëmi retournoit en Judée ;
 Les Veuves de ses fils accompagnoient ses pas ;
 Mais pour elles intimidée ,
 A leur fidelle amour le sien ne consent pas.

Ne quittez point le pays de vos Peres ,
 Dit-elle , vous devez y chercher votre appui ;

Pourquoi parmi nous étrangères
 Voulez - vous plus longtemps partager mon
 ennui ?

Mes filles , pour vous je m'immole ;
 Cherchez le prix de vos vertus ;
 Qu'un heureux Himen vous console
 Dès Epoux que vous n'avez plus.
 Au nom de mes tendres allarmes ;
 Allez , il faut m'abandonner ;
 Que n'ai-je pour tarir vos larmes
 Deux fils encor à vous donner.

Orpha cédant à cette instance ,
 Quitte sa belle mere en la baignant de pleurs ;
 Mais Ruth avec plus de constance
 Ne connoît point d'autres malheurs
 Que ceux qui suivroient cette absence.

Tous les autres périls ne l'épouvantent pas.
 Elle tâche à fléchir sa mere qu'elle embrasse,
 Et la pressant entre ses bras ,
 Lui demande pour toute grace
 D'être soufferte sur ses pas.

Laissez-moi suivre ce que j'aime ;
 Près de vous tout me fera doux.
 Hélas ! Je sens que la mort même
 Ne peut me séparer de vous.
 Pour vous seule j'aime la vie ,
 Je ne connois plus d'autre bien ;

Votre pays est ma patrie
Et votre Dieu fera le mien.

Jouïffez, Noëmi, d'une amitié si tendre ;
A vous féparer d'elle, il ne faut plus penfer ;
Le Ciel vous force de vous rendre ,
Et s'apprête lui-même à la récompenser.
Bientôt devant Boos elle va trouver grace ;
Déformais à fon fort un faint nœud l'affervit ;
Et c'est peu qu'elle foit l'ayeule de David ,
Le fouverain des Rois doit fortir de fa race.

L'amitié, quand elle est extrême ,
Ne fçait point céder au danger.
C'est un plaifir de partager
Les maux même de ce qu'on aime.
Mais ces héroïques ardeurs
N'enflâment point un cœur vulgaire ;
La vertu feule a droit de faire
Le fidelle lien des cœurs.



DAVID APPAISE
LES FUREURS DE SAUL.

LE superbe Saül par le Dieu qu'il offence,
A l'esprit de trouble livré
D'un transport furieux sentoit la violence,
Juste prix de l'orgueil dont il fut enyvré.
Déjà de sa raison il a perdu l'usage,
Mais pour ce Prince infortuné
Cès maux ne font que le présage
De maux encor plus grands où Dieu l'a con-
damné.

Une douleur cruelle
S'empare de ses sens ;
Dans ses yeux menaçans,
La colere étincelle,
Le trouble & la fureur
A l'envi dans son cœur
Exercent leur empire.
Dans ses maux pleins d'horreur
La pitié qu'il inspire
Est jointe à la terreur.

Il n'est qu'un remède à sa peine ;
La Harpe de David seule peut la calmer ;
Par les accords qu'il sçait former ,

Il a déjà banni cette rage inhumaine ,
 C'est lui qui s'approche ; écoutons.
 Un prodige nouveau va signaler ses sons.

Du bruit le plus tendre
 Il remplit les airs.
 Il pourroit suspendre
 Le courroux des mers.
 Qu'il charme , qu'il touche !
 Tout en est flatté.
 Et quel cœur farouche
 N'en feroit dompté.

Fuyez , fureur cruelle :

○ Paix ! ô douce Paix ! répandez vos faveurs ;
 Ce concert vous appelle ;

Venez calmer les sens, venez calmer les cœurs,
 Le trouble fuit & cède à ces accords puissans.
 Vain secours pour Saül ! une autre ardeur l'en-
 flâme ,

Et tranquille au-dehors il retient dans son ame
 La fureur qui quitte ses sens.

Toi, dont l'art l'a calmé , c'est toi qui le
 tourmentes ,

Il ne sçauroit souffrir ces vertus éclatantes
 Qui te font régner sur les cœurs.

Le perfide en ton sein cherche à plonger sa
 lance.

Fuis , épargne lui ta présence ;

Fuis , ce ne seront pas ses dernières fureurs.

O Divine harmonie , aimable souveraine !

Tu peux tout sur les sens ;

Tu sçais des Lions rugiffans

Suspendre la rage inhumaine :

Pourquoi contre le crime & l'implacable
haine

Tes charmes font-ils impuiffans ?

Dans un cœur coupable , le vice

Porte son supplice avec lui.

Mais la vertu d'autrui

Fait font plus grand supplice :

Celui qui n'est plus innocent

Ne voit qu'en frémissant

Celui qui l'est encore.

Et le trouble qui le dévore

En devient plus puiffant.

Dans un cœur , &c.

PRIERE DE DAVID POUR APPAISER LA FUREUR

DE SAUL.

Dieu de Sion , entends les vœux que je
te fais ,

Laisse-toi fléchir par nos larmes ,

Dans le cœur de Saül fais descendre la paix ;

Calme son trouble & nos allarmes.

Dieu puissant , ne rends point mon espérance
vaine ,

Fais naître sous ma main les sons les plus tou-
chans ;

Sans toi mes inutiles chants

Se perdroient dans les airs sans soulager sa
peine.

Dieu de Sion , entends , &c.

G O L I A T.

LE Camp des Philistins & celui d'Israël
Attenoient le moment cruel

D'un Combat qui devoit régler leur destinée ,

Un superbe Géant enflâmé de fureur

Et qui croit à ses pas la Victoire enchaînée ;

Vient au Camp d'Israël répandre la terreur.

Que d'entre vous , dit-il , le plus vaillant s'a-
vance ;

Qu'il ose s'armer contre moi ,

Si je péris , nous suivrons votre loi ;

Mais s'il meurt , qu'Israël soit sous notre puis-
sance.

Quel est le trouble où je vous vois ?

Ma seule présence vous dompte.

Vous rougissez de honte

Et pâlissez d'effroi.

Rien ne résiste à mon audace ;
 Les plus fermes sont abbattus ,
 Par ma seule menace
 Je vous ai tous vaincus.

Non , ne crois pas encor ta gloire confirmée ,
 Le Ciel te prépare un cercueil.

Superbe , au défaut d'une armée
 Il suffit d'un Enfant pour punir ton orgueil.
 Le jeune David se présente

Il a déjà des jours défendu ses troupeaux.
 Déformais sa main triomphante

Va défendre Israël par des exploits plus beaux.

Volez , jeune Héros , volez ;
 Courez , courez à la Victoire.
 Les Lions , les Ours immolez
 Etoient l'essai de votre gloire.
 Attaquez le Géant , bravez
 Le vain appareil de ses armes.
 D'Israël calmez les allarmes ,
 C'est pour vous que vous le sauvez.

Insensé Goliath , envain tu le dédaignes ;
 Tu crois déjà le voir des Vautours dévoré ,
 Mais tremble , il est temps que tu craignes
 Le sort où tu l'aurois livré.

Déjà le front brisé de la pierre qu'il lance
 Tu tombes sur la terre expirant & glacé ;
 Et le Philistin sans défense
 Par sa propre terreur est déjà dispersé.

Vain orgüeil, frivole menace,
 Vous êtes un foible secours ;
 Que servent la force & l'audace
 Si le Ciel ne déffend nos jours.
 C'est sa volonté souveraine
 Qui fait le destin des combats.
 Notre Victoire n'est certaine
 Que quand il arme notre bras.

On peut tout quand il nous anime
 Et nous ne pouvons rien sans lui.
 Le fort est toujours la victime
 Du foible dont il est l'appui.

LA PITHONISSE.

SAül troublé d'une infidelle crainte
 A l'approche des Philistins,
 Trouvoit le Ciel sourd à sa plainte,
 Et l'Oracle de Dieu müet sur ses destins.
 Il cherche un secours sacrilége
 Que lui-même il avoit banni de ses Etats ;
 Son trouble lui rendit ce piège,
 Et son remords trop lent ne l'en défendit pas.

Arrête, Roi parjure, arrête,
 Qu'esperes-tu du secours de l'enfer ?
 Tu vas précipiter le fer
 Déjà suspendu sur ta tête.

La Pithoniffe approche ; elle craint le cour-
roux

De celui même qui l'implore.

Vous sçavez les tourmens qu'a préparez pour
nous

Le Roi que la Judée adore ;

Ah ! dit-elle , pourquoi m'exposer à ses coups ?

Saül inconnu la rassure ,

Par le Dieu vivant il lui jure

Que ses jours sont en sureté.

Ses charmes à l'instant font trembler la nature ;

La terre s'en émeut , l'air en est infecté !

Esprits du ténébreux empire

Dont j'ai toujourns suivi les loix ,

Vous , pour qui je respire ,

Répondez à ma voix.

Mon bras vous a cent fois immolé des victimes ;

A mes vœux , Dieux ingrats , pourriez-vous
être sourds !

Oubliez-vous donc par quels crimes

J'ai mérité votre secours.

Ciel ! Que vois - je , quel Dieu de la terre
s'élève ?

Où suis-je. . . . Ah ! Vous êtes mon Roi !

Ne crains rien , dit Saül , achève ;

Je sens que la terreur n'est ici que pour
moi.

Un vieillard vénérable
Vient de frapper mes yeux ,
Sous un ornement respectable
Il a la majesté des Dieux.

Ah ! dit Saül , c'est le Prophète.
Du sein de son tombeau vous l'avez arraché.
Qu'il parle ; interrogeons ce fidelle Interprète
Sur ce que son Dieu m'a caché.

Alors d'un ton terrible & sombre ,
Saül entend ces mots de la bouche de l'ombre.

D'où vient que des lieux souterrains
Ta voix importune m'appelle ?
Ton Sceptre va passer de ta main infidelle
En de plus dignes mains.

Rien ne peut défarmer la céleste colere ,
L'Eternel va venger le mépris de sa Loi.

Tremble ingrat , le jour qui t'éclaire
Est le dernier pour tes fils & pour toy.

Que cette victime
Cause un juste effroi.
Il n'est point de crime
Léger pour un Roi.
Craignez la Couronne
Princes sans vertus ;
Le Dieu qui la donne
En venge l'abus.

S A L O M O N.

Q Uels font ces Idoles , ces Temples
Où fume un facrilége encens ,
Et quel Prince infensé par d'odieux exemples
Fonde - t'il tant d'honneurs à ces Dieux im-
puiffants.

C'est un Roi dont le monde admira la pru-
dence ,
Qui fit voler par tout la gloire de son nom :
Les Reines du Midi chercherent fa présence.
C'est le Fils de David ; c'est l'heureux Salomon.

Quel changement ! Quelle foiblesse !

On ne reconnoît plus son cœur ;

Il étonna par fa sagesse ,

Il étonne par son erreur.

Du Dieu qui daigna le conduire

Il cesse d'écouter la voix.

Ciel ! Quel prodige a pû séduire

Un Roi , le modèle des Rois ?

Je vois la source de son crime

Dans ce nombreux amas d'Idolâtres beautés.

L'amour qui pour elles l'anime

Fait évanouir les célestes clartés.

Ces beautés sous le nom de Reines

Partagent son cœur infensé.

Devant ces Filles souveraines
Le nom de Dieu s'est effacé.

Princesse de Saba , votre ame fut charmée
D'une sagesse qu'il n'a plus ;
Vous accusiez la Renommée
D'avoir affoibli ses vertus.

Trop heureux , disiez-vous , ceux qu'un sort
favorable

Fait vivre & mourir sous sa loi !
Mais dans l'état où je le voi
Qu'il vous paroîtroit méprisable ;

C'est l'écueil des vertus
Qu'une tendresse extrême ;
Un cœur n'a bientôt plus
De Dieu que ce qu'il aime.

Craignons les tendres feux ,
Trop heureux qui les brave.
Un Monarque amoureux
N'est bientôt qu'un esclave.

Prince connois enfin quels feux t'ont embrasé.

Entends l'Arrêt que le Ciel te déclare.

Je vois ton sceptre divisé ;

Désormais de ta race Israël se sépare.

Brise du moins les fers où tu t'étois livré ,
Retourne à la lumière , écarte les ténèbres ;
Aux yeux de l'avenir ton crime est assuré ;
Tes pleurs & tes regrets seront-ils moins cé-
lébres ?

Quand un tendre amour nous enchaîne ;
 C'est l'ouvrage d'un moment.
 Le plaisir triomphe aisément
 On le surmonte avec peine.
 Souvent du devoir méprisé
 Le reproche est inutile.
 L'égarement est plus aisé
 Que le retour n'est facile.

JEROBOAM.

Jeroboam élève un idolâtre Autel
 Qu'il croit l'appui de sa Couronne ;
 Il veut éteindre en Israël
 L'importun souvenir du Dieu qu'il abandonne.
 Pour l'Idole du Nil renaissent ces honneurs
 Qu'autrefois tant d'Hébreux payerent de leur
 vie ;
 Et par ces mots le Prince impie
 De ses nouveaux sujets empoisonne les cœurs.

 C'est ici la Divinité
 Qui nous tira de l'esclavage ;
 Pour prix de votre liberté
 Venez lui rendre votre hommage.
 Oubliez le Dieu de Juda ,
 Sans regret désertés son Temple ;
 Du Roi même qui le fonda ,

Le repentir est votre exemple.

Sur le coupable Autel les sacrilèges Prêtres
Déjà faisoient fumer l'encens ;
Et des bienfaits du Dieu de ses ancêtres
Israël rendoit grace à des Dieux impuissans ,
Un Prophète zélé fend la foule crédule ,
Et Ministre de l'Eternel ,
A l'aspect du Dieu ridicule
Par ces mots foudroyans il maudit son Autel.

Autel , qu'aujourd'hui l'on encense ,
Dieu t'a vû d'un œil de fureur ;
Il me dévoile la vengeance
Dont il doit expier l'erreur.
Bientôt les flâmes te dévorent ;
Ton Dieu ne peut t'en arracher ;
Je te vois servir de bucher
Aux Prêtres mêmes qui l'honorent.

De l'Oracle divin qui vient de vous frapper ,
Peuples demandez-vous un signe ?
Voyez l'Autel se fendre & laisser échapper
Un encens dont il n'est pas digne.
Et toi dont le Prophète allume le courroux ,
Tu vas sentir sécher ta main qui le menace ;
Superbe , tombe à ses genoux ;
C'est à toi de demander grace.
Dieu menace ; loin de nous plaindre
Prevenons-en les prompts effets ;

Pour les cœurs qui sçavent le craindre
 Ses menaces sont des bienfaits.

Mais tandis que les cœurs fidelles
 S'en servent à parer ses coups,
 Elles font un piège aux rebelles
 Pour mieux mériter son courroux.

Z A M B R I.

E La régnoit sur Israël ;
 Il hérita du Trône & des crimes d'un Pere ;
 Et par la mort d'un Prophète sincere
 Il avoit commencé son règne criminel.

Ce Prophète à son pere annonça les disgraces
 Dont le Seigneur lui révéloit le cours ;
 Et le fils en tranchant ses jours
 Crut annéantir ses menaces.

Insensé, que fero ta fureur
 Contre ces présages sinistres ?
 Quoi ! La colere du Seigneur
 Manquera-t'elle de Ministres ?
 Le sang que tu viens de verser
 L'enflâme encor loin de l'éteindre ;
 Et le remords doit t'annoncer
 Plus de maux qu'on ne t'en fit craindre.

Cependant au milieu des plaisirs & des ris

Il jouït d'un calme perfide,
 Et c'est dans un festin que je le vois surpris
 Tomber sous le couteau d'un sujet parricide.

Tout couvert de leur sang, au trône de ses
 Rois,

Ce perfide sujet s'élève!

Ce qu'à prédit Jehu s'achève;
 Zambri le justifie & le venge à la fois.

Les liens sont prêts, le fer brille,
 Par tout je vois le sang couler;
 Au Prince qu'on vient d'immoler
 On unit sa triste famille.

Le bras armé contre leurs jours
 Ne connoît le sexe ni l'âge;
 Ces restes sanglans du carnage
 Sont abandonnés aux Vautours.

Oui, perfide, tu viens de punir un impie;
 Mais qui te punira de tes propres forfaits?

Il faut que ta mort les expie,
 Exemple redoutable aux rebelles sujets.

Encor sept jours; & ton empire cesse,
 De l'affreux désespoir, tu vas être frappé;
 Toi même allumeras la flâme vangeresse
 Qui va te consumer sur un Trône usurpé.

Tremblez, coupables, tremblez tous;
 Bientôt du céleste courroux
 Vous allez être les victimes;

Par des coupables comme vous
 Il se vengera de vos crimes.
 Pour punir les cruels tirans,
 Il se sert des Sujets rebelles,
 Qu'on verra bientôt expirans
 Sous des mains aussi criminelles.

J O N A S.

LEtimide Jonas fuyoit loin de Ninive
 Où l'appelloit un ordre souverain.
 Malgré sa crainte fugitive
 Dieu sçaura bien lui faire accomplir son dessein.

Son vaisseau paroïsoit défier la tempête.
 Il croit fuir le Seigneur quand il change de
 lieu ;

Vaine & coupable erreur ! l'orage qui l'arrête
 Lui dit qu'il est encor au pouvoir de son Dieu ;

L'air s'allume , la foudre gronde ,
 Les vents luttent contre les flots ;
 Quel trouble ! Il semble que le monde
 Rentre dans son premier cahos.
 Jusques dans le vaisseau s'étendent
 Les flots par les vents irrités ,
 Déjà les cœurs épouvantés
 Souffrent le trépas qu'ils attendent.

Juste Ciel , disent-ils , appeidez vos fureurs ;

Apprenez-nous pour quels coupables

Vous ouvrez à nos yeux ces gouffres effroyables !

Qui voulez-vous frapper de vos foudres vengeurs ?

Vous portez , dit Jonas , la peine de mon crime ,

Que je périsse seul pour le commun repos.

Dans ces gouffres ouverts plongés votre victime ;

Mon trépas va calmer les flots.

On le plaint ; mais en vain ; les cruels Matelots
L'ont déjà plongé dans l'abîme.

Revenez regner sur les ondes

Zéphirs qu'il avoit écartés ;

Rentrez dans vos grottes profondes

Vents contre lui seul irrités.

Foudres , éclairs , éteignez-vous ;

Taisez-vous , criante tempête ;

Le coupable meurt & sa tête

Suffit au céleste courroux.

Non , il ne périt point ; la divine puissance

Fait pour sauver Jonas un prodige nouveau ,

Un monstre de la Mer à son secours s'avance ,

Et lui fait de son sein immense

Un azile au lieu d'un Tombeau.

Bientôt remis sur le rivage
 Il suivra l'entreprise où le Seigneur l'engage ;

Où fuir le courroux
 Du Dieu du Tonnerre ,
 Et dans quelle terre
 Brave-t'on ses coups ?
 Tout nous abandonne
 Quand il nous poursuit ;
 Et rien ne nous nuit
 Quand il nous pardonne.

O Z I A S.

Ozias fut longtemps la gloire de Juda ;
 Son nom jusques au Nil allarmoît l'Idolâtre ;
 Et les champs ennemis où le Ciel le guida
 A ses nombreux exploits servirent de théâtre ;

Mais fier enfin de son pouvoir ,
 Sa propre gloire l'empoisonne ,
 Et non content de la Couronne
 veut encor au Temple usurper l'encensoir ;

Ciel ! refuseras-tu l'hommage
 Du premier d'entre les mortels ?
 Un Heros qui fut ton ouvrage
 Déshonore-t'il tes Autels.
 Tu m'as orné du Diadème ,

De mes jours tu fis le bonheur ;
 Mais il me manque encor l'honneur
 De t'offrir mon encens moi-même.

Déjà dans l'orgueil qui l'anime,
 Le téméraire est prêt d'achever son dessein,
 Quand le Prêtre étonné lui retenant la main,
 Ose en ces mots lui reprocher son crime.

Craignez que le Ciel irrité
 Ne se venge de votre hommage.
 Cet honneur insolent l'outrage,
 Et votre encens est rejeté.
 Voyez à ce prophane exemple
 Quel effroi pour vous m'a saisi.
 Le Prêtre que Dieu s'est choisi
 Est le seul digne de son Temple.
 Craignez que, &c.

A ces menaces tu t'irrites ?

Trop superbe Ozias, rien ne peut te fléchir ;
 Et déjà par la mort du Prêtre & des Lévites
 Tu jures de t'en affranchir ;
 Mais crains pour toi les maux que contr'eux tu
 médites.

A d'infâmes douleurs le Ciel va te livrer ;
 Opprobre de ton peuple, il va t'en séparer,
 C'en est fait, malheureux ; tes honteuses mi-
 seres

Ont même à tes regards interdit les misteres
Que tu prétendois célébrer.

Orgueilleuse victoire ,
Que ton éclat est dangereux.
Qu'un Souverain comblé de gloire
A de peine à borner ses vœux !

Rois vous avez un Maître ;
Qu'il préside à tous vos projets ;
Les Rois les plus dignes de l'être
Sont les plus fidelles sujets.

T O B I E.

Après une absence cruelle
Tobie à sa Famille est à la fin rendu ;
Déjà , depuis longtemps ce cher fils attendu
Touche à la maison paternelle.

A ses yeux venez vous offrir ;
Accourez Mere impatiente ,
Baignez de pleurs ce fils qui vous fit tant souffrir.
Tous les jours , sur les Monts on vous voyoit
errante

Dans l'espoir de le découvrir.
Qu'on languit loin de ce qu'on aime !
Sans cesse on soupire , on se plaint ;
Toujours séparé de soi-même ,

On souffre tous les maux qu'on craint.
 L'inquiétude & l'espérance
 Agitent le cœur tour à tour ;
 On mourroit des maux de l'absence
 Sans le doux espoir du retour.
 Qu'on languit , &c.

De la mere à la fois tous les sens sont ravis ;
 Mais sur les yeux du pere un ombre répandue
 Ne lui permet que d'embrasser son fils ,
 Et lui défend encor sa vûe.

Hâtez-vous de combler ses plaisirs imparfaits ,
 Tobie , entre vos mains vous avez le remède ;
 Et par vous ses yeux satisfaits
 Vont jouir du bien qu'il possède.

Quel bonheur succède à ta peine !
 Pere heureux , tu vois à la fois
 Un fils que l'amour te ramene ,
 Et le Ciel à qui tu le dois.
 Bénis sa bonté qui répare
 L'ennui d'un long éloignement ;
 Jamais une vertu plus rare
 Ne reçût un prix plus charmant.

Mais , connois de ton fils quel fut l'auguste
 guide.

C'est un des saints esprits assidus devant Dieu.
 Il disparoît , & vous laisse en ce lieu

Pénétrés d'un respect timide.

Chantez , chantez votre bonheur

Et le Ciel dont il est l'ouvrage.

Devant le Trône du Seigneur

L'Ange qui disparoît va porter votre hommage.

Pour moi la nuit la plus obscure

À presque éteint l'astre des Cieux.

Ciel ! des beautés de la nature ,

Il t'a plû de priver mes yeux.

Répare par ta sainte flâme

Le malheur où tu m'as réduit.

Sur mes yeux redouble la nuit ,

Mais viens la chasser de mon ame.

J U D I T H.

Holopherne a fait préparer
Un superbe festin où Judith doit le suivre ,
Sans elle il ne sçauroit plus vivre ,
Et sa flâme en ces mots ose se déclarer.

Je vois en vous ma Souveraine ,

Mais je fais gloire de mes fers ;

Tout l'Empire de l'Univers

Vaut moins qu'une si belle chaîne.

Heureux de suivre votre loi ,

Je chéris l'ardeur qui m'enflâme ;

Triomphez , regnez , sur mon ame ,

Vos désirs font des loix pour moi.

Enfoncés le trait qui le blesse ,
Judith , jetez sur lui les regards les plus doux ;
Hâtez , hâtez l'yvresse
Qui doit le livrer à vos coups.

Ne le voyez-vous pas charmé de sa conquête
Qui boit l'amour & le vin à longs traits ?
Mais c'est en vain qu'au triomphe il s'apprête ;
Déjà de ses pavôts épais
Le sommeil a couvert sa tête.

C'en est fait. Le repos , le silence , la nuit ,
Vous livrent à l'envi cette grande victime.
Armez-vous , armez - vous , & d'un bras ma-
gnanime ,
Eteignez dans son sang l'amour qui la séduit.

Judith implore encor la céleste puissance.
Son bras prêt à frapper demeure suspendu.
Elle frémit de la vengeance.
Soutenez son cœur éperdu ,
O Ciel , qui l'inspirez , soyez son assurance.

Elle frappe & sa main
Affranchit sa Patrie.
Le Tiran inhumain
Vient de perdre la vie.
Le coup est achevé.
Quelle gloire éclatante !
Judith est triomphante ,
Israël est sauvé.

Pour ce guerrier trop tendre
 Il n'est plus de réveil,
 La mort vient de le prendre
 Dans les bras du sommeil.

Courez, courez Judith, que rien ne vous
 arrête,

Un peuple allarmé vous attend.

Allez sur vos remparts arborer cette tête,
 Le présage assuré d'un triomphe plus grand.

Chantons, chantons la gloire
 Du seul maître des Rois.

N'on, ce n'est qu'à ses loix
 Qu'obéit la victoire.

Son pouvoir souverain
 Triomphe des obstacles,
 Et la plus foible main
 Suffit pour ses miracles.

S E D E C I A S.

S Edécias renversé de son Trône,
 Et digne des malheurs où le Ciel l'a réduit,
 Pendant les horreurs de la nuit
 Fuyoit avec ses Fils les fers de Babylone.

Dernier, mais vain choix qui flatte encore
 son cœur !

A des maux plus affreux sa vie est condamnée.

Avec sa famille enchaînée
On l'amène aux pieds du Vainqueur.

Tremble , crains un destin funeste ;
Tes maux vont passer ton effroi ;
Et par la colere céleste
L'impie est armé contre toi.
L'aveugle courroux qui l'anime,
Te prépare un tourment nouveau.
Le crime va punir le crime ;
C'est trop peu pour toi du tombeau.

De tes Fils expirans , entends les voix plain-
tives ;

Une barbare main les immole à tes yeux.

Appelle à leur secours ces Idoles oisives
Dont ton erreur t'a fait des Dieux.

Dans le bras des Bourreaux sents le bras invi-
sible

Du maître des humains.

Qu'il est cruel ! qu'il est terrible

De tomber dans ses mains.

Envain ta vie échappe

Au fer vengeur ;

Chaque coup qui les frappe

Perce ton cœur.

Le sang ruissèle ;

C'est le tien que tu vois ;

Leur mort cruelle
Te fait mourir cent fois.

Mais c'est encor trop peu ; ce spectacle funeste
Sera le dernier pour tes yeux.
Le Tiran te ravit la lumière des Cieux ,
Et de ta triste vie il te laisse le reste ,
Pour se venger & te tourmenter mieux.

Par un souvenir sanguinaire
Il veut nourrir ton désespoir.
Désormais nul objet ne pourra te distraire
De celui que tu viens de voir ,

Coupables , tremblez tous
Du repos où le Ciel vous laisse ;
Son bras étendu contre vous
S'appesantit sans cesse.
Du céleste courroux
Chaque jour le trésor augmente ;
Plus sa vengeance est lente ,
Plus il en faut craindre les coups.



E S T H E R.

P Ar la souveraine sageſſe ,
Eſther fut amenée au Trône des Perſans ;
Seule , par ſes charmes puiſſans
Du cœur d'Affuerus , elle avoit la tendreſſe.

Mais que lui fert l'éclat d'un ſi haut rang !
Dans ce moment fatal quel danger la menace !
Elle apprend que des Juifs on à proſcrit la race
Et le fer , dans dix jours , doit verſer tout leur
ſang.

Ah ! quelle affreuſe image
Se trace à ſes eſprits !
Que de pleurs ! que de cris !
Quel horrible carnage !

Le barbare couroux
Opprime l'innocence ;
La vieilleſſe , & l'enfance ,
Expirent ſous ſes coups ;
Ciel prenez leur déſence ,
Les abandonnez-vous !

De votre Epoux , Eſther , il faut chercher
l'appui ;
Mais vous tremblez ; du téméraire ,

Qui fans ordre ose approcher de lui,
Le trépas est le prompt salaire.

Eh quoi ! n'osez-vous faire un généreux effort ?
C'en est fait ; elle part , & le Ciel la rassure.
En vain de sa vertu se trouble la nature ;
Elle va pour les Juifs s'exposer à la mort.

Elle approche ; à l'aspect du Trône redoutable
Elle tombe, & d'effroi son cœur se sent glacer ,
Mais son Epoux touché du trouble qui l'accable.
Lui fait grace , & vient l'embrasser.

Venez ; bannissez ces allarmes
Et r'animez-vous à ma voix,
Esther , vos vertus & vos charmes
Vous ont mise au-dessus des loix.
Ecoutez mon cœur qui soupire ;
Partagez-en la vive ardeur,
De la moitié de mon Empire
Je voudrais payer ce bonheur.

Ainsi devant son maître Esther a trouvé grace.
La fortune des Juifs bientôt change de face ,
Et le perfide Aman de leur sang altéré ,
Epreuve avec la mort qui punit son audace ,
L'affront qu'à l'innocent il avoit préparé.

Souvent la vérité timide
Du Trône n'ose s'approcher ;

Si vous voulez qu'elle vous guide ,
 Rois , c'est à vous de la chercher.
 Chassez le mensonge perfide
 Qui la force de se cacher.

B A L T H A Z A R.

B Althazar oubloit les malheurs de son
 Pere ;

Plein d'un orgueil héréditaire,
 Comme lui dans le crime il fait couler ses
 jours.

Il ne se souvient plus quelle affreuse misere
 Fit confondre longtems son Pere avec les
 Ours.

Il a fait préparer cette table abondante.
 De ses premiers sujets je l'y vois entouré.
 De lascives beautés une troupe riante ,
 Irrite encor la joye où leur cœur est livré,

A ce festin la troupe
 Invite les amours ;
 Le vin à pleine coupe
 Leur prête son secours.
 Une yvresse indiscrete

Bientôt regne à grand bruit.
Aucun d'eux ne regrette
Sa raison qui s'enfuit.

Mais sacrilège yvresse où leur ame est plongée !
Le Roi veut que les vases saints
Que son Pere apporta de Sion saccagée ,
Passent dans leurs prophanes mains.

A leur aspect s'élève un doux murmure
Qui de la joye impie anime les transports ;
Déjà plus d'une bouche impure
De ces vases sacrés vient de souiller les bords.

Je vois offrir le vin ; hommage abominable ,
A des Dieux dignes d'eux ; sans oreilles , sans
voix.

Le nom de Dieu devient leur fable ,
Et les Dieux étrangers ont usurpé ses droits.

Craignez , craignez les pièges
Que vous prépare son courroux ;
Ces plaisirs sacrilèges
Sont les derniers plaisirs pour vous.
Aux coups de la tempête
Rien ne peut plus vous dérober.
Elle gronde sur votre tête
La foudre va tomber.

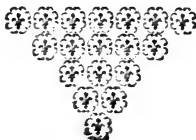
Le Roi pâlit ; son visage se trouble ;

Quelle main vient tracer son Arrêt à ses yeux ?
 De moment en moment l'épouvante redouble ;
 Qui lui dévoilera ces mots mystérieux ?

Prophète du Seigneur , venez , osez lui dire
 Qu'à son comble aujourd'hui le crime est par-
 venu ;

Qu'il perdra cette nuit & le jour & l'Empire
 D'un coup que sans son crime il auroit prévenu.

Cet arbre dans les Cieux
 Semble cacher sa tête ,
 Et son superbe faîte
 S'y dérobe à nos yeux ,
 Il couvre de son ombre
 Et Bergers & troupeaux
 Et des oiseaux sans nombre
 Habitent ses rameaux.
 Le fer le frappe , il tombe
 Sur la terre étendu ;
 C'est ainsi que succombe
 L'orgueilleux confondu.



D A N I E L.

DAns cette caverne effroyable
 De Lions affamés, le funeste séjour,
 As-tu déjà péri, Prophète déplorable,
 Ou le Dieu que tu fers, t'a-t'il sauvé le jour ?

C'est ainsi que se plaint un Roy dont la foiblesse
 A livré Daniel à ses accusateurs,
 Qui laissant éclater leur cruelle allégresse ;
 Se croyoient par sa mort vengés de ses gran-
 deurs.

Eclatante fortune,
 Dois-tu nous tenter ?
 Tu ne fais qu'exciter ?
 L'envie importune.
 Elle sçait se venger,
 D'un rang qui l'offense ;
 Une grande puissance,
 Est un grand danger.

Mais, perfides flatteurs, votre espoir est trompé ;
 L'autre s'ouvre ; voyez avorter votre ouvrage.
 A la faim des Lions, le Prophète échapé,
 Redouble & confond votre rage.

Le Ciel de ses jours ,
A pris la défense.
Ah que l'innocence
Est un sûr secours !
Le Lion farouche
L'a vû sans fureur ;
L'Ange du Seigneur
A fermé sa bouche.

Vous , Prince , assouvissez ces Lions furieux ;
Qu'une plus juste proye à leur faim soit livrée ;
Et que de vos flatteurs la troupe déchirée
Venge l'innocent à vos yeux.

De leurs complots cruels on punit l'injustice ;
On les jette dans l'ancre , & je vois leur sup-
plice.

Les Lions de sang altérés
Pour se les enlever se font presque la guerre ;
Avant que de toucher la terre ,
Ils ont tous été dévorés.

Fuyez , fuyez flatteurs perfides
Respectés le Trône des Rois ;
Princes , suivez de meilleurs guides ,
Et n'écoutez jamais leur voix.
Ils vous encouragent aux crimes
Qui doivent servir leurs projets ;
Si vous n'en faites vos victimes ,
Vous en deviendrez les jouëts.

 S U S A N N E.

Contre la chaleur importune ,
 Susanne d'une eau claire empruntoit la fraîcheur ,
 Et deux Veillards brûlant d'une flâme commune ,
 D'un regard aduldere irritoient leur ardeur.

Indiscrette jeunefse
 Qui fuivez les amours ,
 Ne croyez pas que la vieillesse
 Contr'eux vous garde aucun secours ;
 Celui qu'amour entraîne
 Dans fon jeune printemps ;
 Traîne toujours sa chaîne
 Jusqu'à ses derniers ans.

Les beautés de Susanne animent leur audace ,
 Ces odieux amants ofent se découvrir ;
 Leur amour joint à la menace
 Veut l'effrayer ou l'attendrir.

Cédez , il faut vous rendre
 A nos ardents défirs ?
 Pourrez-vous vous défendre
 Des plus charmans plaisirs ?

Soulagez notre peine ;
 Ou dès ce même jour
 Redoutez une haine
 Egale à notre amour.

Ils doivent l'accuser du honteux aduldere

Que la loi punit de la mort.

C'est de ce piège adroit que se fert leur trans-
 port.

Sufanne, quel péril ! hélas ! qu'allez vous faire ?

Vous rendrez-vous à leur couroux ?

Pour éviter la mort , la mériteriez-vous.

Non , dit l'Heroïne constante ,

Vous pouvez me faire périr ;

Mais s'il me faut mourir ,

Je mourrai du moins innocente-

Que la même ardeur vous anime

Un cœur innocent ne craint rien ;

Et pour lui le jour n'est un bien

Que quand il en jouit fans crime.



LE TEMPLE REBASTI.

Sonnez , Trompettes éclatantes ;
Unissez-vous à nos concerts ;
Et du Dieu qui brisa nos fers ,
Célébrons les bontés puissantes.
Offrons - lui d'un cœur enflâmé ,
Et notre encens , & nos victimes.
Nous l'avions armé par nos crimes ;
Mais nos regrets l'ont défarmé.

Au sein de la Judée où ce jour le rappelle ,
C'est ainsi qu'Israël délivré par Cyrus ,
Recommençoit avec un nouveau zèle
Ses chants si longtems suspendus.

On voit déjà fortir de ses vastes ruines ,
Ce Temple si fameux , l'honneur de Salomon.
Cyrus a dégagé les promesses divines ,
Et par ses soins prédits se relève Sion.

Mais Ciel ! Au milieu de ces fêtes ,
J'entends des cris perçans ; je vois couler des
 pleurs.
Vous de qui les cheveux ont blanchi sur vos
 têtes ,
Dites-moi le sujet de vos vives douleurs.

Est-ce là ce Temple superbe ,
Où Dieu recevoit nos tributs ?
Helas ! nous ne le verrons plus ;
Il est enseveli sous l'herbe.
De la main des foibles mortels ,
Nous n'osions le croire l'ouvrage ;
Ce Temple & ces nouveaux Autels
A peine en feront-ils l'image.

Cessez , tristes vieillards ; de ce murmure
ingrat

Ne donnez plus l'injuste exemple.

Ce sont les cœurs qui font la sainteté du
Temple ,
C'est trop en regretter l'éclat.

C'est assez que fortis des chaînes ,
Le Ciel encore ici , veuille écouter vos
vœux ;

De vos freres captifs , ce jour finit les peines ;
Partagez leurs transports , & chantez avec
eux.

Sonnez Trompettes éclatantes ;
Unissez-vous à nos concerts ;
Et du Dieu qui brisa nos fers ,
Célébrons les bontés puissantes.
Chantons tous ; n'oublions jamais
Les biens que sa main nous dispense ;
Heureux ! si la reconnoissance
Pouvoit égaler les bienfaits.

JERUSALEM REBASTIE.

Accorde-nous , Dieu favorable ,
 L'appui que tu nous as promis.
 Quoi ! Serons nous toujourns la fable
 De tes superbes ennemis ?
 Confonds & punis leur audace ;
 Ils insultent à nos travaux ;
 Mais détourne sur eux les maux
 Dont leur vain orgueil nous menace.

En ces mots prioit Nehemie
 Pour la sainte Cité qu'il faisoit rétablir ;
 Et que des Nations une ligue ennemie
 Sous ses débris encor vouloit ensevelir.

Peuples jaloux , le Ciel écoute sa priere ;
 De l'auguste Sion vont renaître les jours ,
 Envain vous demandez si pour bâtir ses Tours
 Ils raffermiront la poussiere.

Ce Chef qui s'affligeant des maux de sa Patrie
 Mérita de les réparer ,
 Raffermir Israël contre votre furie ;
 L'espoir fuyoit des cœurs ; ces mots l'y font
 rentrer.

Finissez une injuste plainte ;
 Le Ciel combattra pour vos jours,
 Ingrats , ce n'est que votre crainte
 Qui peut vous ravir son secours.
 Vos peres virent les obstacles
 Céder cent fois à son pouvoir ;
 Pour faire les mêmes miracles ,
 Le Ciel n'attend que votre espoir.

Quoi ! l'antique valeur n'échauffe plus vos
 ames !

Soyez peres du moins , si vous n'êtes guer-
 riers ;
 Et combattez sur vos foyers ,
 Pour vos enfans & pour vos femmes.

Que l'Idolâtre apprenne avec effroi
 Qu'il n'est point de Dieu que le nôtre ;
 Rétablifions ici notre empire & sa loi ;
 Bâtifions d'une main , & combattons de l'autre.

C'en est fait ; Israël rassuré par ces mots
 Sent renaître en son cœur l'ardeur & le cou-
 rage ;
 Et bientôt s'achève l'ouvrage
 Dont tous les Artisans font autant de Heros.

LES MACHABÉES.

Sur les Juifs accablez de chaînes ,
 L'impie Antiochus redoubloit ses rigueurs.
 Par des menaces inhumaines
 Sous le joug idolâtre il veut fléchir les cœurs :

Quels sont ces intrépides freres
 Qu'il vient de livrer aux bourreaux ?
 Je vois mille mains sanguinaires
 Faire sur eux l'essai de cent tourmens nouveaux.

On veut que cent fois ils expirent ;
 Leurs membres tout sanglants , tour à tour
 se déchirent ;

Il ne reste qu'un tronc hideux ,
 Qu'épargné par le fer vont dévorer les feux.

Mere de ces tristes victimes ,
 Tes yeux sont témoins de leur sort ;
 C'est toi-même qui les animes
 A se dévouer à la mort.

La nature envain s'épouvante ,
 Tu l'immoles à d'autres loix ;
 Et ton zèle étouffe la voix
 De ta tendresse gémissante.

Mais il te reste encor un fils.

Le Tiran contre lui prend de nouvelles armes ;
Les plaisirs , les grandeurs , les biens lui font
promis ,

Tu vas l'aider encore à combattre leurs char-
mes.

Si je t'ai porté dans mon sein ,
Dit-elle , si mes maux t'ont donné la naissance ,
Si le Ciel par ma seule main
Ta dispensé les besoins de l'enfance ,
Par tout ton sang offert à l'Etre souverain
Marque-moi ta reconnoissance,

O tendresse nouvelle !
Héroïque transport !
Une mere peut-elle
Faire un si grand effort ?
Au milieu de sa course
Le Soleil arrêté ,
Et jusques à sa source
Le Jourdain remonté ,
Pour les Juifs sans défense
La vaste Mer s'ouvrant ,
Marquent moins de puissance
Qu'un prodige si grand.

Poursuis , Tiran , poursuis , tu n'as plus d'espé-
rance ;

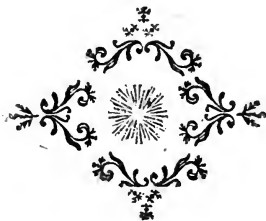
Immole cet enfant par sa mere livré ;
Mais réunis la mere à son fils expiré ;

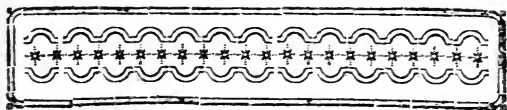
En croyant te venger , hâte sa récompense.

Pour toi , le Ciel bientôt va terminer ton sort,
Et tout ton corps en proie aux maux les plus
funestes ,

Affreux cadavre avant ta mort ,
Sera le monument des vengeances célestes.

Un cœur fidelle est indomptable ;
Il affronte tous les dangers ,
L'espérance d'un bien durable
Triomphe des maux passagers.
Insensé , celui qui s'empresse
Pour un songe , pour un faux bien !
Cherchons ce qui dure sans cesse ,
Tout ce qui doit finir , n'est rien.





P S E A U M E IV.

*Cum invocarem exaudivit me
Deus, &c.*

TA bonté n'est jamais lassée ;
Mon ame toujours exaucée ,
Par ses vœux compte tes bienfaits ;
Seigneur , dès qu'à toi je m'adresse ,
Dans mon cœur ferré de tristesse ,
Tu répands la joye à longs traits.

Mais vous , race vaine & parjure ,
Sous la calomnie & l'injure ,
Pensez-vous me voir succomber.
La main qui par vous me châtie ,
Sur vous bientôt appésantie ,
A vos coups va me dérober.

Dans la nuit & dans le silence ,
Effrayez-vous de sa vengeance ;
Voyez ses glaives suspendus.
Confus d'avoir pû lui déplaire ,
Tournez sur vous votre colere ;
Frémissez , & ne péchés plus.

Un saint effroi de la justice ,
 Pécheurs , voilà le sacrifice
 Que nous lui devons aujourd'hui.
 Tremblons ; ses foudres vont s'éteindre.
 Le cœur touché qui fait le craindre ,
 Seul n'a rien à craindre de lui.

De nos moissons , de nos vendanges ,
 Remplis nos celliers & nos granges ;
 L'injuste borne-là ses vœux.
 De ta lumière , de ta flâme ,
 Remplis mon esprit & mon ame ;
 Dit le Juste , & je suis heureux.

Non ; nul autre bien ne me touche ;
 C'est dans ton sein que je me couche ;
 Mon sommeil n'est point agité :
 En toi ma sincère espérance
 Seule , est ma force & ma prudence ,
 Mes trésors & ma sûreté.

P S E A U M E VI.

Domine , ne in furore , &c.

Signeur , en Juge sévère •
 Ne viens pas m'interroger ,
 Daigne calmer ta colère ,
 Et plus doux , viens me juger.

Laisse parler ta clémence ;
Ma langueur , mon impuissance ,
Tout t'engage à pardonner ;
Dissipe mon trouble extrême ;
Et jusqu'à quand à moi-même
Voudrois-tu m'abandonner ?

Des secours que je demande
Répands sur moi le trésor ;
En vain ma misère est grande ;
Ta bonté l'est plus encor.
Sois présent , Seigneur , & chasse
De ton regard efficace ,
Cette mort qui suit mes pas ;
Daigne me rendre une vie
A ton nom toute asservie ,
Les morts ne te loueront pas.

Vois mes mortelles allarmes ,
Vois s'accroître mes malheurs ;
Mes nuits sont des nuits de larmes ;
Mes jours , des jours de douleurs ;
Un peuple ennemi m'assiège ;
Je marche de piège en piège ;
Que de bras levés sur moi !
Ma voix se lasse à s'en plaindre ;
Loin de toi , qu'ils sont à craindre !
Mais , que font-ils devant toi !

Mes larmes sont exaucées ;

E ij



Dieu vient à moi ; je le sens.
 Vos trames sont renversées ;
 Tous vos traits sont impuissans ;
 En vain de mon sang avides ,
 Armez-vous vos bras perfides ;
 Mes larmes m'ont secouru ;
 Un bras plus fort vous surmonte ;
 Fuyez de rage & de honte ;
 Votre espoir a disparu.

P S E A U M E VIII.

Domine , Dominus noster , &c.

Seigneur , toute la terre atteste
 De ton nom l'immense grandeur ;
 A peine le flambeau céleste
 Est un rayon de ta splendeur.
 Tu te rends sensible à l'enfance ;
 L'Impie a nié ta puissance ;
 Mais les yeux de l'impie ont démenti son cœur.

Quand j'observe ces vastes voûtes ,
 Où se succédant tour à tour ,
 Les Astres constans dans leur route
 Partagent la nuit & le jour.
 Pour son Créateur tout te nomme ;
 Ah ! m'écriai-je , par où l'homme
 A-t'il d'un Dieu si grand mérité tout l'amour !

Il atteint presque au rang des Anges ;
 De ton pouvoir tu l'as armé ;
 Et sous son empire tu ranges
 Tout ce que ta main a formé.
 Animaux , ornemens du monde
 Qui peuplés l'air , la terre & l'onde ,
 L'homme est le souverain que Dieu vous a
 nommé.

Mais , Ciel , si tout ce qui respire
 Est son héritage & son bien ,
 Fais qu'il n'use de son empire
 Que pour en faire hommage au tien.
 Qu'à toi seul son ame soumise ,
 Mille & mille fois te redise ;
 Seigneur , vous êtes tout ; sans vous je ne suis
 rien.

P S É A U M E XVIII.

Cœli enarram gloriam Dei, &c.

Grand Dieu, de ta gloire éternelle
 Le monde à jamais nous instruit ;
 Le jour même au jour la révèle,
 Et la nuit l'annonce à la nuit.
 Par une louange assiduë ,
 D'une voix par tout entenduë ,

La nature bénit tes loix :
Seigneur , de l'un à l'autre pole
Les yeux entendent ta parole ;
Les cœurs sont frappés de ta voix.

Mais dans l'Univers , quel spectacle
T'annonce avec plus d'appareil ?
Quel est ton plus beau tabernacle ?
Le sein enflâmé du Soleil.
Tel qu'un Epoux brillant de joie ,
Il se lève , & s'ouvrant sa voie
Des limites du monde il part ;
Géant rapide , il suit sa course ,
Et de nos biens féconde source ,
Il ranime tout d'un regard.

Plus brillante & plus pure encore ,
Seigneur , ta sainte vérité
Dans le cœur humble qui t'adore ,
Porte la joye & la clarté.
Des vrais biens , source inépuisable ,
Elle est la justice immuable ;
Heureux qui s'y laisse guider !
Ta loi plus que l'or précieuse ,
Plus que le miel délicieuse ,
Est tout à qui fait la garder.

Où sont les ames innocentes ?
Le plus juste est encor pécheur !
Fais grace aux fautes renaissantes

Que me cache mon propre cœur.
 Si par une injustice ouverte
 Je ne cours moi-même à ma perte
 Tu m'offres encor ton secours :
 Ma priere à ton Trône arrive ;
 Une ame à te plaire attentive ,
 Te cherche & te trouve toujours :

P S E A U M E XXIII.

Domini est terra & plenitudo ejus , &c.

LE Seigneur regne ; & la Terre
 Domaine du Créateur ,
 Avec tout ce qu'elle enferme
 Est sous la Loi du Seigneur.
 Il la nourrit & l'abreuve ;
 Ouvre un lit à chaque fleuve ;
 Oppose une digue aux Mers :
 Qui lui rendra son hommage ?
 A ce Dieu si grand , si sage ,
 Quels vœux dignes d'être offerts !

Les vœux de l'homme fidèle
 Vainqueur de la vanité ,
 Et qu'un intrépide zèle
 Attache à la vérité ;

Qui le cœur saint , les mains pures ,
 Détrompé des Créatures ,
 Ne cherche plus que son Dieu.
 C'est à lui que Dieu destine
 Son assistance divine ;
 Qu'il entre dans le saint lieu.

Et vous , portes éternelles
 Ouvrez-vous à votre Roi ;
 Il vient , vainqueur des Rebelles ;
 Tout est soumis à sa Loi.
 Quel est donc ce Roi de gloire ,
 Ce Roi qui de la victoire
 Monte le char triomphant ?
 C'est le Seigneur des Armées ,
 Qui de flèches enflâmées
 Les renverse ou les défent.

P S E A U M E X X X.

In te Domine speravi , &c.

J'Espere en toi , Seigneur ; quelques maux
 que j'éprouve ,
 Ta bonté s'offre à m'en guérir.
 Que prompt à l'invoquer , mon humble cœur
 te trouve
 Aussi prompt à me secourir.

Contre tant d'ennemis dont la fureur m'affiége,
Sois mon afile & mon rempart.

Pour l'honneur de ton nom , que ton bras me
protége ;

Je marche sous ton étendart.

Que ta vérité brille & confonde l'envie ;
Romps ses pièges & ses filets.

Je m'abandonne à toi ; charge-toi d'une vie
Qu'en tes seules mains je remets.

P S E A U M E XXXI.

Beati quorum remissa sunt , &c.

Heux qui fait fléchir la céleste ven-
geance !

Heureux le cœur humble & touché !

Heureux qui fait au Ciel oublier son offense ;

Et qui recouvre l'innocence

Par le repentir du péché !

J'ai gardé sur mon crime un silence superbe ,
Et soudain accablé de maux ,

Dans les pleurs , dans les cris j'ai séché com-
me l'herbe ,

Je suis brisé comme une gerbe

Sous les coups des divins fléaux.

Enfin , pour m'accufer , ma langue se délie ;
Et je dépose contre moi ;

De mon crime honteux mon ame s'humilie ,
Seigneur , & ta bonté l'oublie
Quand je m'en souviens devant toi.

C'est ainsi que de l'homme au trône de son Juge
La priere doit s'élever ;

De quiconque te prie , infaillible refuge ,
Tombât-il un nouveau déluge ,
Tu sauras encor l'en sauver.

Entouré d'ennemis je brave leur menace ;
C'est à toi de me soutenir ,

Eclaire mon esprit du flambeau de ta grace ,
Et que ta main même me trace
Le chemin que je dois tenir.

Oui , me dit le Seigneur , je serai ta lumiere ,
Je serai tes yeux & ta main ;

Mais , docile à ma voix , marche & sui la
carriere ,

Et n'en franchis pas la barriere
Comme un Courcier rebelle au frein.

Malheur à l'orgueilleux ! Ton courroux le
foudroye ;

Heureux l'humble ! Tu le conduis.

Cœurs sinceres , nagés dans une sainte joye ;
Sa bonté sur vous se déploie ;
Goutez & chantez-en les fruits.;

 P S E A U M E XXXVII.

Domine , ne in furore , &c.

AH ! Seigneur , contre un coupable
 N'écoûte pas ta fureur ;
 Suspend l'arrêt redoutable
 Que m'annonce ma terreur
 Quel est donc ce trait de flâme
 Que dans le fonds de mon ame
 Ton couroux a décoché ?
 Plus de poul , plus de courage ;
 Je suis perdu ; j'envisage
 Et mon Juge & mon péché.

Précipité dans l'abîme ,
 Le torrent ma submergé.
 Du poids honteux de mon crime
 Je succombe surchargé.
 Mon corps n'est plus qu'une playe ;
 De moi-même je m'effraye ;
 Quel fruit de l'iniquité !
 La tristesse où je me plonge
 Vient moins du mal qui me ronge ,
 Que de l'avoir mérité.

Sur mes sens la douleur regne ;
 Le trouble est dans mes esprits.

Faut-il que le Ciel dédaigne
 Et mes remors & mes cris !
 De mes yeux fuit la lumière,
 Et de ma force première
 Il ne me reste plus rien ;
 La mort me fuit & m'assiège ;
 Ah ! Seigneur que deviendrai-je,
 Si ton bras n'est mon soutien !

Tout fuit en moi ta colère ;
 D'aucun ami consolé,
 Je vis triste , solitaire ,
 Et sur mon Trône , exilé.
 Des Rebelles le murmure ,
 L'artifice , l'imposture ,
 Tout contre moi s'est uni ;
 De ton couroux , de leur joye ,
 Je suis ensemble la proye ;
 Seigneur , suis-je assez puni !

Je subis l'ignominie
 Dont tu m'imposes le poids ;
 L'injure & la calomnie
 Me trouvent sourd & sans voix.
 Quand je m'en laisse confondre ,
 C'est à toi seul de répondre
 A l'orgueil de leurs discours ;
 Ciel , j'ai dans leur insolence ,
 Et dans mon humble espérance
 Plus d'un droit à ton secours.

Je fais , Seigneur , que mon crime
Mérite un sévere arrêt ;
Faut-il mourir ta victime !
Prononce ; me voilà prêt.
Digne du dernier supplice ,
Je fais à quelle injustice
Mon cœur osa s'échaper :
Je te presse de m'absoudre ;
Mais j'adore encor la foudre
Dont tu pourrois me frapper.

Où fuir ! mes ennemis vivent ;
Ils tournent sur moi leurs traits ,
Et ces ingrats me poursuivent
Armés de mes feuls bienfaits.
Mais de leur ligue funeste ,
Que craindre si Dieu me reste ,
S'il veut combattre pour moi ?
Oui , Dieu puissant , je l'espere ;
Tu confondras leur colere ;
Els vont tous fuir ; montre-toi.



 P S E A U M E XLIV.

Eructavit cor meum verbum bonum, &c.

DU transport fécond qui me guide ,
 Au Roi , je consacre l'ardeur ;
 Telle qu'une plume rapide
 Ma langue Va suivre mon cœur
 Avec la majesté mêlées ,
 Toutes les graces rassemblées
 Habitent sa bouche & son front ;
 Et sur lui , toujours redoublées
 Les faveurs du Ciel descendront.

Armez-vous , & brillant de gloire
 Marchez contre vos ennemis ;
 Prenez des mains de la victoire
 Le sceptre qui vous est promis.
 Que la bonté , que la justice
 Vous guide & vous assujétisse
 Le cœur des Peuples & des Rois ;
 Mais de vos traits aigus périssent
 Quiconque bravera vos loix.

Votre Trône est inébranlable ,
 Et votre sceptre est toujours saint ;
 De son diadème adorable

Votre Dieu même vous a ceint.
Des Rois les filles enflâmées
Dans vos demeures parfumées ,
Se rassemblent de toutes parts ;
Un peuple de Vierges charmées
Briguent l'honneur de vos regards.

Toi , Reine brillante & chérie ,
A qui ce Roi daigne s'unir ,
De ton pere & de ta patrie
Perds aujourd'hui le souvenir.
Il t'orne de son diadème
Adore-le seul , comme il t'aime ;
Que tous tes vœux lui soient offerts ;
Et sous ses loix regnant toi-même ,
Reçois les vœux de l'Univers.

La pompe & la magnificence
Eclatent sur tes vêtemens ;
Mais , tes vertus , ton innocence
Sont tes plus riches ornemens.
Combien de Vierges sur tes traces
De leur jeunesse & de leurs graces
Viendront faire hommage à ton Roi ?
Trop heureuses ! Si tu les places
Près de ton Epoux & de toi.

Pour prix d'avoir quitté tes peres ,
Il te va naître des enfans
Qui des Nations étrangères

112 P S E A U M E S.

Deviendront les Rois triomphans.
Leur zèle sûr de la victoire
Fera respecter ta mémoire
A tous les tems , à tous les lieux :
Dieu veut qu'à jamais de ta gloire
La Terre rende grace aux Cieux.

P S E A U M E XLV.

Deus noster refugium & virtus , &c.

UN Dieu favorable nous juge ,
Dans nos maux c'est notre refuge ;
Sur son peuple fidèle il a les yeux ouverts.
Il nous garde , & sans épouvante
Nous verrions la terre tremblante ,
Et les monts par les vents transportés dans les
Mers.

Que le choc affreux des tempêtes ,
Des Rochers renverse les têtes ;
Que l'Univers ne soit qu'un théâtre d'horreur
Autour de Sion immobile ,
Le Jourdain coulera tranquile ;
La paix habitera la cité du Seigneur.

Nous nous reposons ; mais tu veilles ;
Les peuples ont vû tes merveilles ;
Sous ton sceptre , Seigneur , les sceptres ont
plié ;

Tu parles ; la Terre se trouble ;
 Tu parois , son effroi redouble ;
 Tu marches devant nous , tout est humilié.

Nations , chantez ses miracles ;
 Ce Dieu ne connoît point d'obstacles ;
 Il impose à la Guerre un exil éternel.
 Oui , des Auteurs de nos allarmes
 Sa foudre a consumé les armes ;
 Il a brisé les traits lancés contre Israël.

Jouïssons d'une paix profonde ;
 Seigneur , & qu'aux deux bouts du monde,
 De ton nom toujours grand l'honneur soit pu-
 blié :

Tu parles , la Terre se trouble ;
 Tu parois , son effroi redouble ;
 Tu marches devant nous ; tout est humilié.

P S E A U M E L.

Miserere mei, Deus, secundum, &c.

TA bonté , Seigneur , est immense ;
 Je l'implore toute , aujourd'hui ;
 Epuise sur moi ta clémence ;
 Je meurs , si tu n'es mon appui.
 Mon crime à mes yeux se retrace ;
 Toujours présent , il me menace

De ton inflexible rigueur ;
 Qu'à tes yeux sans cesse il s'efface ,
 Et viens l'effacer de mon cœur.

Devant toi seul j'ai fait le crime ,
 Mais devant toi je m'en repans :
 Au lieu du sang de la victime ,
 Reçois les pleurs que je répars.
 Tu l'as dit , qu'un regret sincère
 Fléchiroit toujours ta colere ;
 Prouve en moi ta fidélité ;
 Pardonne , & songe que ma mere
 M'a conçu dans l'iniquité.

Je sçais que malgré ma foiblesse ,
 De ton bras j'étois soutenu ;
 Que des trésors de ta sagesse
 Ta bonté m'avoit prévenu :
 Je fais que je suis un Rebelle ;
 Mais mon repentir te rapelle ;
 Lave-moi ; rends-moi ma vertu.
 Tu peux d'une force nouvelle
 Ranimer un cœur abattu.

Oui , Dieu saint , détourne ta face
 De ce cœur qui t'est odieux ;
 Mais daigne créer à sa place
 Un cœur plus digne de tes yeux.
 En me rendant mon innocence ,
 Que ta salutaire présence

Vienne à jamais me consoler ;
Et qu'à l'ennemi ma constance
Ne se laisse plus ébranler.

Jusqu'au Trône de ta Vengeance
Le cri du sang s'est élevé ;
Pardonne , ma reconnoissance
Dira le Dieu qui m'a sauvé ;
J'irai confondre la malice ;
Je montrerai le précipice
Où conduit l'abus de tes loix ;
Et pour annoncer ta justice ,
Tu feras toi-même ma voix.

Par les Holocaustes , mes crimes
Ne sont pas encor expiés ;
Mais que t'importent nos victimes !
Tu veux des cœurs humiliés.
Achève , Dieu puissant , achève ;
Amene les jours solennels ;
Et qu'à jamais Sion s'éleve
Sur ses fondemens éternels.



P S E A U M E LIII.

Deus in nomine tuo saluum me fac, &c.

Que ton secours soit ta réponse,
 Seigneur, quand je m'adresse à toi ;
 Pour l'honneur de ton nom prononce
 Entre mes ennemis & moi.
 A la perfidie étrangere,
 Mes proches ont joint leur colere ;
 Confonds la barbarie & le manque de foi.

Ils se sont caché ta présence,
 Et moi, je t'observe toujourns.
 Te voilà prêt à ma défense,
 Et tes yeux veillent sur mes jours.
 Qu'en ses pièges le traître tombe ;
 Ne permets pas que je succombe ;
 Si je suis innocent, tu me dois ton secours.

Viens, frappe, un seul coup les accable ;
 Déjà mon triomphe est certain ;
 J'e bénis ce nom secourable
 Qu'on ne reclâme point en vain.
 Jé dirai leur chute & ma gloire,
 Et j'appellerai ta victoire,
 Ce triomphe nouveau que je tiens de ta main.

P S E A U M E LXII.

Deus , Deus meus ad te de luce vigilo , &c.

JE me réveille avec l'aurore ,
 Seigneur , pour t'offrir mon encens ;
 La soif de mon Dieu me dévore ,
 Et de mon cœur passe à mes sens.
 Dans l'affreux Désert que j'habite ,
 Et mon zèle m'en fait un Temple où tu des-
 cends.

C'est-là , Seigneur , que tu m'accordes ,
 Et tes regards , & ton amour ;
 J'y bénis tes miséricordes
 Plus précieuses que le jour.
 Là de tes bienfaits pénétrée ,
 Mon ame s'écrie , enivrée ;
 Que m'importe à présent , & mon Trône ,
 & ma Cour !

Sur ma couche je me retrace
 Tout ce que mon Dieu fit pour moi ;
 Le sommeil vient ; mais je le chasse ,
 Heureux de m'occuper de Toi.
 Ton sein à ma priere s'ouvre ;
 L'ombre de tes ailes me couvre.
 Quel crime , si j'osois conserver quelque effroi ?

Non , non , contre la calomnie ,
 Seigneur , tu feras mon foutien ;
 Sion , fous mes loix réunie ,
 Va bénir fon Maître & le mien.
 Pour curée aux bêtes cruelles ,
 Le fer va livrer les Rebelles ;
 Je ferai Roi , Seigneur ; ils ne feront plus
 rien.

P S E A U M E LXVI.

Deus miferatur noftri, &c.

Dieu puiffant , prens pitié des hommes ,
 Et fais dans l'abîme où nous fommes ,
 Luire un rayon de ta faveur.
 Que du fein d'une nuit épaiſſe
 L'Aſtre de tous les peuples naiſſe ;
 Montre à la Terre fon Sauveur.

Vous de ſes bienfaits enrichies ,
 Et de vos Tirans affranchies ,
 Nations béniffiez ſes loix.
 Que tout avec amour fléchiffe
 Sous ce ſceptre de la juſtice
 Qui doit régir Peuples & Rois.

Oui , que tout le craigne & l'adore ;

Que tout du Couchant à l'Aurore
Célèbre le jour qui nous luit.
La Paix vient d'exiler la Guerre ;
Le Ciel a regardé la Terre ,
Et la Terre a donné son fruit.

P S E A U M E LXXXIV.

Benedixisti , Domine , terram suam , &c.

TU béniras ton héritage ,
Seigneur , tu briseras nos fers ;
D'Israël ingrat & volage ,
Tous les crimes seront couverts.
Ton indignation s'apaise ;
Il est tems que ta main nous pése
Au poids de ta seule bonté.
Que Jacob désormais fidèle ,
Répare par un sage zèle ,
Son imprudente iniquité.

Voudrois-tu céler ta menace ?
Ton peuple expirant sous tes coups ,
Ne laisseroit-il à sa race
D'héritage que ton courroux ?
Non non , Seigneur , plus de vengeance ;
Que ta salutaire présence ,
Console Israël alarmé,

Change en Triomphe son suplice,
Et que ta clémence accomplisse
Tout le dessein qu'elle a formé.

Parle-moi, Seigneur, je t'écoute.

Eh quoi ! Tu consens qu'à jamais,
Affranchi des maux qu'il redoute,
Jacob jouïsse de la paix.

Oui, je t'entens; ta voix apelle
Le juste qui te fut fidelle,
Et l'ingrat qui revient à toi.

Dieu veut qu'enfin ses graces régnet;

- Il est près de ceux qui le craignent;
- Il est près de nous; je le voi.

Vous êtes réconciliées,

Miséricorde & vérité;

D'un long baiser se sont liées,

Et la justice & la bonté.

L'innocence va paroître;

Dans les cœurs fertiles vont croître

Des fruits mûrs, & dignes du Ciel;

Et Dieu qui lui-même est la voye,

Au terme éternel de la joye;

Conduira les pas d'Israël.



 P S E A U M E L X X X V I .

Fundamenta ejus in montibus, &c.

Jerusalem regne sans crainte
 Sur les monts chéris du Seigneur ;
 C'est sa demeure la plus sainte ;
 Chaque jour en accroît l'honneur.
 Le Seigneur a prononcé d'Elle :
 Bientôt l'Etranger , l'Infidelle ,
 Dans son sein viendront m'adorer.
 Son peuple donnera l'exemple ;
 Mais à sa suite , dans son Temple
 Tous les peuples doivent entrer.

Oui , Sion , la terre s'étonne
 A l'aspect de tes biens constans ;
 Chaque jour , chaque instant te donne
 Un nouveau peuple d'habitans.
 Tu vois l'une à l'autre liées ,
 Tes familles multipliées ;
 Le Seigneur seul peut les compter.
 Ta joye égale ta puissance ;
 Ton peuple croît , mais l'abondance
 Avec lui semble s'augmenter .

 P S E A U M E X C.

Qui habitat in adjutorio altissimi, &c.

Celui qui fait son asile
 Du Trône même du Très-haut,
 Inébranlable & tranquile,
 Des Pécheurs soutiendra l'assaut.
 Il brave les traits de l'injure ;
 Et des pièges de l'imposture,
 Il sort toujours triomphant ;
 Il prie ; & Dieu daigne l'entendre ;
 Il dit : Seigneur, viens me défendre,
 Et le Seigneur le défend.

Il le couvre de ses ailes,
 Est sa force & sa fureté ;
 Tandis qu'aux yeux infidèles
 Etincéle sa vérité.

La fléche, dans le jour lancée,
 L'embûche dans la nuit dressée,
 Ne peuvent rien sur ses jours :
 En vain des Régions brûlantes,
 Fondent les peites dévorantes,
 Nouveaux maux, nouveaux secours.

Mille & dix mille victimes,
 A droite à gauche tomberont,

Et de la peine des crimes
Les yeux du Juste jouïront.
Tombez , pécheurs , le Ciel vous juge ;
Vivez Justes , dont le refuge
Est le Trône du Seigneur :
Les fléaux que vous voyez fondre
Ont ordre de ne pas confondre
Le Juste avec le Pécheur.

Où ses Anges tutélaires
Vous prendront plutôt dans leurs mains ;
De vos jours dépositaires ,
Ils lui répondront de ses Saints.
Ils vous guident à votre terme ;
Vous pouvez marcher d'un pas ferme
Sur la tête de l'Aspic ;
Vous verrez les Lions sans crainte ;
Et vos yeux braveront l'atteinte
Des regards du Basilic.

Le Seigneur a dit du Juste :
Il m'invoque , & je l'entendrai :
Il connoît mon nom Auguste ,
En lui je le glorifierai.
De quelques maux qu'il soit la proie ;
Je suis son salut & sa joye ;
Il a mes soins paternels.
Il viendra , vainqueur de l'envie ;
Au sortir d'une longue vie
Jouïr des jours éternels.

 P S E A U M E X C I I .

Dominus regnavit, decorem indutus est, &c.

Dieu regne ; Quelle est sa couronne ?
 La justice & la vérité.
 Quel est l'éclat qui l'environne ?
 L'Univers d'un mot enfanté.
 Il a fait de la terre stable
 Le marchepied inébranlable
 Du Trône qu'il a dans les Cieux.
 Et depuis quand est-il le Maître ?
 Avant tout ce qu'il a fait naître,
 Avant les tems, avant les lieux.

Que de voix lui rendent hommage !
 Le bruit des fleuves ondoyans ,
 La voix des vents & de l'orage ,
 La voix des Carreaux foudroyans ;
 La Mer qui jusqu'au Ciel s'élançe ,
 Mieux encor l'auguste silence
 Des Astres constans dans leur cours.
 Quel cœur pourroit ne s'y pas rendre ?
 Seigneur , pour ne les pas entendre ,
 En est-il encor d'affés sourds.

P S E A U M E X C I V.

Venite exultemus Domino, &c.

QU'aujourd'hui la joye & le zèle
Eclatent aux yeux du Seigneur ;
Veillons à sa gloire immortelle ;
Lui seul veille à notre bonheur.
Il est ; c'est par lui que nous sommes ;
Devant lui les Rois ne sont qu'hommes ;
Les Dieux des Gentils ne sont rien.
D'une main il porte la Terre ,
Et des Monts voisins du Tonnerre ,
Son doigt est l'éternel soutien.

Il a fait l'onde & les rivages
Où sa fureur va se briser ;
Il nous a faits ; que nos hommages ,
Que nos pleurs aillent l'apaiser.
Nous sommes ses cheres ouailles ;
Qu'il nous porte dans ses entrailles ;
Qu'il soit toujours notre Pasteur.
Goûtons le bonheur d'en dépendre ;
Et si sa voix se fait entendre ,
Ne lui fermons pas notre cœur.

Infidèles comme vos Peres ,
Dit-il , craignez de m'irriter ;

126 P S E A U M E S.
Par leurs murmures téméraires,
Cent fois ils m'osèrent tenter ;
Mon bras déploya sa puissance ;
Mais quarante ans de ma vengeance
Furent le prix de leurs erreurs ;
Ma colere jura leur perte.
Ainsi la paix au Juste offerte ,
S'éloigne à jamais des Pécheurs.

P S E A U M E X C V.

Cantate Domino, canticum novum :
Cantate, &c.

C Elébre, heureuse Judée
Le Dieu dont tu suis la Loi :
A la Terre intimidée,
Dis ce qu'il a fait pour toi.
Que tout le loüe & l'encense ;
Il est l'unique puissance ;
Tout autre pouvoir n'est rien :
Les autres Dieux sont l'ouvrage
De qui leur rend son hommage ;
Tout est l'ouvrage du Tien.

De sa grandeur dans son Temple ;
Il nous fait luire un rayon ;

Israël , qu'à ton exemple ,
 Tout rende gloire à son nom.
 Que de mille & mille Hosties ,
 Les Nations converties
 Fassent fumer ses Autels ;
 Terrible , il tient le Tonnerre ;
 Puissant , il soutient la Terre ;
 Juste , il régit les mortels.

Que le Ciel , la Terre & l'Onde ,
 Célébrent son Regne heureux ;
 Que tous les Etres du monde
 Joignent leur joye à nos vœux.
 Que les Campagnes fleurissent
 A l'aspect de notre Roi ;
 Nous l'adorons , il nous aime ;
 Il est la vérité même ,
 Et la justice est sa Loi.

P S E A U M E X C V I.

Dominus regnavit : exultet , &c.

Dieu Regne ; offrez-lui vos hommages ,
 Peuples , offrez-lui vos concerts ;
 Dieu , sur un Trône de nuages ,
 Doit un jour juger l'Univers :
 Le feu le précède , & la foudre

Frappe , abat & réduit en poudre
Tous ses ennemis confondus.
Il vient ; la Terre se retire ,
Et voit couler comme la cire
Les Monts à son aspect fondus.

Le Ciel l'annonce ; & sa puissance
Est dévoilée à tous les yeux ;
Redoutez enfin sa vengeance
Nations qui taillés vos Dieux.
Anges , célébrez votre Maître ,
Qui de l'Idolâtre doit être
L'éternelle confusion ;
Chantez ce jugement auguste ,
L'éternelle attente du Juste ,
Et l'allégresse de Sion.

Oui , Dieu puissant , que de ton regne
Sion fasse tout son bonheur ;
Qu'elle aime ensemble & qu'elle craigne
Un Dieu de paix , un Dieu vengeur.
Vous qui l'aimés , fuyez le vice ;
Méritez qu'il vous affranchisse ,
De qui cherche à vous opprimer ;
Qu'il vous guide , qu'il vous éclaire ;
Et toujours soigneux de lui plaire ,
Songez qu'il vous aide à l'aimer.

P S E A U M E X C V I I .

*Cantate Domino canticum novum :
quia , &c.*

P Ayons d'une nouvelle gloire ,
Les nouveaux bienfaits du Seigneur ;
Sa main sûre de la victoire ,
S'est armée en notre faveur.
Les miracles de sa sagesse ,
Ont justifié la promesse
Faites à la Maison d'Israël ,
Et le jour qui brise nos chaînes
Atteste aux Nations lointaines ,
La vérité de l'Eternel.

Devenons-en les interprètes ;
Que la Harpe anime nos chants ;
Que les Clairons , que les Trompettes ,
Nous prêtent leurs sons éclatans.
Que l'Echo des Monts nous seconde ;
Que tout l'Univers nous réponde ;
Fleuves & Mers , applaudissez ;
Peuples , que son regne s'étende ;
Avec amour Dieu vous commande ,
Avec amour obéissez.

P S E A U M E X C I X.

Jubilate Deo omnis terra, servite, &c.

P Euples, le Seigneur vous appelle ;
 Son Tabernacle s'ouvre ; entrez :
 Mais animez du plus saint zèle,
 Le culte que vous lui rendrez.

Au Seigneur, seul puissant, seul sage,
 Rendons les honneurs souverains ;
 Nous ne sommes pas notre ouvrage ;
 Nous sommes celui de ses mains.

Accourez donc, Brebis fidelles,
 Venez au Pasteur du Troupeau,
 Pour des graces toujours nouvelles,
 Rendre un honneur toujours nouveau.

Célébrez par tout votre Maître ;
 Dites combien son joug est doux.
 Pour les peuples qui doivent naître,
 Il fera ce qu'il est pour nous.



P S E A U M E C I.

*Domine , exaudi orationem meam ;
& clamor , &c.*

Ciel, où ma priere monte,
Accorde à mes cris perçans
Une assistance aussi prompte
Que mes besoins font pressans.
Vois mon ame consumée,
Et telle qu'une fumée
Qui va se perdre en l'air ;
Vois mon corps tombant en poudre,
Comme un Pin frappé du foudre
Qu'avoit annoncé l'éclair.

Ma peine toujours plus dure
S'accroît à chaque Soleil.
Que de jours sans nourriture
Suivis de nuits sans sommeil !
Seul & parmi les ténèbres,
Comme ces Oiseaux funèbres,
Haïs & fuis des humains ;
Je gémis, triste coupable,
Du mal présent qui m'accable,
Et de celui que je crains.

Le sceptre est sans privilége ;

F vj

Tout s'est armé contre moi,
 Et mon Peuple sacrilège
 Rejette & maudit son Roi ;
 Dans la cendre & dans les larmes,
 Je t'expose mes allarmes
 En adorant tes rigueurs.
 Des mortels ta main se jouë,
 Et du Trône dans la bouë,
 Tu renverfes les Pécheurs.

Mes jours ont fui comme l'ombre ;
 Mon regne étoit d'un instant ;
 Seigneur , tes jours font fans nombre ;
 Ton Regne seul est constant.
 Lève-toi ; le tems arrive ,
 Où doit de Sion plaintive ,
 Finir le honteux état ;
 Que ses murs se rebâtissent ;
 Fais aux yeux qui la chérissent ,
 Briller son nouvel éclat.

Quand l'humble par sa priere
 Domptera l'oppression ;
 Quand du sein de la poussiere ,
 Tu feras sortir Sion ,
 Les Nations consternées
 L'imploreront , prosternées ;
 Les Rois viendront t'adorer ;
 Les Annales de tes graces
 Iront aux futures races

Apprendre à les célébrer.

Nous dirons que sur la Terre
Le Seigneur jeta les yeux ,
Et que soudain de la Guerre
Fuit le Démon furieux ;
Qu'un regard brisa nos chaînes ,
Qu'il fit des mains inhumaines
Tomber le glaive mortel ;
Que de l'un à l'autre pole
Il faut qu'à lui tout s'immole ;
L'Univers est son Autel.

Tu le vois , Seigneur , ta gloire
Epuise tous mes désirs ;
Et pour chanter ta victoire ,
J'ai suspendu mes soupirs.
Ciel , j'oubliois que ma vie ,
Avant le tems m'est ravie ;
Recule encor mon trépas.
Trop fragiles destinées !
Nous durons quelques journées ;
Toi seul tu ne passes pas.

Tout l'Univers , cet ouvrage
Né de ton commandement ,
Des tems subira l'outrage ,
Usé comme un vêtement.
Toi seul , toujours adorable ,
Tu subsistes immuable

Au sein de l'Eternité ;
 D'où tu daignes , Maître auguste ,
 Faire part à l'homme juste
 De ton immortalité.

P S E A U M E C I X.

Dixit Dominus Domino meo , &c.

Attens à ma droite éternelle ,
 A dit le Seigneur au Seigneur ,
 Attens que d'un peuple rebelle ,
 L'opprobre ait comblé ton honneur.
 Sous tes pieds j'abattraï sa tête ;
 Le sceptre que ma main t'apprête ,
 Brille & va sortir de Sion ;
 Immuable , ma Loi subsiste ;
 Je vais sur ce qui te résiste
 Fonder ta domination.

Au jour prochain de ta puissance ,
 Le front de la justice ceint ,
 Tu goûteras l'obéissance
 Et le zèle d'un Peuple saint :
 Tu paroîtras comme l'Aurore
 Dont l'éclat ranime & colore
 L'Univers par l'ombre effacé.
 C'est mon serment irrévocable ,

Sois seul ce Pontife adorable,
En Melchisédech annoncé.

Mais de la droite de son Pere,
Juge des Peuples & des Rois,
Le Christ au jour de sa colere
Viendra justifier ses Loix.
Le sang inondera la Terre,
O Ciel ! Quel glaive, quel Tonnerre,
Perce, écrase le Criminel !
Mais ainsi le veut ta justice ;
Le Seigneur boira ce Calice ;
Source de son regne éternel.

P S E A U M E C X.

*Confitebor tibi Domine in toto corde meo :
in concilio , &c.*

PArmi les Justes & les Sages
Mon ame louëra le Seigneur ;
Et l'œil fixe sur ses ouvrages
J'en célébrerai la grandeur :
C'est par eux que dans tous les âges
Eclate sa sagesse , & brille sa splendeur.

Sa bonté prodigue en miracles,
Nous en a conservé le cours :

Son Peuple du sein des obstacles ;
 Cent fois vit naître les secours ;
 Et Dieu fidele à ses oracles ,
 Se montra ce qu'il est , ce qu'il fera toujours :

Ifraël que l'Egypte afflige ,
 Se dérobe aux oppressions ;
 Et sous ta main qui le dirige
 Contre ses propres passions ,
 Devient de prodige en prodige ;
 D'Esclave qu'il étoit , Maître des Nations.

Ton nom est saint & redoutable ;
 Heureux qui l'adore & le craint !
 C'est cette crainte secourable
 Qui forme le Sage & le Saint :
 D'un cœur par elle inébranlable ,
 La gloire doit survivre au Soleil même éteint :

P S E A U M E C X I.

Beatus vir qui timet Dominum , &c.

Heuroux cent fois l'homme fidèle
 Qui chérit & craint le Seigneur ;
 Qui prompt à lui marquer son zele ,
 De son devoir fait son bonheur !

Par le fentier même qu'il trace ,
Marchera fa postérité ,
Qui jouïra de race en race
Du prix de fa fidélité.

Ses richesses & fa puissance
Seront l'héritage des fiens ;
Et surtout son humble innocence
Qui seule enferme tous les biens.

Au fein de la nuit la plus noire ,
Seigneur , tu viendras l'éclairer.
Puisqu'il ne cherche que ta gloire ,
Il ne doit jamais s'égarer.

Ses mains s'ouvrent à la misere ;
L'équité dicte ses discours ;
Et dans fa droiture sincere ,
La grace l'affermir toujourns.

Oui , quelque douleur importune ,
Quelques coups qu'il faille effuyer ,
Contre ses maux & fa fortune ,
Il sçait sur quel bras s'appuyer.

D'aucune épreuve fa constance
Ne sçauroit se décourager ;
Si le Ciel permet qu'on l'offense ,
Il laisse au Ciel à le venger.

138 P S E A U M E S.

Du Juste bientôt se rehausse,
L'éclat pour un tems disparu ;
Le Ciel en sa faveur exauce
Le pauvre qu'il a secouru.

Il fort triomphant du naufrage ;
Le Pécheur s'en trouble, & s'aigrit ;
Mais que peut l'envie & la rage ?
Le désir des Méchans périt.

P S E A U M E CXII.

Laudate pueri Dominum , &c.

Q Ue par le peuple qui l'honore,
Le Saint Nom de Dieu soit chanté.
Que tout le bénisse & l'adore,
Où meurt le jour, où naît l'Aurore ;
Dans les tems, dans l'éternité.

Vous, Peuples & Rois, que tout tremble ;
Que tout implore son appui.
Qui l'égale ! Qui lui ressemble !
La Terre & tous les Cieux ensemble
Sont à peine un point devant lui.

Mais reçois-en notre louange,
Nous te sommes chers, tu nous vois ;
Par toi le sort du pauvre change,

Seigneur , & tiré de la fange ,
Il va s'affeoir avec les Rois.

Aux pleurs de la femme stérile ,
Tu donnes la fécondité ;
Elle enfante une race utile ,
Et de son cœur enfin tranquile ,
Le doux nom de Mere est goûté.

P S E A U M E CXIII.

In exitu Israël de Ægypto , &c.

QUand d'une injuste dépendance ,
L'Hébreu rompit le joug cruel ,
Dieu fit éclatter sa puissance
Dans le triomphe d'Israël
Les Mers s'enfuirent d'épouvante ;
Et vers sa source bouillonnante ,
Remonta l'onde du Jourdain ;
Les Collines & les Montagnes
Dirent leur terreur aux Campagnes ,
Par un frémissement soudain.
O Mer , pourquoi prens-tu la fuite !
Jourdain , pourquoi recules-tu ?
Collines , Monts , qui vous agite ?
Le Dieu de Jacob a paru :
Le Dieu dont tout ressent l'approche ,
Qui du sein de l'aride roche

Fait couler un Fleuve à sa voix ;
 Ce Maître à qui tout doit hommage ,
 De qui seul nous sommes l'ouvrage ,
 Dont les volontés font nos loix.

Non , Seigneur , de notre victoire
 Nous n'usurperons pas l'honneur ;
 Ce n'est point à nous qu'est la gloire ;
 Elle appartient toute au Seigneur.
 Comblés de tes faveurs nouvelles ,
 Si les Nations infidelles
 Nous demandent : Qu'est votre Dieu ?
 Nous leur répondrons que du Monde
 Lui seul est la cause féconde ;
 Qu'immense , il est tout en tout lieu.

Qu'il est loin de ces Dieux frivoles ,
 Ouvrage de l'humaine main ,
 Muettes & sourdes Idoles
 Qu'on outrage & qu'on prie en vain ?
 Se peut-il que le Monde adore
 Ces Dieux plus impuissans encore
 Que leurs propres adorateurs !
 Hommes insensés & coupables !
 Dignes de devenir semblables
 A vos stupides Protecteurs.

Mais , Israël n'a d'espérance
 Qu'au Dieu qui peut le soutenir ;

Jacob ne craint que la vengeance
 Du seul Dieu qui peut le punir.
 Crainte heureuse qui le défarme,
 Et de la main qui nous allarme,
 Attire à l'instant les faveurs !
 Mais pour ses dons, Dieu n'envifage
 Le rang, ni le sexe, ni l'âge,
 Il ne discerne que les cœurs.

En nous puisse couler la grace
 Du Dieu puissant qui nous a faits ;
 Que sur nous & sur notre Race,
 Il accumule ses bienfaits.
 Du haut des Cieux béni la Terre,
 Seigneur, que tout ce qu'elle enferme
 Pour son Maître aime à t'avouer ;
 Le Tombeau, la Pierre funébre
 N'a point de voix qui te célèbre :
 Fais-nous vivre pour te louer.

P S E A U M E CXIV.

Dilexi, quoniam exaudiet Dominus, &c.

J'Aime un Dieu prêt à ma défense ;
 Mes vœux sont sûrs de son secours ;
 J'implorerai son assistance ,

Aujourd'hui , demain & toujours.
Tout me poursuit , ou m'abandonne ;
L'horreur de la mort m'environne ;
L'Enfer s'arme & vient m'attaquer :
La Mort , l'Enfer , rien ne m'étonne ;
Que craindre ? Je puis l'invoquer.

Délivre-moi donc ; je reclame
Le seul secours qui m'est resté ;
Seigneur , signale sur mon ame ,
Et ta justice & ta bonté :
Cent fois dans ma bassesse extrême ,
J'éprouvai ta bonté suprême ; .
Tu m'as fait vaincre tous mes maux :
Sur la foi de tes bienfaits même ,
J'ose en attendre de nouveaux.

Par Toi la mort & ses allarmes
Ont fui de mon cœur consolé ;
Mes yeux n'ont point versé de larmes ,
Et mes pieds n'ont point chancelé.
Tu feras plus , Dieu Tutélaire ;
Je vivrai , certain de te plaire
Dans la région de la paix :
Dans cette région qu'éclaire
Un jour qui ne s'éteint jamais.

P S E A U M E C X V.

Credidi, propter quod locutus sum, &c.

A Mon secours, Seigneur ; c'est ma foi qui
t'appelle ,

Je n'ai point d'autre protecteur ;

Humilié, souffrant, j'ai ranimé mon zèle ;

J'ai dit : Dieu lui seul est fidèle ,

Et tout homme est menteur.

Pour prix de ses bienfaits , quelle recon-
noissance

A mon tour dois-je lui marquer ?

J'accepterai les maux que sa main me dis-
pense ;

Heureux encor dans ma souffrance

De pouvoir l'invoquer.

Son Peuple me verra sous le coup qui m'ac-
cable ,

Bénir ses ordres souverains ;

Rendre grace en mourant à ce Maître ad-
orable ,

Qui jette un regard favorable

Sur la mort de ses Saints.

Mais , j'éprouve du Ciel la faveur la plus
ample ;

Il vient de rompre mes liens,
De victimes, d'encens, je vais remplir son
Temple ,
Sion ; je vais être l'exemple
De tous tes Citoyens.

P S E A U M E CXVI.

Laudate Dominum omnes gentes , &c.

Nations du Seigneur bénies ,
En un seul peuple réunies ,
Chantez sa prodigue bonté ,
Il vient d'achever ses miracles ;
Reconnoissez de ses oracles
L'irrévocable vérité.



 P S E A U M E CXVIII.

Beati immaculati in viâ, &c.

H eureuse l'ame irréprochable,
 Qui, jalouse du vrai bonheur,
 Marche d'un pas inébranlable
 Dans la carrière du Seigneur !
 Le Ciel à son ardeur fidèle,
 A l'excès constant de son zèle,
 Mesure sa félicité ;
 Tandis que la même justice,
 Mesure pour punir le vice,
 La misère à l'iniquité.

Applani la route où je marche,
 Seigneur, daigne m'y diriger :
 A l'ombre auguste de ton Arche,
 Je puis défier le danger.
 Mêlant mes chants au Chœur des Anges,
 Je célébrerai tes louanges
 Dans la justice de tes Loix.
 Docile à ton ordre suprême,
 Seigneur, ma docilité même
 Sera mon Cantique & ma voix.

Si j'ai d'une ardente jeunesse

Tome VII.

G

Dompté l'imprudence & l'orgueil ,
 Ta Loi Sainte fut la sagesse
 Qui ma fait éviter l'écueil.
 Dans le fond de mon cœur écrite ,
 Je la contemple & la médite
 Victorieuse du Péché ;
 Fais , mon Dieu , mon unique Maître
 Fais que chaque jour j'en puisse être ,
 Et plus instruit , & plus touché.

Mes yeux n'observent que ta gloire ;
 Ma bouche aime à la célébrer ;
 Mon Cœur , ma Raison , ma Mémoire
 Se plaisent à s'en pénétrer.
 Mortels aveugles & coupables ,
 Perdez pour des biens périssables ,
 Et vos désirs & votre goût ,
 Dieu seul est ma joye éternelle ,
 Et tant que je lui suis fidelle ,
 Je sens que je possède tout.

Fais luire à mon ame abattue ,
 Des jours plus heureux & plus saints :
 Fixe ma languissante vûe
 Sur tes jugemens souverains.
 Etranger , rebut de la Terre ,
 Tout me fuit , ou me fait la guerre ,
 Et tout conspire à m'alarmer :
 Mais pour Toi mon ame attendrie ,

De son exil fait sa patrie ,
Par le seul plaisir de t'aimer.

Tremblez superbes , Dieu s'apprête
A punir l'oubli de sa Loi.
Le supplice est sur votre tête :
L'opprobre va fuir loin de moi.
Contre mon honneur & ma vie ,
La Rebellion & l'Envie ,
Tenoient leur Conseil menaçant ,
Tandis qu'en silence mon ame
Pour rompre leur perfide trame ,
Prenoit conseil du Tout-Puissant.

Sans Toi ma vie est éclipfée ;
Sous mes pas s'ouvre le tombeau ;
Mais Seigneur , ta bonté passée
Me redonne un espoir nouveau.
Jamais par des prieres vaines ,
Je ne t'ai confié mes peines ,
J'implore le même secours.
Cent fois , je l'ai senti moi-même ;
Ta Loi défend celui qui l'aime ,
Daigne me le prouver toujours.

Quand à l'infidèle tristesse ,
Mon cœur cherche à se dérober ;
Seigneur , je pense à ta promesse ,
Et je ne puis plus succomber.

Terrible pour le seul coupable ,
 Tu tends une main secourable
 Au Juste , à l'humble suppliant ;
 Rend-moi donc cette sainte joye ,
 Ce zèle ardent qui dans ta voye
 Marche d'un pas impatient.

Ordonne , Seigneur , j'exécute ;
 Que je t'entende , c'est assez.
 De l'égarement , de la chute ,
 Préserve mes pas empressés.
 C'est pour toi seul que je soupire.
 Toute mon ame ne respire
 Que le bonheur de t'obéir.
 Loin de moi ces vaines Idoles
 De Richesses , d'honneurs frivoles :
 T'aimer , n'est-ce pas les haïr.

Mais , Seigneur , lorsque je te jure
 Que tu m'es plus cher que le jour ;
 Fais encor qu'une crainte pure
 Soit la Compagne de l'amour.
 Chaque instant à mon œil perfide
 De mon adulateur homicide
 S'offre le fantôme sanglant.
 Ton pardon suivit ta menace ;
 Mais quand ta bonté me fait grace ,
 Je ne dois t'aimer qu'en tremblant.

Dans l'abîme de ma misère
Ta Parole m'a soutenu.
Plus je suis foible , plus j'espère ;
Seigneur , ton pouvoir m'est connu.
De mes ennemis la malice
Ne mettoit à leur injustice
D'autres bornes que mon trépas :
Mais , mon Dieu , contre leurs menaces
Mets-tu quelque borne à tes graces ?
Tes bontés n'en connoissent pas.

Dans l'espoir d'une paix profonde ,
Tu rempliras tous mes momens ;
Seigneur , devant les Rois du monde
J'irai dire tes jugemens.
Armé de mon obéissance ,
Je verrai leur vaine puissance
Humble & tremblante devant moi.
Je veux que tout t'aime & te craigne ;
Heureux ! si je puis de mon Regne
Faire le Regne de ta Loi.

Ajoute encor à ta clémence
Le secours que tu m'as promis ;
Et je confondrai l'insolence
De mes superbes ennemis.
Je vous ai vaincu par mes larmes ;
Leur dirai-je ; & mes seules armes
Ont été mon espoir en Dieu.

Il est à jamais mon partage ;
 Et mon cœur pour lui rendre hommage
 N'excepte de tems ni de lieu.

C'est leur crime , & non leur audace
 Qui fait ma p'ine & mon effroi ;
 Je ne pleure dans ma disgrâce
 Que leur attentat contre Toi.
 Mon exil même m'est un Temple
 Où je te louë & te contemple
 Tant que luit le flambeau du jour ;
 Et quand la nuit étend ses voiles ,
 Je confie encor aux Etoiles ,
 Et tes bienfaits , & mon amour.

Que m'importe le diadème ?
 Et le sceptre du monde entier ?
 Mon héritage , c'est Toi-même ,
 C'est te servir , c'est te prier.
 Dans tes mains tout mon cœur se livre ,
 Tu fais , Seigneur , que pour te suivre ,
 J'ai tout tenté , tout entrepris.
 Dans l'épreuve la plus cruelle
 Le plaisir de t'être fidelle
 N'est pas encore à trop haut prix.

Les méchans m'ont tendu des pièges ,
 J'ai prié , tu m'as secouru.
 De leurs exemples sacrilèges
 Mon zèle même s'est accru.

Cent fois dans une union sainte
 Aux cœurs pénétrés de ta crainte,
 Mes Chants ont chassé le sommeil.
 J'adorois la Bonté céleste ;
 Tout la ressent , & j'en atteste
 Tout ce qu'éclaire le Soleil.

Mon humble & tendre confiance
 Appelle encore tes bienfaits :
 J'attens de toi cette science
 Prudente mere de la Paix.
 Mon cœur aux Passions en proie
 Osa s'écarter de ta voie
 Avant que tu l'eusses frappé ;
 Mais il t'adresse sa priere ,
 Et soudain devant ta lumiere ,
 L'aveuglement s'est dissipé.

Je bénis au sein de la guerre
 La main qui fera me sauver.
 Méchans , vos cœurs rampent à terre ;
 Le mien au Ciel fait s'élever.
 Seigneur , dans ta Loi délectable
 Je puise ce trésor durable
 Que rien ne fauroit me ravir.
 Mais pourquoi me plaindre des Traîtres !
 Mes malheurs ont été les maîtres
 Qui m'ont appris à te servir.

Tout en moi te doit son hommage.

Mon Corps est l'œuvre de tes mains.
 Seigneur, achève ton ouvrage ;
 Verfes-y l'esprit de tes Saints.
 Tous ceux que ta gloire intéresse
 Verront en moi de ta promesse
 L'infaillible fidélité.
 Dans mon Juge, ils verront un **Pere**
 Qui m'a frappé dans sa colere,
 Et m'a guéri dans sa bonté.

Je vivrai, Serviteur fidelle ;
 Et les Rebelles périront :
 De leur entreprise cruelle
 Sur eux va retomber l'affront :
 Ils verront dans leur impuissance
 Applaudir à ma délivrance
 Les Saints Disciples de ta Loi :
 Mais de ta bonté déclarée
 Mon ame humblement pénétrée,
 Ne s'enorgueillira qu'en Toi.

Hâte-toi ; j'attens & j'implore
 Ce jour si long-tems désiré.
 Ciel ! De combien de jours encore
 Ce moment est-il différé ?
 Quand du crime & de l'imposture
 Auront-ils comblé la mesure
 Ces lâches, ces perfides cœurs ?
 Je n'ai plus qu'un moment à vivre,

Si ce moment ne me délivre ,
Ciel ! Ils triomphent & je meurs.

Mais quelque malheur que j'effuie
Ta puissance brille à mes yeux.
Je fai sur quel bras je m'appuie ,
Il fonda la Terre & les Cieux.
Au jour tu marquas sa carriere ;
Ton ordre seul est sa lumiere ;
Révoque ton ordre , il s'éteint.
C'est ce pouvoir que je reclame ;
Hâte-toi , Seigneur , sauve une ame
Qui t'aime autant qu'elle te craint.

Tu vois tout l'amour qui m'anime :
Mon cœur t'en dit plus que ma voix.
Contre les ligues & le crime
Je ne m'arme que de tes Loix.
Sur ces Loix toujours méditées ,
Toujours cheres & redoutées ,
J'enseignerai les mieux instruits ;
J'en vanterai le joug aimable ,
Et dans ma paix inébranlable
Je leur en montrerai les fruits.

De mon cœur c'est la nourriture ,
Devant mes pas c'est un flambeau.
Règle éternelle , je te jure
Un zèle sans cesse nouveau.
Prêt à voir tomber sous l'envie

Mon Trône , ma gloire & ma vie ,
Je célébrerai ton pouvoir :
Tu peux reculer ta vengeance ,
Mais j'en jouïs par l'espérance ;
Et n'en point douter , c'est l'avoir.

Que je hais ceux qui te haïssent !
Seigneur , viens les humilier ,
Et sois de ceux qui te chérissent
Et l'épée & le bouclier.
Tu confonds la perfide Race :
Au mépris qu'ils font de ta grace
Tu rends un mépris foudroyant :
Tandis que dans mon cœur empreinte
Ma tendre , ma fidèle crainte
Me fortifie en m'effrayant.

Languirai-je encor dans l'attente
D'un secours dont je suis certain ?
Quand sur une ligue insolente
Appésantiras-tu ta main ?
Protége cette Loi sacrée
Et dont faintement enivrée
Mon ame fait tout son trésor.
Lève-toi ; l'orgueil est extrême ,
Il ose t'assiéger toi-même ,
Et tu n'éclates pas encor !

Loi divine que Dieu révèle
Aux humbles , aux ardents soupirs ;

Je te demande , je t'appèle
De la voix de tous mes désirs.
Descends dans mon cœur & l'éclaire ;
Conduis Etoile tutélaire
Mes pas dans le bien affermis.
De quel revers puis-je me plaindre !
Si je fai t'aimer & te craindre ,
J'ai confondu mes ennemis.

J'expîrai d'un torrent de larmes
Mon aveugle infidélité ,
Loi de mon Dieu pleine de charmes ;
Amour , justice & vérité.
Non content de pleurer mon crime ,
Ma douleur encor se ranime
Par tous les crimes que je voi
Depuis ma sanglante injustice
Je me crois presque le complice
De ce qu'on ose contre Toi.

Chaque jour ma priere ardente
Du Soleil préviendra les feux.
L'Aurore la plus diligente
Verra la ferveur de mes vœux.
Mon ame pleine d'espérance
Sera toujours en ta présence
Loin de ceux qui t'ont oublié.
Seigneur , dégage ta parole ;
Et qu'un de tes regards console
Un cœur vraiment humilié.

Je prie ; & j'entens ta réponse
 Dans tes oracles éternels ;
 Dieu , juge ma cause , & prononce
 Le supplice des Criminels.

J'oppose en bravant leurs menaces
 Le nombre infini de tes graces
 Au nombre de mes ennemis.

Craignez le bras qui me protège ,
 Méchans , votre fureur m'assiége ,
 Et c'est pour vous que je frémis.

Mon fils est ingrat & rebelle ;
 En moi , Seigneur , je t'offre un fils
 Qui t'adore & qui t'est fidelle.
 Mes maux font ma joye à ce prix.
 Sept fois chaque jour je te loüe ;
 Sept fois chaque jour je t'avoüe
 Que mon amour seul est ma paix ;
 Mon cœur pour prix de son hommage
 Ne veut que t'aimer davantage.
 Que m'importent d'autres bienfaits ?

Seigneur , viens m'inspirer toi-même
 Des Chants aussi saints que tes Loix.
 Mille fois j'ai dit que je t'aime ;
 Je le redirai mille fois.
 Tu cherches la Brebis errante :
 A ta tendresse vigilante
 Je consacre tous mes accords ;
 Je te louerai toute ma vie !

Heureux qu'elle me fût ravie
Par l'excès seul de mes transports.

P S E A U M E CXIX.

Ad Dominum cum tribularer, &c.

DE la langue impie & perfide
Que par toi je fois défendu,
Ai-je dit au Dieu qui me guide ;
Et Dieu m'a soudain répondu :
Je confondrai son insolence ;
Des traits que le méchant te lance
Je percerai son propre cœur ;
Et j'amasserai sur sa tête
Ces charbons ardents que t'apprête
Son infatigable fureur.

Cédar , t'habiterai-je encore ?
Eh ! Pourquoi le Seigneur veut-il
Parmi ce peuple qui m'abhorre ,
Prolonger encor mon exil ?
La paix sur mes lèvres habite ;
Mais vainement ; & je l'irrite
Par la douceur de mes discours.
Il cherche la guerre & le trouble ;
Contre moi son courroux redouble ;
Ciel ! Redouble aussi ton secours.

P S E A U M E CXX.

Levavi oculos meos in montes, &c.

J'Ai regardé si des montagnes
Ne me viendrait point du secours ;
Non , Seigneur , toi seul m'accompagnes ,
Toi seul tu me défens toûjours.

Mes pas chancellans s'affermissent.
Eh ! Que redouter avec toi ?
Si mes yeux lassés s'affoupissent ,
Les tiens veillent toûjours sur moi.

Que me veux-tu crainte importune ?
Dieu défend mes pas , mon sommeil ;
Du froid dévorant de la Lune ,
Et des traits ardens du Soleil.

De tous les dangers garantie ,
Mon ame adore le Seigneur ;
Qu'à ton entrée , à ta sortie ,
Qu'à jamais il soit ton bonheur.



P S E A U M E C X X I.

Latatus sum in his quæ dicta sunt mihi, &c.

Ciel, la joye à banni ma crainte,
Et je jôüis des biens futurs;
Nous irons habiter tes murs,
O Jerufalem, Cité sainte;
Cité dont l'éternel bonheur
Est d'enfermer dans ton enceinte
Le tabernacle du Seigneur.

C'est-là que ton peuple fidelle,
Certain d'attirer tes regards,
Doit accourir de toutes parts
Célébrer ta gloire éternelle:
C'est-là que par ton bras gardé,
Sur la justice & sur le zèle
Mon Trône doit être fondé.

O Sion, que par sa présence
Ton Dieu te protège toujours;
Que sur tes remparts, dans tes tours,
Regne la force & l'abondance;
Et que ceux qui bornent leurs vœux
A ton repos, à ta puissance
Comme toi-même soient heureux.

Oui , pour elle je sollicite
 Les bienfaits les plus éclatans ;
 Mes freres font ses habitans ;
 Ton Tabernacle est son mérite ;
 De Dieu même concitoyens ,
 Pouvons - nous aux lieux qu'il habite
 Souhaiter jamais trop de biens.

P S E A U M E CXXII.

At te levavi oculos meos , &c.

TEl , qu'au Maître qui le menace ,
 L'Esclave demandant sa grace ,
 Fixe d'humbles regards sur lui ;
 Tel , sur Toi la vûe attachée ,
 Et l'ame encore plus touchée ,
 Seigneur , j'implore ton appui.

Tu nous vois , ainsi que les herbes
 Foulés sous les pieds des superbes ,
 Et raffasiés de mépris.
 On insulte à notre impuissance ,
 Et ton peuple n'a de défense
 Que ses pleurs même & que ses cris.

 P S E A U M E CXXIII.

Nisi quia Dominus erat in nobis , &c.

Que tout Israël le publie :
 Si Dieu n'eût combattu pour nous ,
 Sion restoit ensevelie
 Sous l'effort des Tirans jaloux.
 Déjà leur fureur parricide
 Croissoit comme un torrent rapide ,
 Où bientôt entraînés , nous allions périr tous.

Contre ses vagues menaçantes
 Le Seigneur nous a soutenus ;
 Dans tes murailles renaissantes ,
 Sion , nous voilà revenus ;
 Chante le Dieu qui nous rappelle ;
 Il a trompé la faim cruelle
 Des monstres dévorans que nous ne craignons
 plus.

Nous étions comme la colombe
 Que l'avidé Oïseleur poursuit.
 Il tend son filet ; elle y tombe ;
 Le filet se rompt ; elle fuit.
 Que Sion chante & se réponde :

Dieu, du néant tira le monde ;
De ce même pouvoir mon bonheur est le
fruit.

P S E A U M E CXXIV.

Qui confidunt in Domino , &c.

Comme sur sa Base immobile,
Sion brave les Aquilons ;
Ainsi l'ame juste est tranquille ;
Sa confiance au Ciel en attire les dons :
Et forte de Dieu même, elle est comme une
Ville
Que couvre une chaîne de Monts.

Tu dérobes l'homme fidèle
Au dur empire du Pécheur ;
Seigneur, loin de tenter son zèle,
Tu veux des vrais plaisirs rassasier son cœur ;
Tu lui jures la paix ; tandis que le Rebelle
Demeure en proie à ta fureur.



P S E A U M E CXXV.

*In convertendo Dominus captivitatem
Sion, &c.*

DE la triste Sion l'heureuse délivrance
Parut comme un songe à nos yeux :
Dans nos chants redoublés, notre recon-
noissance
S'éleva soudain jusqu'aux Cieux.

Les Nations disoient : le Seigneur qu'ils im-
plorent
Leur a prêté tout son pouvoir ;
Et nous leur répondions : oui, pour ceux qui
l'adorent ,
La force de Dieu s'est fait voir.

Les pleurs nous inondoient : Seigneur, tu
les effuies ;
Protège ton Peuple enhardi ;
Sois pour lui ce sont les Torrens & les
Pluies
Aux fables brulans du Midi.

Qui sème la douleur, moissonne l'allégresse ;
Israël, qui dans les liens
Sema chez l'Etranger sa honte & sa tristesse
Revient libre & chargé de biens.

 P S E A U M E CXXVI.

Nisi Dominus edificaverit domum , &c.

Sans l'aide du Seigneur , tout travail est
stérile ;

Quels murs s'élèveront, s'il ne les veut fonder :
Quels soldats , quels remparts défendront une
Ville ,
S'il ne la veut garder.

En vain pour moissonner , vous devancés
l'Aurore ,
Des Etés dévorans vous bravez les chaleurs ;
Malgré tous vos travaux , vous ne mangez
encore
Que d'un pain de douleurs.

Dieu seul dispense aux siens d'une main li-
bérale ,
Et les jours fortunés , & les tranquilles nuits ;
Et lui seul bénissant la couche nuptiale
En fait germer les fruits.

Heureux qui de ses fils voit le nombre s'ac-
croître !

Ce sont autant de traits dont le Ciel veut
l'armer ;

Et fort de ce secours, il deviendra le maître
De qui croit l'opprimer.

P S E A U M E C X X V I I .

Beati omnes qui timent Dominum, &c.

Celui qu'une crainte attentive
Conduit sur les pas du Seigneur,
Verra la Terre qu'il cultive,
Prodigue assûrer son bonheur.
Telle qu'une vigne abondante,
Sa femme au gré de son attente
L'enrichit d'heureux héritiers,
Et près de cette Epouse aimable,
Ils environneront sa table
Tels que de jeunes oliviers.

Oui, pour prix d'une tendre crainte
Le Seigneur vous rend son amour;
Votre bouche ignore la plainte,
Vous n'avez point de triste jour.
La grace s'ajoute à la grace;
Dans la race de votre race
Vous vous verrez multipliés.
Et bonheur encor plus sensible,
Vous verrez de Sion paisible
Les ennemis humiliés.

 P S E A U M E CXXVIII.

Sape expugnaverunt me , &c.

Contre toi , depuis ta naissance
 Que d'ennemis ont conspiré !
 Jacob , rends grace à la puissance
 Du Dieu qui t'en a délivré.
 En vain ils resserroient ta chaîne ;
 De leur infatigable haïne
 Il a renversé les projets.
 Que celui qui veut ta ruine
 De l'indignation divine
 Sente encor les mêmes effets.

Qu'il soit en mépris comme l'herbe
 Qui , stérile fardeau des toits ,
 Indigne d'être mise en gerbe ,
 Fleurit & se fane à la fois.
 Qu'il soit tel que cette herbe aride
 De qui le Moissonneur avide
 Dédaigne de charger sa main ;
 Et qui du passant méprisée
 Lui fait regretter la rosée
 Dont elle s'est nourrie en vain.

P S E A U M E CXXIX.*De profundis clamavi, &c.*

DU gouffre de ma misere,
J'invoque encor le Seigneur ;
Ouvre une oreille de pere
Au cri perçant de mon cœur ;
Si ta bonté ne t'appaîse ;
Si ta justice nous pése
Qui soutiendra sa rigueur !

Quel injuste effroi me glace !
Et quels maux vais-je prévoir !
Son joug est un joug de grace ;
J'attens tout de son pouvoir ,
Je fais que mon sort le touche ;
Et l'Astre du jour se couche ;
Et renâit sur mon espoir.

A quelque excès que du monde
S'élève l'iniquité ;
Sa malice est moins féconde
Que la divine bonté ;
Captif & dans l'indigence
D'un regard de sa clémence
Israël est racheté.

 P S E A U M E C X X X.

Domine non est exaltatum cor meum, &c.

Oui, Seigneur, de l'orgueil j'ai toujours
craint l'yvresse ;

Aussi-bien que mes yeux, mon cœur s'en est
fauvé.

Content d'une obscure bassesse,
Mes vœux ne m'ont point élevé.

S'il n'est pas vrai, Seigneur, cesse d'être
mon pere ;

Qu'aux larmes & qu'aux cris je m'aban-
donne en vain ;

Comme un enfant à qui sa mere
Refuseroit d'ouvrir son sein.

Mais tu le fais, Seigneur, chaque instant
renouvelle

L'espérance & l'amour qui m'attachent à Toi.

Qu'à jamais mon peuple fidelle

Suive l'exemple de son Roi.



P S E A U M E C X X X I.

Memento, Domine, David, &c.

Souvien-toi, mémoire éternelle,
 Et de David & de son zèle
 De ses maux & de sa douceur.
 Que jamais le Seigneur n'oublie
 Le serment sacré qui me lie
 A l'Arche sainte du Seigneur.

Oui de mon Trône je m'exile,
 Ma couche demeure inutile,
 Et le sommeil fuit de mes yeux;
 Tant que triomphant des obstacles
 J'aye élevé des Tabernacles
 Au Dieu puissant de mes Ayeux.

Ephraïm retenoit ton Arche;
 Soudain nous hâtons notre marche,
 Et nous la trouvons dans les Bois;
 En une demeure plus sainte,
 Pleins de confiance & de crainte
 Nous irons recevoir ses Loix.

Lève-toi donc; défend ta cause,
 Et qu'en ton Temple se repose
 L'Arche qu'habite ton pouvoir.

Tome VII,

H

Que revêtu de la Justice
 Le cœur des Prêtres t'y bénisse ;
 Sois nos biens ; tu fus notre espoir.

Sois fidèle à qui t'est fidèle ;
 De ma constance & de mon zèle ,
 Seigneur , accorde-moi le prix.
 Un serment t'engage toi-même ;
 Tu l'as juré ; mon diadème
 Ceindra la tête de mon fils.

S'il t'ouvre une oreille docile ,
 Il régnera , tige fertile
 Des Rois qu'adorera Sion ;
 Sion , qui par tes Loix conduite ,
 Doit sentir du Dieu qui l'habite
 L'éternelle protection.

Dans ses murs fera l'abondance ,
 Dans ses Lévites l'innocence ,
 Chez tout son peuple un plein bonheur.
 La Terre à ses pieds prosternée
 Verra sa tête couronnée
 De la Majesté du Seigneur.



P S E A U M E C X X X I I I .

Ecce nunc Benedicite Dominum , &c.

Ministres Saints , troupe fidèle ,
 Zélez Habitans du lieu Saint ,
 Louez avec un nouveau zèle ,
 Dieu toujourns aimé , toujourns craint.
 Que le jour & la nuit , tout chante
 Cette Puissance bienfaisante
 Qui créa le jour & la nuit.
 Trop heureux commerce où les Anges
 Lui portent vos humbles loüanges ,
 Et vous en rapportent le fruit.

P S E A U M E C X X X V I I .

*Confitebor tibi , Domine , in toto corde
 meo : quoniam audisti , &c.*

Signeur de sinceres loüanges
 M'acquitteront de tes Bienfaits ;
 Dans ton Temple , à l'aspect des Anges ,
 Je loüerai ton nom à jamais :
 Ce nom de justice & de grace ;

Ce nom de qui l'éclat efface ,
 Annéantit tout autre nom :
 Ce nom qu'aujourd'hui je reclame
 Comme la force de mon ame ,
 Et le flambeau de ma raison.

Qu'à tes pieds les maîtres du monde,
 Avec amour humiliés ,
 Admirent de ta voix féconde
 Les prodiges multipliés.
 Instrumens de ta Providence ,
 Qu'ils disent , l'unique puissance ,
 L'unique gloire est au Seigneur :
 Il voit les pins comme les herbes ;
 Et les Trônes les plus superbes
 Rampent auprès de sa hauteur.

Si je marche entre les épines ,
 Il applanira mon chemin ;
 Et d'entre les mains assassines ,
 Il m'arrachera de sa main :
 Ce que je dois à sa justice ,
 Sa miséricorde propice
 Se chargera de l'acquitter.
 Il ne perdra point son ouvrage ,
 Et j'en obtiendrai l'héritage
 Qu'il a daigné me mériter.

P S E A U M E C X X X V I I I .

Domine , probasti me , &c.

DE ta sagesse infallible
 J'adorerai les profondeurs,
 Dieu , qui seul inaccessible
 Sondes les esprits & les cœurs.
 Quoique je fasse & que je pense ,
 Tu me vois ; & tu lis d'avance
 Mes vœux encore loin de moi ;
 Tu me vois & mourir & naître ;
 Ce qui fut & ce qui doit être ,
 Tout est présent devant toi.

Contre tes yeux quel refuge ?
 Monterois-je aux Cieux ? je t'y vois ;
 Fuyrois-je aux Enfers ? Mon Juge
 Y venge l'oubli de ses Loix.
 Irai-je où le Soleil se lève ?
 Volerai-je où son cours s'achève ?
 La main de Dieu m'y poursuit.
 Couvre-moi de tes voiles sombres
 O nuit ; mais il perce tes ombres ;
 Il vient , tu n'es plus la nuit.
 Moi ; te fuir ! Grand Dieu , que dis-je !
 Non , non , tout m'apprend mon devoir ;

Je suis moi-même un prodige
 De ta bonté , de ton pouvoir.
 Tu fis de tes mains souveraines
 Mes membres , mon sang & mes veines
 Avec un soin paternel.
 Et long-tems avant que de naître
 Je naissois , tu me voyois croître
 Dans ton décret éternel.

Que de merveilleux spectacles
 M'annoncent le Dieu que je fers.
 De quel amas de miracles
 As-tu composé l'Univers !
 Les compter ! Ils sont innombrables.
 Les sonder ! Ils sont inscrutables ,
 Divers autant que parfaits.
 Errant de merveille en merveille ,
 Je m'endors & je me réveille
 En admirant tes bienfaits.

Fuyez de moi , Race impie
 Qui trouvez ses ouvrages vains.
 Craignez que la mort n'expie
 Le sang où vous trempez vos mains.
 Malheur à ceux qui te trahissent.
 Seigneur , autant qu'ils te haïssent ,
 Je hais leur iniquité.
 Sois leur supplice , sois ma joye ,

Et que ta main , loin de leur voye
Me guide à l'éternité.

P S E A U M E CXLII.

*Domine , exaudi orationem meam ;
auribus , &c.*

SEigneur , reçois mon humble offrande
Exauce mon humble demande ,
De tes Sermens de paix prouve la vérité.
Juge-moi ; mets dans la balance
Le repentir & non l'offense ;
La justice de l'homme est ta seule bonté.

Tu vois la Révolte & l'Envie
Prêtes à m'arracher la vie ;
Et déjà renversé , je cède à leurs efforts ;
Devant ceux qui m'ont fait la guerre ,
J'ai fui dans le fond de la terre ,
Et vivant j'habitois la demeure des morts.

Alors tes merveilles passées
A mon ame étoient retracées ;
D'un prodige nouveau je flattois mes douleurs ;
Et comme une terre embrasée
Du Ciel j'attendois la rosée ;
Je l'attens ; verse-là ; si tu tardes , je meurs.

Qu'un regard de Dieu me ranime ;
 Oui j'espère encor dans l'abîme ;
 La main qui m'y jetta peut encor m'en tirer :
 Que désormais sous ta conduite ,
 Mon ame de tes Loix instruite ,
 Revienne au droit chemin pour ne plus
 s'égarer.

Sauve-moi d'une Ligue ingrate ,
 Et qu'en ma délivrance éclate
 La gloire de ton nom & l'honneur de ta Loi.
 Que tous mes ennemis périssent ;
 Tu fais , Seigneur , s'ils me haïssent ,
 Que je dois cette haine à mon zèle pour toi.

P S E A U M E CXLV.

*Lauda , anima mea Dominum ,
 laudabo , &c.*

MOn ame t'est asservie
 Grand Dieu , tu régnes dans mon cœur.
 Je veux que toute ma vie
 Ne soit qu'un Cantique au Seigneur.
 Infensés , dont l'espoir se fonde
 Sur le Sceptre des Rois du monde ,
 Léger & frêle Roseau ;
 Ils expirent , deviennent cendre ,

Et comme eux vous verrez descendre
Leurs projets dans le tombeau.
Sage & plus heureux encore
L'homme dont Dieu seul est l'espoir ;
Qui ne craint & qui n'adore
Que l'unique & le vrai pouvoir !
Ce Dieu fidèle à sa parole ,
Venge l'Innocent , le console ,
Du Pauvre affouvit la faim :
Il rend l'Esclave à sa Patrie ;
L'Aveugle , le Boiteux le prie ;
Il voit , & marche soudain.

De l'Etranger sans azile
Il est l'hôte & le protecteur ;
De la Veuve & du Pupille
Il est l'Epoux & le Tuteur.
Mais du haut de son Trône Auguste ;
S'il garde , s'il soutient le Juste ,
Il renverse les méchants.
Voilà , Sion , quel est ton maître ;
Seul éternel , il a vû naître
Et verra mourrir les tems.



P S E A U M E C X L V I.

Lauda, Jerusalem, Dominum, &c.

Jérusalem chante ton maître,
 Sion, célèbre ses bienfaits ;
 C'est par lui que tu vois s'accroître
 Le bonheur de ton peuple affermi pour ja-
 mais.

Il bannit les fureurs guerrières ;
 Marque la paix pour tes frontières,
 Et prodigue il a joint l'abondance à la Paix.

C'est ce Dieu de qui la parole
 Parcourt à l'instant l'Univers ;
 Il commande ; la neige vole ;
 La glace arrête l'onde, & lui donne des fers ;
 La Nature meurt consumée :
 Mais veut-il la voir ranimée ?
 D'un souffle il fond la glace & réchauffe les
 airs.

Jérusalem, de sa puissance
 Tes peuples heureux font instruits ;
 Israël connoît son essence ;
 C'est à nous qu'il a dit : Je suis celui qui suis.
 Mais les Nations égarées
 A l'erreur demeurent livrées ;
 Le jour est pour nous seuls ; elles n'ont que des
 nuits.

P S E A U M E CXLIX.

*Cantate Domino canticum novum :
laus , &c.*

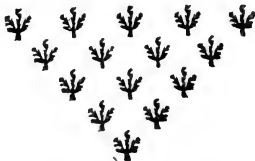
Viens Israël ; & qu'un nouveau Cantique
 Exprime tes nouveaux transports ;
 Que pour ton Dieu l'allégresse publique
 Invente de dignes accords.
 Que les Tambours, les Harpes, les Trompettes
 De notre joye éclatans interprètes
 Appellent de nouveaux bienfaits.
 Nos fers brisés présagent notre gloire ;
 Dieu devant vous conduira la victoire ,
 Et nous imposerons la paix.
 Dans notre bouche il mettra ses louanges ;
 Et son glaive armera nos mains.
 Nous combattons ; Dieu puissant tu nous venges
 De nos ennemis inhumains.
 Nous abattons les têtes Souveraines ;
 Tout est soumis ; & du poids de nos chaînes
 Gémissent les Enfans des Rois.
 Ainsi sur eux luisent les jours sinistres ;
 Et le Seigneur a pris pour ses Ministres ,
 Les Adorateurs de ses Loix.

 P S E A U M E C L.

Laudate Dominum in sanctis ejus, &c.

Louons un Dieu dont la Puissance
 A payé notre obéissance
 De ses plus signalés secours.
 Qu'un zèle constant nous enflâme ;
 Seul Grand , il veut toute notre ame ,
 Il veut , seul Eternel , être loué toujours.

Que les Harpes attendrissantes ,
 Que les Trompettes triomphantes
 Applaudissent à ses faveurs.
 Que les Timbales retentissent ,
 Et que toutes nos voix s'unissent ;
 Mais c'est peu de nos voix , il demande nos
 cœurs.





CANTIQUE.

Magnificat anima mea Dominum, &c.

JE cède à ma vive allégresse ;
 J'ose célébrer le Seigneur ;
 A qui pour Cantique j'adresse
 Le transport même de mon cœur.
 Qui suis-je ! Au faite de l'honneur
 C'est son humble Esclave qu'il place !
 Devant ses yeux j'ai trouvé grace ;
 Tous les Tems diront mon bonheur.

C'est mon sein que pour ses miracles
 Choisit la suprême bonté ,
 Ce Dieu qui voit tous les obstacles
 S'enfuir devant sa volonté.
 Ciel ! A quel excès est monté
 Ton amour pour l'humaine race !
 Quel mal désormais la menace ?
 Pour qui te craint , tout est dompté.
 L'orgueil déconcerté succombe ;
 Ton bras s'est déployé sur lui ;
 Et sur le Trône dont il tombe

182 C A N T I Q U E S.

L'humble prend sa place aujourd'hui.
 Pour ceux dont tu deviens l'appui
 Plus de besoins , plus de foiblesses ;
 Le Pauvre jouit des richesses
 Qui de la main du Riche ont fui.

Ainsi , Dieu , tu prens sous ta garde
 Le fidelle , l'humble Israël ;
 Ce peuple choisi que regarde
 Ton soin , ton amour paternel.
 De ton oracle solemnel
 Tu n'as point perdu la mémoire ;
 Abraham voit enfin sa gloire
 Remplir ton serment éternel.

 C A N T I Q U E .

Nunc dimittis servum tuum , Domine, &c.

S Eigneur , ma paix est profonde
 Et la mort ne peut m'allarmer.
 J'ai vû le Sauveur du Monde ,
 Mes yeux n'ont plus qu'à se fermer.
 Il vient dégager son oracle ,
 Des Peuples consolant spectacle ,
 Objet d'un culte Eternel ,
 L'attente de la Terre entiere ,

Et des Nations la lumiere ,
Et la gloire d'Israël.

C A N T I Q U E.

*Benedicite omnia opera Domini
Domino , &c.*

ANgés du Dieu puissant, invincibles armées
Dont il est l'éternel honneur ,
Si c'est lui qui vous guide & qui vous a formées,
Célébrez le nom du Seigneur.

Lune , Etoiles , Soleil , Ténébres & Lumiere ,
Vous de qui pour notre bonheur ,
Il a marqué les tems & réglé la carrière ,
Célébrez le nom du Seigneur.

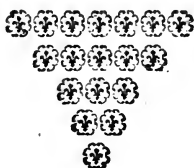
Vous fûtes à l'instant que sa bouche adorable
Prononça le mot Créateur ;
En suivant à jamais son ordre invariable ,
Célébrez le nom du Seigneur.

Mers & Dragons nâgeans , qui des humides
plages
Peuplez la vaste profondeur ,
Neige , Glace , Aquilon ; Foudres , Grées ,
Orages ,
Célébrez le nom du Seigneur.

Cédres de qui les fronts couronnent les
 Montagnes ,
 Epis , l'espoir du Moissonneur ,
 Vous , Monstres des Forêts , vous troupeaux
 des Campagnes ,
 Célébrez le nom du Seigneur.

Peuples , Juges & Rois , rendez - lui votre
 hommage
 Egaux devant le Dieu vengeur ,
 Sans les égards du rang , du sexe , ni de l'âge ,
 Célébrez le nom du Seigneur.

Que la Terre & les Cieux résonans de sa
 gloire
 Ne soient qu'un Cantique & qu'un Chœur.
 Vous , Israël , en lui chantez votre victoire ;
 Célébrez le nom du Seigneur.



CANTIQUE.

Benedictus Dominus Deus Israël , &c.

Gloire au Seigneur de qui la grace
Brise les chaînes d'Israël :

David dans les mains de sa race
Voit briller le Sceptre éternel.
De siècle en siècle , les Prophètes
Des Saints décrets Saints interprètes

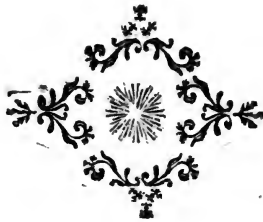
Cent fois nous l'avoient annoncé ,
Qu'un jour la Puissance ennemie
Verroit notre gloire affermie
Sur son empire renversé.

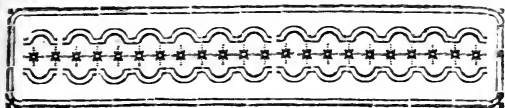
Enfin sur. l'humble confiance
Le Seigneur a jetté les yeux.
Il se souvient de l'alliance
Contractée avec nos Ayeux :
De ce serment irrévocable
Dont jadis sa bouche adorable
A payé la foi d'Abraham.

Dans le chemin que Dieu nous trace ,
Nous marcherons , enfans de grace ,
Fruits nouveaux du nouvel Adam.

Vous , né pour préparer sa voie ,
Mon fils , Prophète du Seigneur ,

Dites le Salut qu'il envoie ;
Annoncez la grace au Pécheur.
Garant de notre délivrance
Dites cette vaste clémence
Qui va dessiller tous les yeux ;
Plus d'aveuglement , plus de crime ;
Désormais le mort se ranime
Et prend son effor vers les Cieux.





H Y M N E.

Lucis creator optime, &c.

Dieu puissant, Essence première,
 Pour qui c'est agir que vouloir ;
 Qui d'un mot créas la lumière,
 Comme l'essai de ton pouvoir.

Le Jour s'affoiblit & s'efface ;
 Le Soleil est sur son penchant ;
 Sur nos cœurs fais lever la grace,
 Jour plus pur, Soleil sans couchant.

Souffriras-tu donc que notre ame
 Sur l'avenir ferme les yeux !
 Que pour la Terre elle s'enflâme,
 Indifférente pour les Cieux.

Non, non, Seigneur, que ta puissance
 Contre nous, nous aide à lutter ;
 Le Ciel s'ouvre à la violence ;
 Viens nous instruire à l'emporter.



H Y M N E.

Te lucis ante terminum, &c.

Signeur, que ton œil nous regarde ;
 Tes graces fondent notre espoir ;
 La nuit vient ; que ta bonté garde
 Des cœurs qu'à créés ton pouvoir :

Que ton Esprit chasse ces songes
 Flatteurs, mais d'autant plus cruels,
 Dont souvent les impurs mensonges
 Enfantent des crimes réels.

Gloire, &c.

H Y M N E.

Te Deum laudamus : te Dominum, &c.

Grand Dieu seul puissant & seul sage,
 Tu veux ? ce que tu veux est fait :
 La Terre & les Cieux ton ouvrage ;
 Tout louë en toi l'être parfait.
 Des Anges les troupes fidèles,
 Tremblant se cachent de leurs ailes

La splendeur dont ton front est ceint ;
 Et de leurs bouches enflâmées,
 Pour Cantique au Dieu des armées
 Part ce cri : Dieu Saint, trois fois Saint !

Ces Prophètes si vénérables ,
 De tes desseins les sûrs garans ,
 Et tes Apôtres indomptables
 Vainqueurs des Dieux & des Tirans :
 Tes Saints Martirs , nouveaux miracles ,
 Dont le sang cella tes oracles ,
 Toute l'Eglise adore en Toi :
 Le Pere , Majesté suprême ,
 Et le Fils égal à Toi-même ,
 Et l'Esprit auteur de sa Foi.

De l'Univers souverain Maître ;
 Gloire du Pere , Fils aimé ,
 Tu n'as pas dédaigné de naître ,
 D'un sein par toi-même formé.
 Sur nous régnoit la mort cruelle ;
 Tu mourus pour triompher d'elle ,
 Et le sang coula de ton flanc.
 Mais de la droite de ton Pere ,
 Tu dois venir , Juge severe ,
 Punir le mépris de ton sang.

Seigneur , achève ton ouvrage ,
 Ne perdons pas notre rançon ;

Si nos cœurs font ton héritage ,
 Cultive & cueille ta moisson.
 Daigne de tes dons nécessaires
 Payer nos hommages sinceres ;
 Notre confiance à ses droits.
 Qu'en vain l'ennemi nous menace ;
 Humbles, nous demandons ta grace ;
 A qui l'espère , tu la dois.

H Y M N E.

Ave maris stella , Dei mater alma , &c.

Vierge féconde , chaste Mere
 D'un Dieu né pour vaincre la mort ,
 Sois notre Etoile tutélaire ;
 Conduis - nous au céleste port.

Triste race d'Eve rebelle ,
 Nous portions la mort dans le sein ;
 Mais Marie est l'Eve fidelle
 Qui rend la vie au genre humain.

Erise les chaînes des coupables ;
 Décille les yeux aveuglés ;
 Fais qu'exempts des maux véritables
 Des vrais biens nous soyons comblés.

Par une tendre violence
 Défarme le divin courroux ,
 Et montre-toi par ta clémence
 La Mere d'un Dieu né pour nous.

L'humilité fut ton mérite ;
 Tu conçûs un Dieu par ta foi ;
 Fais qu'en te priant , l'homme imite
 Les vertus qu'il honore en Toi.

Prie , obtiens que de notre voye
 Les obstacles soient applanis ,
 Et qu'associés à ta joye
 Nous jouïssions tous de ton Fils.

H Y M N E.

Conditor alme siderum , &c.

TOi de qui le Soleil a reçu sa lumiere ,
 Et qui fais luire au cœur le flambeau de la Foi ,
 Créateur & Sauveur de la nature entiere ,
 Tous nos vœux s'adressent à Toi.

Le foible Adam déchû du céleste héritage ,
 Ne laisse à ses enfans que le crime & la mort.
 Du Vaisseau menacé d'un éternel naufrage ,
 Tu fus le Pilote & le port.

Comme aux premiers rayons de l'Aurore nais-
sante ,

L'époux sort de son lit , & des bras du som-
meil ,

Tu fors du chaste sein d'une Vierge innocente,
Digne Aurore du vrai Soleil.

Et la Terre & les Cieux , tout cède à ta
puissance ;

Tu t'es assujéti le monde en le créant ;
Qui pourroit s'affranchir de cette obéissance
Que te rend même le néant ?

Nos cœurs seuls à tes loix peuvent être re-
belles ;

Mais le coupable un jour sentira ton cour-
roux.

Malgré notre ennemi , Seigneur , rend-nous
fidelles ,

Et de nous-mêmes sauve - nous.

Recevez notre hommage , ô Puissance éter-
nelle ,

Par ta grace , Seigneur , puissions-nous de
ce zèle

Joüir toute l'éternité.



H Y M N E.

Christe Redemptor omnium, &c.

T OI, dont la naissance divine
De l'esprit confond les efforts,
Qui du pere ton origine,
Unis en toi tous les trésors.

De Dieu l'éternelle sagesse ;
L'éternel espoir des humains ,
Ecoûte les vœux que t'adresse
Le peuple choisi de tes Saints.

Une Vierge ici fut ta Mere ;
Victime du divin courroux ,
Le Fils de Dieu fut notre frere ,
Et nâquit mortel comme nous.

Que notre humble reconnoissance
Célèbre ce jour solemnel ,
Où pour une obscure naissance ,
Tu quittas le sein paternel.

Dans les Airs , aux Cieux , sur la Terre ;
Que tout te célèbre à la fois ;
Que tout ce que le monde enferme
Pour te louer prenne une voix.

Mais pour toi que devons-nous être ?
 Nous qui ne pouvons séparer
 De l'instant où tu daignes naître ,
 L'instant où tu dois expirer.

Honneur au Fils qui nous rachète ,
 Au Père qui veut nous l'offrir ,
 A l'esprit dont l'ardeur secrète
 Lui forme un corps qui doit mourir.

H Y M N E.

A Solis ortus cardine , &c.

DEs lieux où le soleil se lève ,
 A ceux où s'éteignent ses feux ,
 Que la voix des mortels s'élève ;
 Qu'ils chantent un Dieu né pour eux.

Du monde l'impassible Maître
 Prend une chair qui doit souffrir.
 Il naît pour ceux qu'il a fait naître ,
 Et pour les morts il veut mourir.

Enfant d'une mortelle Mere ,
 L'Eternel descend ici bas ;
 Vierge , ton sein porte un Mystere
 Que ton esprit ne comprend pas.

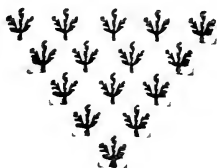
Trop heureux , que ton cœur réponde ,
A l'effort que Dieu fait pour nous !
Soûmise , tu deviens féconde ,
Ton aveu te tient lieu d'époux.

Au monde enfin , tu vas paroître ;
Tu nais homme Dieu , Dieu donné ;
Toi que Jean avant que de naître
Dit avant que tu fusses né.

Mais déjà ta douleur commence ;
Tout manque à tes premiers besoins.
Est-ce là cette providence
Qui sur l'insecte étend ses soins ?

Anges , marquez par vos louanges
La naissance du Créateur ;
Vous , Bergers , à la voix des Anges ,
Rendez hommage au vrai Pasteur.

Honneur au Fils qui nous rachéte ,
Au Pere qui veut nous l'offrir ,
A l'esprit dont l'ardeur secréte
Lui forme un corps qui doit mourir.



 H Y M N E.

Hostis Herodes impie, &c.

Dissipe une terreur funeste,
 Hérode, qu'est-ce que tu crains ?
 Penses-tu que le Roi céleste
 Soit jaloux des Sceptres humains ?

N'arrête plus ces humbles Mages
 Qu'un Astre conduit à leur Roi ;
 Tu devrois mêler tes hommages
 A ceux que va rendre leur foi.

Un pacifique diadème
 Ceint le front de ce Souverain ;
 Son Sacre fera le Baptême
 Dont il lave le genre humain.

Il exerce un pouvoir aimable,
 L'eau se change en vin à sa voix ;
 Il fait un juste d'un coupable ;
 Voilà son empire & ses droits.

Honneur au Pere à qui tout cède,
 Gloire au Fils, à l'Esprit des deux,
 Qui du Pere & du Fils procède
 Eternel & Puissant comme eux.

H Y M N E.

Audi benigne conditor, &c.

Dieu de bonté, Dieu de clémence ;
Divin Sauveur, exauce nous ;
Sur nous l'austère pénitence
Fait l'office de ton courroux.

Des vices de l'humaine race ,
Toi seul tu peux nous garantir ;
Déjà, prémices de la Grace
Tu nous donnes le repentir.

Que de crimes ! notre mémoire
Suffit à peine à les compter ;
Mais notre Salut est ta gloire ;
Le mal est grand ; viens le dompter.

C'est trop peu que dans l'esclavage
Le corps jeûne des vains plaisirs ;
Que le cœur, pour te rendre hommage
Jeûne encore des vains désirs.

Sagesse, Charité, Puissance,
Pardonne, fortifie, instruis.
Et par toi d'une humble abstinence
Puissons-nous recueillir les fruits.

H Y M N E.

Christe qui lux es & dies , &c.

S Eigneur , qui prescris la carrière
Que doit fournir l'Astre des Cieux ,
Tu donnes aux cœurs la lumière
Comme tu la donnes aux yeux.

La nuit avec ses voiles sombres
Sur l'Univers regne à son tour ;
Ne permets pas qu'ainsi les ombres ,
De nos ames chassent le jour.

Seroient - elles abandonnées
A l'ennemi qui nous poursuit ,
Qui fait des fautes des journées
Faire les crimes de la nuit ?

D'un Peuple qui sans cesse t'aime ,
Sois à toute heure le soutien ;
Fais , dans le sein du sommeil même
Que notre repos soit chrétien.

Veille , Seigneur , pour nous défendre
Des pièges que nous redoutons ;
Pour ne nous pas laisser surprendre ,
Songe au prix que nous te coûtons.

Le poids de la chair nous entraîne ;
 A peine entendons-nous ta voix.
 Sois présent ; forme en nous la haine
 De ce corps rebelle à tes loix.

Sageffe , Charité , Puissance ,
 Pardonne , fortifie , instruis ;
 Et par Toi d'une humble abstinence
 Puisse nous recueillir les fruits.

H Y M N E.

Vexilla Regis prodeunt , &c.

L Etendart de Dieu se déploie ;
 La Croix , notre divin secours ;
 La Croix , où la mort fit sa proye
 De l'Auteur même de nos jours.

Là de tant d'impures victimes
 Il répara l'indignité ;
 Là pour nous laver de nos crimes ,
 Le sang coula de son côté.

Là de la Harpe prophétique
 S'accomplit l'oracle sacré
 Qui prédit le regne mystique
 D'un Dieu sur la Croix adoré.

Arbre où voulut souffrir le Juste ,
 Enorgueillis-toi de ce choix
 Qui te rendit le Trône auguste
 De celui qui commande aux Rois.

Quel sang adorable te couvre ?
 Un sang, le prix de l'Univers,
 Un sang devant qui le Ciel s'ouvre ,
 Par qui se ferment les Enfers.

O Croix, notre unique espérance,
 O Dieu mourant ! à tes genoux
 Nous implorons ton assistance ;
 Mets la grace , ou l'augmente en nous.

Pouvoir , sagesse , pure flâme
 Que célèbrent toutes nos voix ,
 Seigneur , regne à jamais dans l'ame
 De ceux qu'a rachetés ta Croix.

H Y M N E.

'Ad canam agni providi, &c.

Nourris à la Table Pascale ,
 Chantons ce Sauveur souverain
 Qui de la puissance infernale
 Affranchit tout le genre humain.

Depuis qu'il offre à l'ame pure
Son Corps pour nous sacrifié,
Par la divine nourriture
L'homme est presque déifié.

Israël, d'un long esclavage
Te vengeas l'Ange destructeur ;
La Mer qui t'ouvrit un passage
Engloûtit ton persécuteur.

L'Agneau qui de son sang nous couvre
Scelle ainsi notre liberté ;
Mais c'est par sa mort qu'il nous ouvre
La voye à l'immortalité.

Terre, Ciel, rendez votre hommage
A ce sang répandu pour nous ;
Qui trompe l'infernale rage
Et calme le divin courroux.

Mais tu revis ; l'heure est venuë ;
Ta mort n'étoit qu'un court sommeil ;
Ton tombeau n'étoit que la nuë
Qui cache un moment le Soleil.

Tu confonds ainsi la malice
De notre ennemi ténébreux ;
Et tu vas joindre à son supplice
La rage de nous voir heureux.

Honneur au Pere à qui tout cède ;
Gloire au Fils, à l'Esprit des deux

Qui du Pere & du Fils procède
Eternel & puissant comme eux.

Du monde entier unique Maître,
Objet de nos désirs constants,
Dieu que les tems n'ont point vû naître,
Homme qui dois survivre aux tems.

A quel excès ton cœur nous aime !
Puisque cet amour t'a forcé
De naître pour subir toi-même
L'arrêt contre nous prononcé.

Les portes de l'Enfer se brisent ;
Ta mort a détruit son pouvoir ;
Ses Captifs sauvés te conduisent
Jusqu'au Trône où tu vas t'asseoir.

Qu'ainfi nous sauve ta puissance
De nos penchans séditioneux ;
Sois ici bas notre espérance
Et notre bonheur dans les Cieux.

Ah ! Que notre ame est altérée
De ce bonheur qui doit avoir
Ton éternité pour durée
Et pour mesure ton Pouvoir.

Honneur au Pere , &c.

H Y M N E.

Æterne Rex altissime, &c.

ROi puissant de qui l'esclavage
Vient enfin de briser nos fers,
La mort même te rend hommage ;
Le Ciel triomphe des Enfers.

Vole sur la voûte éternelle ;
L'air t'ouvre un lumineux sentier ;
Regne, & de la main paternelle
Prens le Sceptre du monde entier.

Exerce par tout ta puissance ;
Regne au Ciel par tes dons charmans ;
Sur la Terre par ta clémence ;
Aux Enfers par tes châtimens.

Saisi d'une amoureuse crainte,
L'Ange admire en toi notre sort ;
La chair coupable devient sainte ;
Par elle regne & fuit la mort.

Tu prépares au cœur sincere
Un bien que rien ne peut changer ;
Malheur au cœur qui te préfere
Un monde vuide & passager.

Mais c'est toi seul qui le surmontes
 Ce monde qui nous fait la Loi.
 Roi de gloire , au Ciel où tu montes ,
 Elève nos cœurs avec Toi.

Et quand tu viendras sur les nuës
 Juger l'Univers effrayé ,
 Rends-nous nos couronnes perduës ;
 Grace , ton sang à tout payé.

Honneur au Pere , &c.

H Y M N E.

Veni creator Spiritus , &c.

E Sprit Saint , reçois notre hommage ;
 C'est Toi qui viens nous l'inspirer.
 Puisque nos cœurs sont ton ouvrage ,
 Ne les laisse pas s'égarer.

Toi , le don de Dieu , Dieu toi-même ,
 Source inépuisable d'amour ,
 Feu divin , Charité suprême ,
 Clarté plus vive que le jour.

Toi qui nous fais ce que nous sommes ;
 Doigt puissant du Bras souverain ,

Dont les dons prodigués aux hommes
Dégagent le ferment divin.

Dans l'esprit répands la sagesse ,
Allume l'amour dans le cœur ,
Soutiens le corps que sa foiblesse
De l'ame rend souvent vainqueur.

Chasse le tentateur avide
De nous voir partager son sort ;
Devant nous , si ton feu nous guide ;
Vont fuir les dangers & la mort.

Par Toi , luise en nous ce mystere
Où la Raïson n'a point de lieu ,
Du Fils , de l'Esprit & du Pere ,
Trois personnes , mais un seul Dieu.
Honneur au Pere , &c.

H Y M N E.

Beata nobis gaudia , &c.

Dans le cours que Dieu lui prescrit ,
Le Soleil marche & nous raméne
Ce jour qui d'une foi soudaine
Arma les athlètes du Christ.
L'Esprit Saint en langues ardentes
Sur leurs têtes étincela ;

Et le feu dont leur cœur brûla
Rendit leurs bouches éloquentes.

Ils parlent ; chaque peuple entend ;
La surprise croît & redouble ;
Le peuple surpris nomme trouble
Le prodige qui le surprend.

Le Ciel mit un mistique espace
Entre la pasque & ce bienfait :
C'est de jours ce nombre parfait
Dont la Loi fit un tems de grace.

Aujourd'hui , divine Bonté ,
Paye ainsi nos humbles hommages.
Laisse les différens langages ;
C'est assez de la Charité.

Que par Toi nos cœurs se soutiennent ;
Ils pleurent les crimes passés ;
Mais Toi qui les en a chassés ;
Empêche encor qu'ils n'y reviennent.

Du même honneur que nous rendons
Au Pere , au Fils égal au Pere ,
Jouïsse l'Esprit salutaire
Qui comme eux couronne ses dons :



 H Y M N E.

O Lux beata Trinitas , &c.

O Dieu , Dieu feul en trois perfonnes ,
 Confolant & terrible nom ,
 Qui par la foi que tu nous donnes
 Soutiens & foûmets la raifon !

Nous t'adorons avant l'Aurore ,
 Et quand la nuit éteint le jour.
 Dans l'Eternité dure encore
 L'humble tribut de notre amour.

Honneur au Pere , &c.

H Y M N E.

Ut queant laxis refonare fibris , &c.

DE tes faits éclatans nous ferons les or-
 ganes ,
 Jean , de nos foibles voix répare le défaut.
 Fais que pour te louer , fur nos lèvres pro-
 phanes
 Descende la grace d'enhaut.

L'Ange du Ciel t'annonce , Aurore salutaire
 De l'Astre sans couchant que tu dois devancer ;
 Et Zacharie apprend qu'il va devenir pere
 Quand tout lui défend d'y penser.

Infidèle un instant , il doute de l'oracle ,
 Et puni de son doute , il cherche en vain sa
 voix ;
 Fidèle , il la retrouve , & Jean par ce miracle
 Commence d'exercer ses droits.

Dans le sein maternel tu sentis la présence
 Du Dieu qu'un sein mortel enfermoit comme
 toi ;

Au signe impatient de ton obéissance ,
 Ta mere reconnut ton Roi.

Recevez notre hommage , ô puissance éter-
 nelle ,
 Eternelle sagesse , éternelle Bonté ;
 Par ta grace , Seigneur , puissions-nous de ce
 zèle
 Jouir toute l'éternité.



H Y M N E.

Aurê à luce , & decore roseo , &c.

V Rai Soleil qu'une nuit funeste
 Sous des voiles épais cacha longtems à tous.
 De deux Astres nouveaux brille ta Cour
 céleste ;

C'est un jour de grace pour nous.

Par eux la Terre est détrompée.

Tous deux de ta doctrine ont dévoilé l'éclat ;
 Les voilà triomphans par la Croix & l'épée
 Les Chefs du céleste Sénat.

Rome , périsse la mémoire
 Des Lauriers que jadis l'orgueil te fit cueillir ;
 Du sang de ces Héros fais aujourd'hui ta gloire ;
 C'est d'eux qu'il faut t'enorgueillir.

Gloire au Pere arbitre du monde ,
 Eternelle louange au Fils notre Sauveur ;
 Eternelle louange à l'Esprit salutaire ,
 Source & prix de notre ferveur.



H Y M N E.

Pater superni luminis, &c.

Seigneur l'ame la plus mondaine
Quand tu veux, fuit tes étendarts ;
Au cœur glacé de Magdelaine
Quel feu porte un de tes regards !

Sur ton Corps bientôt ton Amante
Ira répandre les parfums ,
Et te rendre humble pénitente ,
Des soins pour tout autre importuns :

A la Croix , jusqu'au Tombeau même
Elle te suit , sans se troubler.
Craindroit-elle les Juifs ? Elle aime ,
Et l'amour ne fait point trembler.

Seigneur, détrompe ainsi nos ames
D'un monde , digne de mépris ;
Allume en nous les mêmes flâmes ,
Et sois-en toi-même le prix.

Honneur au Pere , &c.

H Y M N E.

*Christe Redemptor omnium , conserva tuos
famulos , &c.*

Mere du Sauveur favorise
Les désirs du Peuple Chrétien ;
Demande à ton Fils pour l'Eglise
Le prix du sang formé du tien.

Vous , Anges , qui toujours fidelles
Du crime évitâtes l'écuëil ,
Sauvez-nous des Anges rebelles
Prompts à nous souffler leur orgueil.

Prophètes , dont les voix prédirent
Le vrai Roi , l'homme de douleurs ;
Et de qui les Juifs n'entendirent
Ni l'allégresse ni les pleurs.

Apôtres , que tant de contrées
Virent chasser leurs Dieux impurs ,
Qui du Christ trompettes sacrées
Brifâtes les prophanes murs.

Martyrs généreux qui mourûtes
Pour le Dieu qui vous protégeoit ,
Et qui par votre mort accrûtes
Le Saint troupeau qu'on égorgeoit.

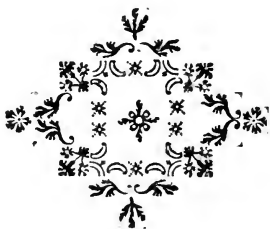
Et vous qui n'avez pû les suivre ,
Devant qui le Martyre a fui ,
Et qui pour Dieu seul fûtes vivre ,
Toujours prêts à mourir pour lui.

Vous dont la retraite profonde
Fut la force & la sûreté ;
Qui prudens ennemis du monde
En le fuyant l'avez dompté.

Vierges qui vécûtes jalouses
De ne plaire qu'au Dieu jaloux ,
Et qui goûtés , chastes Epouses ,
Le chaste baiser de l'Epoux.

Femmes fortes , modestes Veuves ,
Peuple triomphant des Elus ,
Obtenez-nous dans nos épreuves
Les secours que vous avez eûs.

Gloire au Pere , &c.



H Y M N E.

Exultet Cœlum laudibus, &c.

P Répare tes chants de victoire,
Terre, & que le Ciel avec Toi
Chante les travaux & la gloire
Des premiers Héros de la foi.

O vous, qui sur la terre entière,
Plus forts que les Tirans jaloux,
Avez répandu la lumière
Qui doit un jour nous juger tous.

Anges de grace & de vengeance,
Qui pouvez perdre ou secourir,
Apôtres de qui la puissance
Peut fermer le Ciel ou l'ouvrir.

Jadis vos voix impérieuses
Des Corps bannissoient les langueurs;
Des passions contagieuses
Guérissez aujourd'hui les cœurs.

Afin qu'au jour de sa colere,
Du peuple injuste séparés,
Dieu comme vous, nous désaltère
Des Biens dont vous vous enyvrés.

Gloire au Pere, &c.

 H Y M N E.

Tristes erant Apostoli, &c.

Honteux & craignant de paroître,
 Du Christ le troupeau désolé
 Pleuroit le trépas de son Maître
 Par ses Esclaves immolé.

L'Ange du Ciel par ses louanges,
 L'annonce sorti du Tombeau
 Aux trois femmes qui, nouveaux Anges,
 Vont l'annoncer au saint troupeau.

Celui dont la mort fit sa proie ;
 En est aujourd'hui le vainqueur ;
 Il se montre aux siens, & la joye
 Soudain ressuscite en leur cœur.

Goutez sa présence imprévûe,
 Cher peuple, trois jours orphelin ;
 Rassasiez-vous d'une vûe,
 Sûr garant d'un bonheur sans fin.

Gloire, &c.

H Y M N E.

Deus tuorum militum , &c.

TOi, qui ceins de ton diadème
Tes Martyrs par Toi généreux ,
Forme nos chants ; rends-nous toi-même
Dignes de te louer en eux.

Ce Héros déclarant la guerre
Au monde , à ses vuides plaisirs ,
Ne crut pas que toute la terre
Valût un seul de ses désirs.

Il court au-devant du supplice ;
Le voit , le souffre sans effroi :
Heureux qu'un si court sacrifice
Le rende immortel comme Toi.

Mais , Seigneur , daigne les entendre ;
Obtenez humbles Conquérens ,
Qu'il veille encor à nous défendre ;
Nous avons aussi nos Tirans.

Gloire , &c.

 H Y M N E.

Sanctorum meritis , inclyta gaudia , &c.

Pour chanter des Martyrs, les travaux ,
 les conquêtes ,
 Unissons nos voix & nos cœurs ;
 De vrais & saints Lauriers , couronnons dans
 nos fêtes ,
 Les Saints Héros , les vrais vainqueurs.

Monde , ils ont méprisé ton éclat infidelle ,
 Cette fleur que fane un matin.
 Tu passes , tu péris ; leur ame est éternelle ,
 Il lui faut un bonheur sans fin.

Des fureurs des Tirans ils faisoient leurs délices ,
 Et laissant la main des Boureaux ;
 Avides de souffrir, pour prix de leurs supplices ,
 Ils en demandoient de nouveaux.

Ils meurent sans se plaindre , & sous le glaive
 impie
 C'est un cri d'amour qu'on entend ;
 Ils s'estiment heureux si leur sang même expie
 La cruauté qui le répand.

Tourmens

Tourmens soufferts pour Dieu , quelles palmes
vous suivent !

Du Christ ils partagent l'honneur ;
Ils expirent pour lui ; mais soudain ils revien-
vent ,
Heureux de son propre bonheur.

Pere , Fils , Esprit Saint , Dieu qui soutiens
l'audace
De ces Athlètes de la foi ;
Soutiens aussi nos cœurs ; puissions-nous par
ta grace
Mourir à nous-mêmes pour Toi.

H Y M N E.

Iste Confessor Domini sacratus, &c.

Que cet Homme dont Dieu fut l'étude
suprême ,
Par le monde Chrétien soit aujourd'hui chanté ;
Heureux , il célèbre lui-même
Les Fêtes de l'Eternité.

De toutes ses vertus l'humble foi fut la
source ,
Et toujours ignoré , son trésor s'est accru ;
Mais enfin au bout de sa course
Il jouit de ce qu'il a cru.

Les prodiges sacrés attestent sa victoire ;
Et jusqu'à son Tombeau , tout parle de son fort ;
Ce Tombeau , garant de sa gloire ,
Chasse les douleurs & la mort.

Mais Ciel , c'est peu pour nous de ces premiers
miracles ;

Il est des maux plus grands que tu dois étouffer.
De nos cœurs chasse les obstacles
Dont ton bras l'a fait triompher.

Gloire , louange , honneur à l'Essence pre-
mière ;

Au Pere qui pour lui nous a voulu former ,
Au Fils qui répand la lumière ,
A l'esprit qui la fait aimer.



H Y M N E.

Jesu corona Virginum , &c.

J Esus , le Baptême du monde ,
Source & prix de la pureté ,
Toi que par l'Esprit Saint féconde
Une Vierge Mere a porté.

Tu brilles entre tes Epouses ,
Comme une rose entre les lys ;
De toi seul saintement jalouses ,
Leurs yeux des tiens sont embellis ;

Des Vierges la troupe fidelle
Trouve en toi seul tous les plaisirs ,
Et chante la nôce éternelle
Qui comble & nourrit les désirs.

Vous qui vainquîtes la nature ,
Vierges obtenez aujourd'hui ,
Qu'il nous donne cette ame pure
Qui seule doit jouir de lui.

Gloire , &c.

 H Y M N E.

*Fortem virili pectore , Laudemus
omnes feminam , &c.*

Pour une Compagne des Anges ,
Peuple fidèle , unissons-nous ,
Et célébrons tous les loüanges
D'une Femme , exemple de tous.

Son cœur fit une sainte guerre
Aux plaisirs vains , contagieux ;
Et par le mépris de la Terre
Il s'ouvrit un chemin aux Cieux.

Elle choisit pour ses délices
La priere & l'austérité ,
Ne vit de laideur que les vices ,
Et la vertu fut sa beauté.

O Toi , Seigneur , qui fûs sa force ,
Peins - nous les vices de leurs traits ,
Et que ta grace à leur amorce
Oppose ses plus doux attraits.

Gloire entière , hommage fidelle
Au Pere Créateur du jour ,

Au Fils sa sagesse éternelle ,
A l'Esprit leur commun amour.

H Y M N E.

Urbs Jerusalem beata , &c.

Cité de paix , Cité sacrée ,
Et qui des Cieux fais la grandeur
Où brille , toujours adorée ,
Son ineffaçable splendeur.

Comme une Epouse triomphante
L'Epoux éternel t'embellit ,
Et pour toi son ardeur constante
Fait de ton enceinte éclatante
Son Temple , son Trône & son Lit.

Image de la pompe humaine
Vous aviliriés ses attraits ,
Et vous n'êtes que l'ombre vaine
De la Puissance Souveraine
Qui déploie ici tous ses traits.

Des cœurs fidèles à la grace
Se forment ces murs éclatans ;
Et l'Architecte qui les trace
Nous taille , nous polit , nous place
Pour y durer plus que les tems.

Trinité , toûjours reclamée ,
 Reçois ce culte solemnel ,
 Et dans la Cité bien - aimée
 De nos ames mêmes formée ,
 Admets - nous au culte éternel.

H Y M N E.

*O quam glorificâ luce coruscas stirpis Da-
 vidica Régia proles , &c.*

DE quels rayons ta tête brille ,
 Reine des célestes Esprits ,
 Du sang des Rois auguste Fille ,
 Dont Dieu voulut être le Fils !

C'est à ton humilité pure
 Que tu dûs ta fécondité ;
 Et le Ciel aujourd'hui mesure
 Ta gloire à ton humilité.

Fais qu'au Ciel nous puissions te suivre ;
 Vierge , implore pour nous ton Fils.
 Heureux qui cesseroit de vivre
 Dans l'innocence où tu nâquis.

Gloire au Pere , &c.

H Y M N E.

*Virgo Dei genitrix , quem totus norz
capit orbis , &c.*

Vierge féconde ,
Vois le prix de ta foi ,
L'Auteur du monde ,
L'Eternel naît en toi.

Conçois ton Maître ,
Enfante ce trésor ;
Hâte - toi d'être
Mere , & plus Vierge encor.

De sa misere
Sauve l'homme pécheur ,
Qui fait sa Mere
De celle du Sauveur.

Honneur sincere ,
Gloire égale en ce jour ,
Au Fils , au Pere ,
A l'Esprit leur amour.

 H Y M N E.

Lignum crucis mirabile totum per orbem, &c.

J Oüis par tout , Croix adorable
 D'un honneur touÿjours renaissant ;
 Croix Sainte , où pour l'homme coupable
 Mourut le seul Homme innocent.

Arbre où le Christ brisa nos chaînes,
 Que tout te célèbre aujourd'hui ;
 Liban , tes Cédres & tes Chesnes
 Sont d'humbles roseaux devant lui.

Ce signe attendrit notre Juge ,
 Il nous fait un Pere d'un Roi ;
 Seigneur , ta Croix est un refuge ,
 Respectable même pour Toi.

Viens , Seigneur , rends nos langues pures ,
 Et pour Toi , viens les dénouër ;
 Forme en tes humbles Créatures
 Un cœur digne de te louer.

Pouvoir , sagesse , pure flâme ,
 Que célèbrent toutes nos voix ;

Grand Dieu , regne à jamais dans l'ame
De ceux qu'a rachetés ta Croix.

H Y M N E.

Salvete flores Martyrum quos lucis, &c.

Regnez , Victimes innocentes ,
D'une jalouse impiété ;
Fleurs que le feu trancha naissantes ;
Fleurissez dans l'Eternité.

Simples ; on vous voyoit fourire
A l'aspect du couteau mortel ;
Et de la palme du Martire
Vous jouiant au pied de l'Autel.

Gloire au Pere , Souverain Etre ,
Gloire au Fils , à l'Esprit des deux ,
A cet Esprit qu'ils ont fait naître
Eternel & puissant comme eux.



 H Y M N E.

Illustrem Stephani funeribus diem, &c.

Que dans ce jour fameux marqué du sang
 d'Estienne,
 Le Ciel qu'il vit ouvert s'ouvre encore à
 nos yeux ;
 O Soleil de justice offre à l'ame chrétienne
 Ton éclat le plus radieux.

Des Lévites nouveaux & l'honneur & l'é-
 xemple,
 Eclairé de la Grace & brûlant de son feu,
 Ministre des Autels, Estienne est dans le
 Temple
 Tel que l'Ange au Trône de Dieu

Ardent, il sert le pauvre à ces Tables modestes
 Qu'inventa, que nomma la Sainte Charité,
 Avide seulement des lumières célestes,
 La priere est sa volupté.

C'est-là que son cœur puise une force in-
 trépide,
 Qu'il apprend à braver une aveugle fureur,

C'est delà qu'entraîné par la foi qui le guide
Sa voix va foudroyer l'erreur.

Mais le Ciel à ta gloire ajoute les supplices ;
Pour combler ton triomphe il va l'enfan-
glander ;

Meurs heureux pour l'Eglise, & verse les
prémices

Du sang qui doit la cimenter.

Recevez notre hommage, ô Puissance éterné-
nelle,

Eternelle sagesse, éternelle bonté.

Par ta grace, Seigneur, puissions-nous de
ce zèle

Jouir toute l'Eternité.

H Y M N E.

Quem terra, pontus, aethera, &c.

L'Etre qui de rien fit le monde,
Dont le monde entier est l'Autel,
Qui régit l'air, la terre & l'onde,
Prend un corps dans un sein mortel.

Celui qui dit à la lumière,
Sois faite, & la lumière fut ;

L'Esprit qui créa la matière ,
Naît pour payer notre tribut.

Dans ton sein heureuse Marie
L'Eternel veut être porté ,
A l'humaine chair s'y marie
L'immortelle Divinité.

L'Ange descend du Ciel , t'annonce
Le décret du Dieu que tu fers ;
Il parle , & ton humble réponse
Est le Salut de l'Univers.

Qui du Mystere qui t'étonne
Pourroit mesurer la hauteur !
Du lait que lui-même il te donne,
Tu vas nourrir ton Créateur.

Une femme fit notre crime ;
Une femme a tout réformé ;
Eve , orgueilleuse , ouvrit l'abîme ,
Marie , humble , l'a refermé.

Monde , de son sein salutaire
Est sorti ton souverain bien ;
Honore en cette chaste Mere
Ton Libérateur & le sien.

Gloire au Pere , &c.

H Y M N E.

Pange lingua gloriosi , &c.

CHantons , adorons ce Mistere
Terrible ensemble & salutaire
D'un corps , le prix du genre humain ;
Et ce sacrifice adorable ,
Où pour tout le peuple coupable
Coula le sang du Souverain.

Dieu veut être ce que nous sommes ,
Il naît homme , se donne aux hommes ,
Habite le même séjour ;
Et répand sur eux la lumière
Jusqu'à la fin de sa carrière
Que ferme un prodige d'amour :

C'est à cette Table fidelle
Où pour nous une Loi nouvelle
Naît du sein de l'antique Loi ,
Qu'à ses Disciples , qu'il étonne ,
Lui-même est le repas qu'il donne ,
Premier aliment de leur foi.

Jesus-Christ parle ; à sa parole
Le pain est la chair qu'il immole ;

Le vin devient le sang Sauveur.
 Les sens démentent le miracle ;
 Mais pour jouir de ce spectacle
 La foi donne des yeux au cœur.

Seigneur , notre humble confiance
 Dans cette éternelle alliance
 Adore , en l'aimant , ta hauteur ,
 Ainsi par notre foi liée
 Notre raison humiliée
 Se sacrifie à son Auteur :

Gloire à la justice inflexible ;
 Gloire à cet amour invincible
 Qui veut satisfaire à ses droits :
 Et gloire à la céleste flâme
 De l'Esprit qui verse en notre ame
 Les dons mérités par la Croix.



H Y M N E.

Custodes hominum psallimus Angelos, &c.

MArquons notre reconnoissance
 A ces Ministres Saints d'une sainte bonté,
 A ces Anges que Dieu commit à la défense
 De l'humaine fragilité.

Depuis qu'éternelle Victime,
 L'Ange, jaloux du Ciel, tomba dans les Enfers;
 Il nous hait & voudroit en nous soufflant son
 crime,
 Nous associer à ses fers.

Mais que malgré sa rage il craigne
 Un autre Ange par qui nous allons le braver,
 Qui par ses soins constans nous associe au regne
 Qu'humble il a sçû se conserver.

Eternelle louange au Pere,
 Eternelle louange au Fils notre Sauveur,
 Eternelle louange à l'Esprit salutaire
 Source & prix de notre ferveur,

 H Y M N E.

Quicumque Christum queritis, &c.

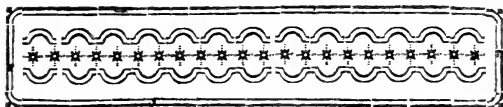
C Elébrons ce jour de victoire ;
 Sur ce Mont élevons nos yeux ;
 Et pour garant de notre gloire
 Voyons-y le Christ glorieux.

Mais quel regard est assez ferme
 Pour soutenir sa Majesté,
 Qui n'a d'origine & de terme
 Que l'inscrutable Eternité.

Nations, voilà votre Maître,
 Israël, voilà votre Roi ;
 Race d'Abraham vois paroître
 Le Sauveur promis à sa foi.

Quels témoins, quelle voix fidelle
 Atteste son autorité.
 Voici la sagesse éternelle,
 Dit l'éternelle vérité.

Gloire au Pere, &c.



P R O S E.

Dies ira , dies illa , solvet , &c.

LEs feux vengeurs vont tout détruire ;
 Parmi la foudre & les éclairs ,
 Le Seigneur vient , & je vois luire
 Le dernier jour de l'Univers.
 Ses trompettes se font entendre ,
 Réveillent , raniment la cendre
 Des morts devant lui rassemblés ;
 Et sa redoutable Puissance
 Exerce déjà sa vengeance
 Par l'effroi dont ils sont troublés.

La Mort & la Nature cèdent
 A la divine autorité ;
 Aux périssables succèdent
 Les siècles de l'Eternité.
 Ce Livre s'ouvre où sont tracées
 Nos actions & nos pensées ,
 Aux regards de l'Etre infini.
 Pour le salaire ou le supplice ,
 Tout est pesé par la Justice ;
 Rien de caché , rien d'impuni.

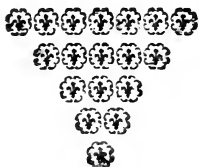
Ah ! Seigneur , je me sens confondre ;
Contre moi s'élevent tes Loix ;
Coupable , que puis-je répondre
Où le Juste même est sans voix !
Pardonne , Majesté suprême ;
Tu te dois ma grace à toi-même ;
En vain le supplice m'est dû.
Sois mon Juge moins que mon Pere ;
Oppose encor à ta colere
Tout ton sang pour moi répandu.

Ecoûte ce sang qui te crie
Qu'il coula pour le genre humain ;
C'est par ta Croix que je te prie ;
Qu'un Dieu ne soit pas mort en vain.
D'un seul regard daigne m'absoudre ;
Ta colere allume la foudre ;
Ah ! retiens-la prête à partir.
Mes pleurs coulent ; l'effroi me glace ;
Mais en tremblant , j'attens la Grace
Toûjours offerte au repentir.

A tes pieds tombe Magdelaine ;
Tous ses crimes lui sont remis.
Un vil Brigand t'implore à peine
Qu'à ses vœux le Ciel est promis.
Voilà , Seigneur , mon espérance ;
Un prodige de ta clémence

Peut encor éclatter en moi.
Dans mon cœur impur tout t'irrite ;
Tu n'y vois rien qui le mérite ;
Mais j'ai tout mérité par Toi.

Qu'au jour vengeur je te bénisse
Loin de ce peuple criminel ,
Qui doit dans l'horreur du supplice
Vomir un blasphême éternel.
Le cœur brisé , les yeux en larmes ,
Seigneur , vois de quelles alarmes
Me perce ta sévérité :
J'en frémis ; mais pourquoi m'en plaindre ?
C'est te désarmer que te craindre ;
Et j'en rends grace à ta bonté.



P R O S E.

Lauda Sion Salvatorem , &c.

Vouë une Fête folemnelle
A la gloire de ton Pasteur
Sion ? Tout l'excès de ton zèle
Ne peut atteindre sa grandeur.
Ce jour propose à tes louanges
Ce pain vivant , ce pain des Anges
Source de l'immortalité ,
Ce pain qui comble les misteres
Que l'homme Dieu donne à ses freres ;
Prodige de sa Charité.

Que tout notre cœur se déploie ,
Et qu'il goûte un plaisir divin
A chanter la premiere joye
De cet adorable festin :
Cette Table où Dieu nous appelle
Détruit par la Pâque nouvelle
La Pâque de l'antique Loi.
La vérité chasse les ombres ,
La figure & ses voiles sombres
Cèdent au flambeau de la foi.

Ainsi ce Sauveur qui nous aime ,
Se donne en victime de paix ,

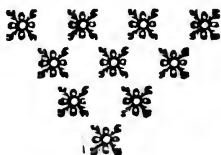
Et par nos mains il veut lui-même
S'immoler pour nous à jamais.
Le vin devient le sang du Juste,
Le pain devient sa chair auguste,
Ouvrage d'un mot tout-puissant ?
Ce miracle qui se consume
Loin de l'esprit & l'œil de l'homme,
La foi le voit, la foi le sent.

Le signe, la simple apparence
Voile ici la réalité ;
Le Christ avec sa double essence
Sous chaque espèce est présenté.
Aliment de l'ame fidelle,
Tout entier en chaque parcelle
Il s'offre à chacun tout entier :
Ce pain pour qui la foi s'élève
Descend en nous sans se détruire,
Et vit pour nous vivifier.

Du fort il est la nourriture ;
Du foible il est la guérison ;
Mais ce remède à l'ame impure
Devient un éternel poison.
Ce pain que l'Ange nous envie,
Ce pain qui lui-même est la vie,
Jamais ne se reçoit en vain.
Pour l'Enfant repas salutaire,
Pour l'Esclave & le Mercenaire
C'est l'arrêt d'un trépas certain.

C'est cet ineffable Mistere
Que le Ciel voulut figurer,
Quand sous le couëteau de son pere
Isaac fut prêt d'expirer.
Quand pour gage à l'Israélite
D'une victorieuse fuite
L'Agneau Pascal étoit offert ;
Et quand contre une faim funeste
Il voyoit la manne céleste
Couvrir les sables du Désert.

Veille sur nous Pasteur suprême ;
Regarde en pitié tes enfans ;
Conduis-nous remplis de toi-même
A la région des vivans.
Que ta sagesse & ta puissance
Epuisent leur trésor immense
Sur ceux qui reclament tes biens ;
Que l'ame à ta table nourrie
Vôle à l'éternelle Patrie
Joindre ses sacrés Citoyens.



P R O S E.

*Pange lingua gloriosi , praelium
certaminis , &c.*

CHantons ce combat salutaire ,
Où sur une Croix sanguinaire
Le Christ scella notre bonheur ;
Et par sa puissance infinie
De la mort , de l'ignominie
Fit naître la vie & l'honneur.

Tel fut le décret immuable ,
Quand le premier homme coupable
Nous laissa son crime & son sort ;
Le Bois où Dieu se sacrifie
Devoit porter le fruit de vie ;
Comme il porta le fruit de mort.

Contre l'Enfer qui nous obsède ,
Tu nous réservoies ce remède
Dans les trésors de ta bonté.
Il verra tromper son attente ;
Et sa malice est moins prudente
Que la céleste Charité.

Au tems marqué pour ce Mistere
Le Fils descend du sein du Pere

Victime vouée à l'Autel ;
Celui dont l'immensité passe
Toutes limites , tout espace ,
S'enferme dans un sein mortel.

A la foiblesse de l'enfance
S'affervit l'unique Puissance ,
Il naît vil rebut des humains ;
Et déjà la misère extrême
Assiège cet Etre suprême
Qui tient le monde dans ses mains.

L'Eternel compte les journées ;
Après six lustres , trois années ,
Le jour du sacrifice luit ;
Lui-même il s'immole , il expire ;
Alors commence son Empire ;
Le regne infernal est détruit.

O Charité vraiment divine !
Et par le fer & par l'épine
Tes membres sacrés sont ouverts. .
Quelle lance sur Toi s'essaie ?
L'eau , le sang coule de ta plaie ,
Baptême de tout l'Univers.

O Croix qui nous reconcilie ,
Croix , scandale aux Juifs , & folie
Aux idolâtres Nations ,
Reçois notre hommage fidelle ,

Et Toi , Seigneur , reçois en elle
Nos humbles adorations.

A son aspect la foi plus forte
Au jour de ta mort nous transporte ;
Nous t'y voyons encor souffrir ;
Et sans lui rendre un culte injuste ,
Nous embrassons ce Bois auguste
Où notre Dieu voulut mourir.

Gloire à la justice inflexible ,
Gloire à cet amour invincible
Qui veut satisfaire à ses droits ;
Et gloire à la céleste flâme
De l'Esprit qui verse en notre ame
Les dons mérités par la Croix.

P R O S E.

*Victimæ Paschali laudes , immolentæ
Christiani , &c.*

MÉlons nos voix aux voix des Anges ;
Qu'un sacrifice de louanges
S'éleve au Trône de l'Agneau.
Le Ciel à l'Enfer nous arrache ;
Le Fils de Dieu , l'Agneau sans tache
A racheté tout le troupeau.

Ciel ta colere est affouvie :
La mort lutoit contre la vie ;
L'Univers a vû ce combat,
La vie , un tems , fut abattuë ;
Mais elle n'a paru vaincuë ,
Que pour vaincre avec plus d'éclat.

Toi qu'au Sépulcre zvoit conduite
L'amour inquiet qui t'agite ,
Marie , instruis-nous de son sort.
J'ai vû le tombeau sans sa proie ,
Et les Anges saisis de joie ,
Heraults du vainqueur de la mort.

Malheur à qui n'en veut pas croire
Ce premier témoin de la gloire
De Jesus - Christ ressuscité !
C'est en vain que le Juif coupable
Veut s'épargner par une fable ,
L'aveu de son impiété.

Mais ta gloire est notre espérance ;
Seigneur , puisque par ta puissance
Tu fors glorieux du Tombeau.
Que l'amour divin nous enflâme ,
Et de ta victoire en notre ame ,
Que la Grace mette le Sceau.

P R O S E.

*Veni Sancte Spiritus , & emitte cœlitus ,
lucis tuae radium , &c.*

E Sprit de Dieu daigne descendre ,
Et sur la Terre viens répandre
Les plus purs rayons de ta splendeur ;
Viens enrichir notre indigence ;
Que le jour que ta main dispense ,
Chasse la nuit de nôtre cœur.

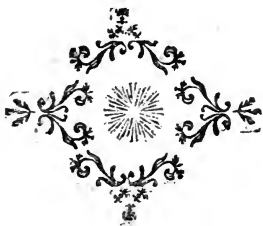
Source de la joie éternelle ,
Viens habiter l'ame fidelle
Impatiente de tes dons ;
Sois la force qui nous appuie ,
Seigneur , & que ta main essuie
Les larmes que nous répandons.

L'homme n'est qu'erreur , qu'ignorance ,
Qu'orgueil ensemble , & qu'impuissance ,
Qu'un néant coupable à tes yeux ;
forme en nous une ame nouvelle ,
Et daigne d'un néant rebelle
Créer un cœur digne des Cieux.

Languissant , impur & stérile ,
Rends-le fort , sans tâche & fertile

Ce cœur qui se met dans tes mains ;
O de tout Bien , source suprême ,
Sans Toi nous sommes le mal même ;
Regarde-nous , nous sommes Saints.

Tu vois notre humble dépendance ;
Fais couler en nous l'abondance
De tes dons , trésors des esprits ;
Pour vaincre , sois notre courage ,
Et du triomphe , ton ouvrage
Sois Toi-même à jamais le prix.





LES APOSTRES

POÈME

A MONSEIGNEUR

L'EVESQUE

DE SENLIS.

JE chante ces Héros dont l'intrépide zèle
 Fait prendre à l'Univers une face nouvelle ;
 Et qui d'un culte impur affranchissant les cœurs,
 En furent à la fois victimes & vainqueurs.

Loin prophane Apollon ; ces Héros que je
 chante ,

Ne me font voir en toi qu'un idée impuissante :
 Esprit qui fus leur force , ame de leurs exploits,
 Toi qui les fis par eux, chante-les par ma voix.

CHAMILLART, qu'à leur rang tes
 vertus éleverent ,

Qui conduis après eux, l'Eglise qu'ils fon-
derent,

Reconnois sous leurs traits l'image de ta Foi :
Puissent être mes vers dignes d'eux & de toi.

L'aveugle Idolâtrie en chimeres féconde,
Avoit à son empire assujetti le Monde ;
Les Mortels préféroient, malgré mille bien-
faits,

Au Dieu qui les forma des Dieux qu'ils avoient
faits :

Mais adorant en eux leurs penchans & leurs
vices,

Ils sembloient moins chercher des Dieux que
des Complices.

L'Injustice embrassoit ce culte séducteur ;
Et chaque crime au Ciel avoit son Protecteur.

Là le zèle lui-même exhorte à l'Adultere ;
Ici le Parricide est un sacré Mystere :
Il n'est Plaisir infâme, il n'est Forfait si noir,
Qu'à quelque Autel l'Erreur ne transforme
en Devoir.

Douze Hommes inconnus qu'un feu céleste
anime,
Veulent briser le joug de l'Erreur & du Crime ;
Ils partent, vont porter cet Oracle en tout
lieu :

*Soyez Justes, Mortels, & ne craignez qu'un
Dieu :*

L'Ennemi des Humains frémit de l'entreprise
Sous le Mépris d'abord sa rage se déguise.

Noir Esprit qu'attens-tu de ces mépris forcez ;
Tu les traites en vain d'Imposteurs , d'Insenz :
Ne crois pas que long-temps l'Univers les
dédaigne :

Sur ton Regne détruit va naître un nouveau
Regne :

Cède à la Vérité qu'en vain tu veux nier ;
L'humble Foi , d'un seul mot , sçait se justifier.

Déjà sa voix féconde enfante les Miracles ;
La Nature soumise atteste ses Oracles.

L'Aveugle sent ses yeux s'éclaircir sous sa
main ;

Le Boiteux à son gré marche d'un pas cer-
tain ;

Sur tous les malheureux ses Dons vont se ré-
pandre ;

Le Muet parle au Sourd , étonné de l'en-
tendre ;

La mort même est contrainte à révoquer
sa Loi ;

Et du sein des Tombeaux rend sa Proye à
la Foi.

Le pouvoir dont leur Maître étonna la
Judée ,

Surprend encor en eux la terre intimidée.

Eh ! quelle excuse reste à l'Incrédulité ?
Un Prodiges résout chaque difficulté.

Les Peuples cependant ébloüis de leur
Gloire ,
Prêts à les adorer , n'osent encor les croire ,
Et pensant les fléchir par d'idolâtres Vœux ,
L'Encensoir à la main , courent au-devant
d'eux.
De l'adroit Ennemi dangereux stratagème !
Gardez-vous d'égalier le ministre au Dieu
même ,
Disent-ils ; connoissez des Mortels impuissans ,
Et donnez - nous la Mort plutôt que de
l'Encens.
Ainsi du fol Orgueil ils rejettent l'amorce ,
L'aveu de leur foiblesse est leur plus grande
force ;
On alloit de l'Encens leur offrir le tribut ,
A ce nouveau prodige ; on fit plus ; on les
crut.

Par tout la Vérité luit aux Ames sinceres ,
L'Idolâtre éclairé rougit de ses chimeres ;
Et sur la Foi du zele affrontant le danger ,
Il cherche encore ses Dieux , mais c'est pour
s'en venger.
L'un sur l'Autel impie éteint l'encens qui
brûle ;

L'autre brise en leurs mains un foudre ri-
dicule ;

Et l'injure à la bouche , ils foulent tous
aux pieds

Ces Dieux qu'avec frayeur ils ont cent fois
priez.

C'est à ces derniers coups que l'Enfer en
allarmes ,

Rassemble tout l'effort de ses dernières armes ;

Il accroît la terreur , il aigrit le courroux

Des Tyrans soupçonneux & des Prêtres ja-
loux ;

Et bien-tôt à l'aspect du douloureux martyr ,

Croit voir la Vérité forcée à se déclarer.

Mais ses saints Défenseurs insultant aux Enfers,

D'un visage serein se présentent aux fers ;

Ils courent aux Prisons plus qu'on ne les y
traîne ;

Jouissent de l'opprobre en attendant la peine

Vont confesser leur maître au pied des Tribu-
naux ;

Pour le mieux annoncer , montent aux échaf-
faux ,

Et font aux spectateurs craindre encor sa
puissance ,

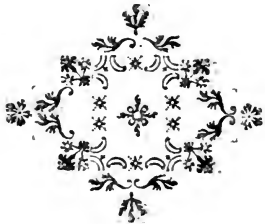
Sous les coups des Bourreaux laissez de leur
constance.

Enfer, quel est le fruit de ton dernier effort ?

Le peuple des Elûs va naître de leur mort.

Déjà leurs ennemis devenus leurs complices :
Viennent , impatiens , mandier les supplices.
Que de nouveaux Chrétiens ! crois-tu les dis-
siper ?

El s'en présente plus que tu n'en peux frapper :
Chaque Martyr en forme une foule nouvelle ,
Et le monde est surpris de se trouver fidelle.





L'INCERTITUDE DE L'AVENIR

EST UN BIEN QUI N'EST PAS

ASSEZ CONNU.

DISCOURS,

*Qui a remporté le prix de l'Académie
des Jeux Floraux de l'année 1708.*

NOUS ignorons l'Avenir ; ce n'est pas-là notre misère ; mais nous ne comprenons pas que ce soit un bien de l'ignorer , & c'est par-là que nous sommes à plaindre ; écoutons cependant les murmures de la curiosité humaine , & apprenons d'elle-même sur-quoi nous devons la confondre :

Il n'est point à son gré de fort plus inquietant que l'incertitude où nous vivons ; nous nous trouvons dans le monde , sans sçavoir la place que nous y

développons ; une obscurité impénétrable nous cache les divers succès qui nous y attendent ; au milieu d'une infinité de routes , nous ne sçavons par où la Providence doit nous conduire : le terme même nous est inconnu , incertains à chaque pas que nous faisons , s'il nous en reste encore à faire ; notre sort ne se développe à nos yeux qu'à mesure que nous l'éprouvons : nous vivons pour ainsi dire , de surprise en surprise , & le peu de prudence que peuvent nous donner les événemens passés est un garant si infidèle de l'Avenir , que de nouvelles expériences nous apprennent bien-tôt à n'y plus compter.

Ah ! plutôt , poursuit la curiosité irritée encore par les obstacles , plutôt que de nous soumettre à une incertitude si cruelle , renversons , s'il se peut , l'ordre de la nature. Evoquons les manes du fond des tombeaux , & si la mort les a fait entrer dans la confidence des destinées , qu'ils en trahissent pour nous les secrets qui nous intéressent ; forçons les Dieux mêmes à descendre dans leurs Temples , & à y subir les questions des hommes. Que les entrailles des victimes suppléent , s'il le faut , au silence des Dieux. Apprenons à lire dans les Astres les événe-

mens dont ils sont la cause : Il n'y a rien enfin dans l'Univers qui ne puisse nous servir de présage ; tous les Êtres ont une liaison nécessaire entr'eux , & l'événement qui nous regarde le moins, entraîne avec lui tous ceux qui ne regardent que nous ; tout le secret est d'en connoître la dépendance. C'est ainsi du moins que raisoïnoient la plupart des payens ; & la superstition , sous une autre face , s'est encore fait de nouveaux esclaves , au milieu même du christianisme.

Voilà donc les plaintes & les ressources de la curiosité humaine. Injustes plaintes ! Nous reprochons à la nature ce qui devrait lui attirer notre reconnaissance : vaines ressources ! Nous prenons notre crédulité pour des lumières.

Sçache cependant , homme insensé , que ton plus grand bonheur est ton ignorance , & que le souverain Être n'a pû compenser mieux les malheurs de ta condition , que par l'incertitude qu'il t'en laisse.

Que les premiers Poëtes , disons les premiers Philosophes , ont bien connu l'état de l'homme ! Ils ont fait sortir sous les maux de la boëte de Pandore ; l'Univers en fut inondé : mais l'espérance en sortit avec eux pour en être

le remède, & comme si nous avions encore trop de ce bien, il ne tient pas à nous que la connoissance de l'avenir ne nous l'enlève.

On peut se faire deux idées de la connoissance de l'avenir ; par l'une, entendre la prévoyance de certains événemens soumis à la prudence humaine, & qui peuvent être ou ne pas être, selon qu'elle les favorise ou qu'elle s'y oppose ; par l'autre, la connoissance des événemens immuables, & enchaînés nécessairement entr'eux par un décret éternel. Selon la première idée on pourroit croire que la connoissance de l'avenir seroit un bien ; mais ce n'est pas de celle-là qu'il s'agit ici. Nous ne parlons qu'à ceux qui voudroient seulement connoître l'ordre établi, sans prétendre qu'il dépendit d'eux de le changer.

Selon cette idée, que voulez-vous donc sçavoir, hommes impatiens ? La place que vous devez occuper dans le monde ? Si vous y serez puissans ou sans appui, riches ou dans l'indigence, illustres ou dans le mépris ? en quel état que vous y deviez être, il vous est avantageux de l'ignorer. Ces biens imaginaires où vous aspirez ne seront jamais si doux que dans la recher-

elle, & ces maux que vous craignez seroient aussi durs à prévoir qu'à souffrir.

Demandez aux hommes que la fortune a le plus favorisez, quel temps de leur vie leur a paru le plus agréable ? Celui de la recherche & des soins.

Plus heureux par leurs desseins que par leurs succès, l'espérance les flattoit, la jouissance les a dégoûtez. Notre imagination s'accomode à nos desirs ; elle nous représente les objets que nous poursuivons, avec toute la solidité qui leur manque ; à peine les possédons-nous : leur vanité se fait sentir, & nous sommes tout surpris d'être dé trompés.

Mais supposons un moment qu'il soit ici-bas des biens réels, & dont la jouissance nè démente point les idées que notre imagination s'en forme ; on pense qu'alors ce seroit un avantage à l'homme de les prévoir. En vain le premier mouvement le décide ainsi ; la réflexion détruit bien-tôt ce jugement précipité. Tout l'espace de tems qui nous sépareroit d'un bien qui nous seroit destiné, nous deviendroit insupportable ; jugeons-en par l'impatience où nous nous surprenons à tous les momens : Si notre foible prudence nous découvre dans l'avenir quelque plaisir,

quelque honneur important qui nous attende , malgré tout l'attachement que nous avons à la vie , quelque preuve que nous ayons de sa briéveté , nous retrancherions avec joye du nombre de nos jours cet intervalle incommode qui retarde notre bonheur. Prenons-y garde , cet état tout violent qu'il est , est notre état ordinaire : toujours mécontents du présent , nous imaginons loin de nous quelques circonstances agréables , où nous voudrions être transportés , aux dépens des années qui nous en séparent. D'impatience en impatience , si le Ciel nous exauçoit , nous réduirions notre vie à bien peu de jours.

Que feroit-ce au contraire , si une lumière imprévue nous dévoiloit tout-à-coup les malheurs qui nous sont réservés ? Quel terrible spectacle pour la plupart des hommes ! Nos plus cheres espérances confondues , les contradictions opiniâtres de nos concurrens , les revers humiliants de la fortune , des injures à souffrir , des mépris amers à dévorer , les infidélités , les trahisons de nos amis , les maladies enfin & les douleurs aiguës semées de toutes parts dans une courte vie ; quelle ame assez stoïque pourroit envisager un sort sem-

blable sans désespoir ? à peine toute notre fermeté suffit-elle à soutenir successivement chacun de ces maux , quoique par une illusion naturelle nous le regardions toujours comme le dernier ; que deviendrions-nous , si la prévoyance les rassemblant en un point , nous les faisoit sentir tous à la fois , sans nous laisser entrevoir aucun moyen de les éviter ?

Quelle paix pourroit subsister encore au milieu de ces images ? Les Grands s'applaudiroient-ils un moment d'une grandeur dont ils verroient la ruine si prochaine ? Les riches jouïroient-ils de ces biens dont ils verroient la fortune toute prête à les dépouïller ? Tendres amis , goûteriez-vous les charmes d'un commerce que la perfidie devoit bientôt rompre ? Vous enfin à qui la jeunesse & la santé offrent à l'envi de nouveaux plaisirs , n'y sentiriez-vous pas d'avance les douleurs que vous sçauriez devoir en être le fruit ?

Mais enfin , s'il faut ignorer les diverses circonstances de notre vie , au moins voudrions-nous en voir le terme. C'est sur ce point que la curiosité de l'homme est la plus vive , & en même temps la plus déraisonnable.

La vie n'est déjà que trop courte ;

combien la vûe du terme l'abrégeroit-elle davantage ? Notre amour naturel pour notre conservation nous fixeroit avec horreur à cet instant qui doit nous détruire : au lieu que la nature en nous le cachant , laisse un grand espace à notre espérance , & nous épargne un spectacle qui répandroit la frayeur sur toute notre vie , spectacle d'autant plus cruel , que nous ne pourrions nous y accôûtumer , ni nous en distraire.

Connoissons enfin tous les avantages de cette heureuse incertitude : elle égale en quelque sorte la vie de tous les hommes. Combien sont enlevés dès leur jeunesse ou dans la vigueur de leur âge ? Ils mourroient mille fois avant le terme , s'ils sçavoient leur fin si prochaine ; quel désespoir pour eux de n'avoir presque reçu la vie , que pour sentir l'horreur de la perdre ; mais ils esperent tous atteindre à l'âge le plus reculé , & heureusement pour eux , ils ne perdent leur erreur qu'avec la vie ; ceux même de qui la vieillesse est une espèce de prodige , ne sçauroient encore discerner leur dernier moment. Où est celui que la mort ne surprend pas dans des projets , qui en auroient encore enfanté de nouveaux , si un plus long âge avoit permis l'accomplissement de ceux

qu'elle interrompt ? Illusion nécessaire à notre félicité , aussi-bien qu'aux desseins de la nature.

Eh ! qui ne voit que sans cette illusion tout tomberoit aussi-tôt dans la langueur ? Chacun renfermeroit dans l'espace de sa vie , s'il lui étoit connu, ses projets & ses espérances ; nous ne jetterions plus les fondemens de la félicité de nos successeurs ; nous nous épargnerions mille travaux qui ne doivent être utiles qu'à notre postérité ; mais où nous enhardit l'espérance d'en jouir nous mêmes.

Le désir même de se perpétuer dans la mémoire des hommes , ce mobile ordinaire des grands desseins , perdrait presque toute sa force , à l'aspect douloureux d'une mort fixe & inévitable ; le monde enfin demeureroit dans une éternelle enfance , & la nature qui a voulu que tout s'y perfectionnât , n'a pû mieux encourager les hommes à concourir à son dessein , que par cette incertitude qui étend toujours leurs projets bien au-delà de leur vie.

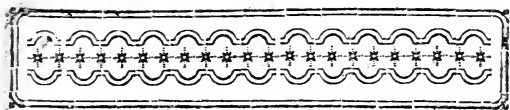
Loin donc une curiosité si contraire à nos intérêts ; réjouissons-nous de n'avoir pû trouver que des ressources frivoles pour la satisfaire , & sans rien négliger de ce que peut la prudence pour

nous préparer des événemens heureux ; tenons-nous prêts également aux revers & aux succès , sans inquiétude & sans impatience :

Eh ! que nous importent après tout , des événemens passagers ; puisqu'il est un avenir plus durable que nous nous faisons à nous-mêmes par le bon ou le mauvais usage de notre raison. Pour la vie présente encore une fois , tenons-nous-en au seul oracle infailible : chaque * jour a assez de son mal. Nous sommes trop foibles pour soutenir la vûe de notre avenir : & la Providence a dû nous l'épargner.

* *Sufficit diei malitia sua*





DISCOURS

SUR LE MESME SUJET.

LA Nature nous a accordé si peu de bien , qu'on ne sçauroit trop s'appliquer à n'en rien perdre , & toute la Philosophie de l'homme devrait consister à étudier les avantages de sa condition , pour en jouir avec reconnaissance.

Bien éloignés cependant de perfectionner notre goût sur le peu de biens qui nous sont échus , nous nous en faisons quelquefois des maux , nous nous plaignons des choses mêmes dont nous devrions sçavoir gré à la Nature : ingrats & insensés que nous sommes , nous la querellons de ses bienfaits.

Telle est l'incertitude de l'avenir ; c'est un bien si important que presque tous les autres en dépendent ; mais en même temps si peu connu , que la plupart des hommes courent au-devant de tout ce qui pourroit les en priver.

Je laisse de ce sujet ce qui regarde l'éternité. C'est aux Ministres de l'Evangile à nous faire voir comment l'incertitude de ce redoutable avenir, prévient la présomption des uns, & diffère au moins le désespoir des autres. Je me borne au cours de la vie présente, & je rends graces à la Providence de nous en avoir caché les circonstances & la fin.

Pour mettre cet avantage dans tout son jour, voyons l'homme dans son état naturel, & jouissant de son incertitude sur l'avenir; imaginons-le ensuite dans un état opposé; & embrassant d'un coup d'œil tous les événemens de sa vie: peut-être que cette comparaison nous tiendra lieu d'un raisonnement exact, & qu'il ne sera pas même besoin d'en tirer des conséquences qui se feront fait assez sentir.

Que l'homme souffre quelque mal, ou qu'il jouisse de quelque bien, l'espérance le transporte toujours dans l'avenir, & lui fait envisager la fin de ses peines ou l'accroissement de son bonheur; bien frivole en apparence, puisqu'il n'a d'autre fondement que notre imagination, mais solide en effet, puisqu'il nous flatte; ce que ne font pas la plûpart des biens que nous regardons comme les plus réels.

Le malheureux prend des mesures pour vaincre sa misère , il jouit en quelque sorte du succès qu'il attend tout incertain qu'il est.

L'ame portée d'elle - même à rejeter les sentimens qui l'incommodent , se fait une situation plus tranquille par l'idée du soulagement qu'elle espere ; si le mal commence , elle se flatte qu'il ne durera pas long-temps ; s'il a déjà duré , elle s'en fait une nouvelle raison de le croire bien-tôt à son terme ; dût-il même ne point finir , l'espérance aussi opiniâtre que lui , l'accompagne toujours & le tempere.

Mais si les nuages se dissipent , & qu'enfin un jour serein nous luisse , non contents du bien présent , nous y joignons tous ceux qui pourroient le suivre , notre cœur trop vaste pour un bien particulier promene avidement ses desirs sur tous les autres , & par l'espérance , il se fait lui-même une fortune à son gré.

L'ambitieux par exemple ne voit point d'honneur où il ne puisse atteindre ; peut-être ne parviendra-t'il qu'à peine à un rang médiocre ; n'importe , son imagination usurpe déjà le plus élevé , les exemples ne lui manquent pas pour appuyer ses idées les plus té-

méraires : le chemin est long , les obstacles sont grands ; mais que sçait-il si la Fortune n'abrégera pas le chemin , n'applanira pas les difficultés ? que sçait-il enfin s'il n'en éprouvera pas un de ces caprices heureux , qui étonnent quelquefois jusqu'à ceux qui les éprouvent.

Chacun selon son goût se fait à soi-même cette question séduisante , & on s'en autorise assez d'ordinaire pour ne point mettre de bornes à ses espérances.

Ce seroit peu pour l'homme même le plus heureux , de n'attendre précisément que les biens qui lui doivent arriver , il se trouveroit à l'étroit , au milieu de ces plaisirs désignés ; mais l'incertitude de l'avenir lui ouvre un champ plus vaste , & le fait jouir , pour ainsi dire , de tout ce qu'il croit possible.

Tout cela est vrai , dira-t'on peut-être , pour un certain genre d'hommes ; on avouë que les esprits portés à l'espérance gagnent sans doute à l'incertitude de l'avenir ; mais on prétend encore que c'est un mal pour ceux à qui la crainte est plus naturelle.

Eclaircissons les choses. Il y a des hommes timides par rapport à d'autres hommes :

hommes ; mais il n'y en a point à qui la crainte soit aussi naturelle que l'espérance.

Le fond de notre Estre , est l'amour du plaisir , il n'y a que le sentiment ou l'espérance de ce plaisir qui nous rende la vie précieuse ou supportable. Non , quoi qu'ait pû dire la subtilité humaine , (car y a-t-il rien de si faux qui n'ait été pensé) nous ne sçaurions arrêter en nous ce mouvement invincible vers le plaisir , & nous ne balancerions pas un moment s'il falloit opter pour toujours entre le néant & la douleur. La meilleure preuve que tous les hommes espèrent , c'est qu'ils souffrent la vie ; celui en qui l'espérance s'éteindroit un instant , attenteroit en cet instant sur lui-même ; mais cette exception est si rare qu'elle est elle même une nouvelle preuve de la règle.

Je conviens donc qu'il y a des hommes timides en un sens ; mais il faut convenir aussi qu'à parler exactement , cette timidité n'est en effet qu'une espérance moins vive , qui rend peut-être les biens d'autant plus agréables qu'on les a le moins attendus , & qui ne laisse au pressentiment des maux qu'une impression bien languissante , du

moins infiniment légère , en comparaison de celle que pourroit faire sur notre ame une crainte plus éclairée.

Imaginons-nous à présent un homme que la Nature excepteroit de la règle générale , & à qui elle dévoileroit tout son avenir : Je suppose qu'il y voye une longue suite de succès , & que la plupart de ses jours soient marqués par des événemens agréables ; quelqu'un de ces différens biens qui l'attendent , prendra le dessus dans son imagination , & delà , ceux qu'il regarde comme les moindres , ne feront plus d'impression sur son ame. L'impatience lui présentera toujours ce point de sa vie où il imagine son véritable bonheur , l'ennui se saisira de tout le tems qui le précède , & le dégoût ou le désespoir de tout celui qui doit le suivre.

Que si quelque grand malheur se trouve mêlé à sa Fortune , c'est ce malheur qui devient l'idée dominante ; plus de biens qu'elle n'efface , plus de plaisirs qu'elle n'empoisonne ; ce malheur n'eût été que d'un instant pour qui l'auroit ignoré , mais la prévoyance lui donne une nouvelle étendue , & il remplira tout l'intervale du moment où on l'a prévu , jusqu'à celui où on doit l'éprouver.

Il me semble voir ce malheureux qui le Sceptre à la main , & au milieu d'une Cour attentive à lui plaire , ne peut se cacher le glaive qu'on a suspendu sur sa tête ; les honneurs qu'on lui rend ne flattent point son orgueil , les plaisirs qu'on lui présente ne sçauroient partager ses sens effrayés , il pâlit , il frissonne , il sent à tous les momens le coup qui le menace : voulez-vous ajouter à son supplice ? Faites-lui regarder ce coup comme inévitable.

Et ne croyons pas encore que la crainte d'un grand mal rendît les moindres maux supportables , comme l'impatience d'un grand bien rendroit les moindres biens insipides , il n'en est pas ici des biens comme des maux ; les plaisirs que peut goûter l'homme sur la terre , ne sont tout au plus qu'une ombre de bonheur , qui à peine effleure l'ame , ils y laissent toujours un fond inépuisable de désirs , que la jouissance d'un bien particulier ne sçauroit interrompre.

La douleur au contraire beaucoup plus réelle ici que le plaisir , nous occupe tout entiers , pour peu qu'elle soit vive ; elle enlève toute notre attention , & nous fixe malgré que nous

en ayons au moment présent , au lieu que la plûpart de nos délices laissent encore errer notre imagination dans l'avenir.

Ainsi un homme prévenu de son fort , sentiroit tous ses maux les uns après les autres , sans que la prévoyance diminuât rien de leur activité ; seulement l'attente des plus grands viendroit encore aigrir les moindres , & la comparaison désespérante d'une douleur qu'on souffriroit , avec des maux encore plus vifs qui devroient la suivre , mettroit l'ame dans une situation si cruelle , qu'on ne sçauroit même l'imaginer sans frayeur.

Remercions donc la Nature de nous avoir caché ce qu'elle nous réserve , elle nous a donné par l'espérance le moyen de goûter jusqu'aux biens qu'elle nous refuse , & celui de tempérer les plus grands maux qu'elle peut nous faire ; du moins ne les souffrons-nous que quand ils arrivent , elle a pour nous cette pitié que les Juges ont pour les criminels , à qui ils ne font prononcer leur sentence qu'au moment qu'elle doit s'exécuter.

Ici se présente l'objet important pour l'homme , la mort. La Nature

prudente nous en a caché l'instant, & cette incertitude devient pour nous une espèce d'immortalité.

Quoique nous voyions bien en général que nous devons mourir, & que les exemples journaliers & universels en soient une preuve suffisante, nous ne sçaurions cependant appliquer cette fatalité à aucun instant de l'avenir; à mesure que nous avançons dans notre carrière, il semble qu'elle s'étende sous nos pas, & que le terme se recule de nos yeux; la mort nous surprend toujours dans l'espérance, &, ce n'est point un paradoxe, nous ne voyons pas la fin de nos jours dans l'instant même qu'ils vont finir.

Quelques biens cependant que nous apporte avec elle l'incertitude de l'avenir, nous connoissons si peu nos avantages, qu'il ne tient pas à nous qu'ils ne nous échapent.

Notre imprudente curiosité s'est efforcée de tout temps de dévoiler l'avenir; combien a-t-elle enfanté de sciences frivoles, qui n'avoient d'autre appui que notre crédulité & notre ignorance; folie d'autant plus honteuse que nous nous y sommes livrez contre nos propres intérêts!

Il n'y a point de Peuple qui n'ait eu son genre de divination. Les uns cherchoient la destinée des Empires dans les entrailles des animaux , & peut-être le sang des victimes tout impuissant qu'il est de lui-même , étoit parvenu par la superstition à faire en effet le sort des états , par la terreur ou la confiance qu'il inspiroit aux esprits crédules.

Les autres attribuoient au hazard des Songes , une infailibilité que la prudence ne pouvoit démentir ; on les regardoit comme les fidèles interprètes des Dieux , & une seule circonstance conforme à leur témoignage , leur donnoit plus de crédit que mille expériences contraires ne leur en pouvoient ôter.

Chaque Nation selon ses caprices a prétendu forcer la Providence à se déceler , par mille cérémonies mystérieuses , qui n'avoient rien d'imposant que leur bizarrerie & leur ridicule ; les plus petites choses entraînoient les plus importantes , un oiseau vû à droite , ou à gauche , décidoit du succès d'une entreprise , & il n'arrive rien de si indifférent dans le monde , qui n'ait été un oracle pour quelques superstitieux.

Ceux mêmes qui ont reconnu l'illusion de ces présages, en ont substitué d'autres encore plus ridicules à ceux qu'ils ont rejettez ; il semble que l'esprit humain ne puisse se défaire d'une folie qu'en la remplaçant par une nouvelle, & que toute sa perfection se borne à changer seulement d'erreurs.

On s'est imaginé que ces grands corps qui paroissent rouler sur nos têtes exerçoient un empire absolu sur les volontés ; nous ignorons comment l'air qui nous environne, agit sur nous, & nous prétendons deviner comment les astres y peuvent agir, eux qui n'ont d'autre rapport avec nous que de pouvoir être apperçûs sous différens aspects, & à une distance si prodigieuse qu'elle effraye l'imagination. Leur clarté seule nous a imposé, il nous a paru beau que notre destin fût écrit en caracteres si brillants, & que tout l'Univers fût occupé à notre fortune.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que de grands génies se soient déclarés pour ces chimères ; mais les plus grands hommes demeurent toujours enfans par quelque endroit.

Ce seroit mal connoître l'esprit humain que de chercher des vrai-semblan-

ces pour le tromper ; l'absurde est souvent plus propre à attirer son respect. Inventez au hazard une science de prédire, vous aurez bien-tôt des Sectateurs ; l'incertitude de l'avenir nous incommode, & nous voulons la vaincre à quelque prix que ce puisse être. Malheureux, de faire tous nos efforts pour nous priver d'un si grand bien, heureux cependant malgré nous, de n'en pouvoir faire que d'inutiles !





RIEN NE REND L'HOMME

PLUS VERITABLEMENT GRAND

QUE LA CRAINTE DE DIEU.

DISCOURS,

*Qui a remporté le prix de l'Académie
des Jeux Floraux de l'année 1709.*

N O U S voulons être Grands , & nous le sommes en effet ; mais nous nous avilissons , en cherchant notre Grandeur où elle n'est pas : d'autant plus méprisables que notre avilissement est notre propre ouvrage , & que rien ne pouvoit nous dégrader que nous-mêmes.

En vain nous reste-t'il une véritable idée de la Grandeur ; nous l'appliquons presque toujours mal , & quoi qu'éclairés sur la fin que nous nous proposons , nous demeurons aveugles sur les

moyens que nous prenons pour y parvenir.

Ce qui fait la Grandeur, nous le sçavons, c'est la Puissance & la Sagesse; elle renferme nécessairement ces deux avantages. La puissance sans lumières, ou les lumières sans puissance, ne seroit tout au plus qu'une grandeur imparfaite, digne à la fois de mépris & d'estime, & qui perdrait bien-tôt d'un côté l'admiration qu'elle obtiendrait de l'autre.

Il n'y a donc que Dieu de grand, dans toute la précision de ce terme. Lui seul est le puissant & le sage; tous les êtres sont ses créatures, point d'autre fondement de l'Univers que sa volonté. Mais aussi éclairé que puissant, il n'a rien créé que pour une fin digne de lui, & la sagesse de ses voyes égale en lui celle de ses desseins.

Ce n'est point sans doute à une semblable grandeur que l'homme aspire; mais il en poursuit au moins l'ombre, toujours impatient de s'élever sur ses égaux, par l'autorité ou par les lumières.

De-là sont nez les Héros & les Sçavans, deux espèces d'ambitieux qui se font arrogé le nom de grands hommes, & qui n'accordent au reste du monde

que les vils noms de peuple & de vulgaire.

Tâchons cependant de dissiper l'illusion qui les séduit ; qu'ils voyent eux-mêmes les bornes de leur prétendue grandeur, & qu'ils apprennent à respecter ceux qui sous des apparences moins brillantes, en ont scû trouver une plus réelle & plus solide.

(a) L'Écriture, dans les paroles qui fondent le sujet de ce discours, met la crainte de Dieu au-dessus de la science, & de la sagesse humaine ; & en un autre endroit, elle lui donne le même avantage sur l'autorité & sur la puissance. Joignons ces deux idées pour remplir toute l'étendue du sujet.

(b) Que les Puissans & les Sages du monde se reconnoissent foibles & insensés devant ceux qui craignent Dieu, & qu'ils avoient que tout nous avilit, au lieu que cette crainte magnanime nous rétablit dans notre première dignité.

(c) **L'**'ÉGALITÉ' ne pouvoit subsister long-temps entre les hom-

(a) *Quàm magnus est qui invenit scientiam & sapientiam ! sed non est super timentem Dominum.*

(b) *Magnus est Judex & potens est in honore : & non est major illo qui timet Deum. Eccl. ch. 10. v. 27.*

(c) *I. Partie.*

mes. Ils naissent avec des désirs trop violents & trop vastes, pour les borner en faveur des autres ; & ils regardent l'indépendance comme un trop grand bien, pour manquer jamais les occasions de s'en saisir. Ainsi la force a bien-tôt joui de tous ses avantages, elle a usurpé l'empire sur les foibles, & s'est servi des premiers esclaves qu'elle a soumis, pour s'en faire encore de nouveaux.

Telle est l'origine, tel est l'agrandissement des Empires: Mais comme la même ambition qui avoit fait les Souverains, ne pouvoit s'éteindre dans le cœur des sujets, ils briguerent au moins quelque part dans l'autorité qu'ils n'avoient pû se dispenser de reconnoître, & par la flatterie, le travail, ou les dehors mêmes de la vertu, ils se disputèrent l'estime & la confiance du maître, pour en obtenir des distinctions, & régner en quelque sorte sous lui ; consolez de recevoir des ordres, par le plaisir de les distribuer à d'autres.

Héros, Rois de la terre, Hommes d'Etat, voilà sur quoi vous établissez votre grandeur, & tout semble concourir avec votre orgueil, pour fortifier la haute idée que vous vous en

faites. Vous commandez à des armées nombreuses , les peuples entiers marchent , combattent , prodiguent leur vie sur vos premiers ordres ; la terre se taît en votre présence ; les Loix mêmes vous obéissent , & vous répandez les bienfaits & les châtimens , au gré d'un caprice que personne n'a droit d'interroger ; chacun avec un visage d'esclave vient étudier dans vos yeux le sacrifice que vous exigez de lui , & le Trône pour vous , n'est pas seulement un Trône , c'est un Autel où vous recevez l'hommage des humains.

Telle est l'image flatteuse que le préjugé vous étale , souffrez que la raison vous en montre le revers. Non moins esclaves que ceux sur qui vous croyez régner , vous dépendez vous-mêmes de tout ce qui vous obéit.

Par quel frein les Rois prétendent-ils contenir les peuples ? qu'ils choisissent de l'amour ou de la crainte ; il leur en coûtera les mêmes soins , & les mêmes travaux. Un Souverain se propose-t-il de gagner les cœurs ? Quels égards éternels ; que d'attentions pénibles ne faut-il pas pour plaire à des peuples ? aveugles , ils ne savent ce qui leur convient : ingrats , les bien-

faits ne font que les enhardir à se plaindre ; volages , ils se lassent même d'être tranquilles. Prend-il au contraire le parti de se faire craindre ? réduit alors à redouter tous ceux qui le craignent , il compte autant d'ennemis que de sujets ; en proie à des inquiétudes toujours renaissantes , il n'est occupé qu'à découvrir des conjurations , & qu'à parer des coups. Indépendance bien fragile ! qui ne se soutient qu'à peine par tant d'égards & de précautions ; édifice fastueux , bâti sur le sable ; le moindre orage le renverse , & il ne laisse bien-tôt de sa pompe qu'un nom frivole & de vastes ruines !

La Grandeur des Conquerants n'est pas mieux fondée. Tels que des torrens rapides , ils vont loin du lieu de leur origine , inonder successivement les Provinces , où ils ne laissent que des traces funestes de leur passage , sans pouvoir jamais s'y faire un lit durable ni paisible : bien-tôt l'envie trouve des assassins , ou la liberté des vengeurs , & dans le tems que ces Héros se croient plus que jamais les arbitres de la vie & de la mort des autres , ils périssent souvent par ceux dont ils se croient les maîtres.

Faut-il descendre des premieres pla-

ces du monde à ces honneurs subalternes qui n'amusent que l'ambition des sujets ? Placé entre le Souverain & le Peuple , on y devient l'esclave de l'un & de l'autre ; il y faut sans cesse concilier des intérêts opposés , sous peine de servir de victime à la tyrannie , ou à la révolte. Qu'est-ce qu'une pareille autorité , que l'on perd à tous les momens par la seule crainte de la perdre ? Une Grandeur apparente pour ceux qui l'ambitionnent ; un esclavage réel , pour les malheureux qui en jouissent.

Il n'y a donc point ici de solide puissance , ni par conséquent de véritable Grandeur. Nous n'en avons que le phantôme qui disparoît dans les bras de ceux qui croient s'en saisir , pendant qu'il ébloiit encore ceux qui ne l'apperçoivent que de loin. Les hommes que nous imaginons les plus puissans , sentent leurs foiblesses jusques sur le Trône , où tout accablés qu'ils sont de nos respects , ils ne peuvent souvent obtenir leur propre estime.

Mais changeons d'objets un moment ; franchissons la distance infinie qu'il y a des Conquerans , & des Rois du monde , jusqu'à ceux qui craignent Dieu. Nous allons voir dans ces derniers , l'indépendance que les autres

cherchent sans succès. Quelque paradoxe qu'il paroisse d'abord de faire naître la Grandeur, de la crainte, nous connoîtrons par la nature de cette crainte, dont il s'agit ici, qu'elle ne peut produire que des effets héroïques; que l'insensé qui ne craint pas Dieu, est le jouet éternel de tout ce qui l'environne; au lieu que le Sage qui le craint, exerce une espèce d'empire sur toute la nature & sur soi-même.

Nous ne parlons point de cette crainte désespérante qui est le partage des impies. Le Sage n'a voulu mettre au-dessus de toute grandeur humaine, que cette crainte amoureuse qui regarde Dieu, plutôt comme un Père, que comme un Maître? qui nous fait vouloir une même chose avec lui, & qui donne ainsi à notre obéissance le goût de la liberté & du choix.

* Celui qui craint Dieu dans ce sens, ne connoît d'autre joug que la justice; & loin de dépendre d'aucune créature, il partage en quelque sorte la puissance du Créateur, par une complaisance universelle en ses Décrets, & par le concours d'une volonté toujours conforme à la sienne.

* *Beatus vir qui timet Dominum, in mandatis ejus volet nimis. Ps.*

Si tous les hommes craignoient Dieu, la société n'auroit pas eu besoin des loix humaines ; celles qu'il a gravées au fond de leur cœur, suffisoient pour établir dans le monde une paix inaltérable ; tout le genre humain eût été qu'une seule famille, où sans s'armer de menaces & de châtimens, une discipline sage eût distribué les travaux selon les forces. Amis zélés les uns des autres, nous nous serions rendu plus de services que l'autorité n'en peut exiger ; & respectés également dans les différentes places où l'intérêt commun nous auroit rangés, la subordination n'eût pas été un esclavage.

En vain, l'oubli de Dieu a-t'il interrompu un si bel ordre ; il subsiste encore pour ceux qui le craignent. S'ils obéissent aux loix humaines, ce n'est qu'autant que Dieu les a adoptées ; ils ne s'informent point de ce que l'on punit, mais de ce qui est juste. S'ils sont sujets fidèles, ce n'est pas pour éviter la vengeance des Souverains ; s'ils sont Rois bienfaisants, ce n'est pas pour prévenir la révolte des peuples ; Juges équitables, leur justice n'est point la crainte du reproche ; Soldats intrépides, leur valeur n'est point la crainte du mépris. La crainte de Dieu ferme

leur cœur à toute autre crainte ; & Supérieurs au respect humain , ils ne dépendent que de leur devoir.

C'est cependant le joug universel , que ce respect humain. En quelque état que soient les hommes , ils se craignent toujours les uns les autres ; ils ont , presque dans tout ce qu'ils font , autant de maîtres que de témoins ; trop jaloux d'occuper une place avantageuse dans l'esprit des autres , ils se laissent tyranniser par les opinions établies , faisant presque toujours , moins ce qu'ils approuvent que ce qu'ils savent que les autres admirent. Alexandre en ravageant la Terre , n'étoit que le vil esclave de l'opinion ; il ne dévora tant de travaux que pour obtenir l'estime de ceux mêmes qu'il subjugoit ; l'Estre chimérique qu'il se faisoit dans l'imagination des hommes , lui étoit plus cher que sa propre vie ; & peut-être que Caton n'attenta sur la sienne , que pour être plus grand dans l'esprit des Romains que César même.

Jugemens humains , que d'aveuglement & de foiblesse dans ce que vous appelez Sagesse & Puissance ! Celui qui craint Dieu n'aspire qu'à l'estime de Dieu ; il ne respecte d'autre té-

moins que le Scrutateur des consciences ; tout le reste est pour lui comme s'il n'étoit pas. Disons tout ; & voilà l'indépendance de l'homme juste , l'Univers entier armé contre lui , ne lui arracheroit pas une action , une seule parole contraire à ses lumières.

Mais, où sont, dira-t'on, ces prétendus Souverains ? qu'on ouvre les annales de l'Eglise ; on y va voir des exemples de cette indépendance d'autant plus surprenants qu'ils y sont communs.

Quel spectacle se présente ici ? d'un côté , des Hommes qui au péril du mépris des Nations , vont y répandre des vérités que la sagesse humaine traite de scandale & de folie ; de l'autre, les Maîtres du monde soulevés contre ces hommes désarmés & sans appui. Quel étrange combat ! A qui doit demeurer l'avantage ? vous n'en doutiez pas, persécuteurs de l'Eglise naissante ; les promesses & les menaces , les honneurs offerts & les échaffauts dressés , vous répondoient d'un prompt succès. Mais vous ignoriez ce que peut la crainte de Dieu sur les cœurs ; vous apprîtes alors que vous ne pouviez faire , ni le bonheur , ni le malheur des hommes ; armez en vain de bienfaits & de

châtiments , vous ne pûtes ni séduire ni effrayer les Chrétiens ; & pendant que troublés , désespérés de votre impuissance , vous prononciez contr'eux des Arrêts sanguinaires ; tranquilles , ils n'étoient impatientes que de l'exécution. De quel côté alors se trouvoit la Grandeur ? vous étiez méprisables sur le Trône , ils étoient Grands sur l'échafaut & leurs supplices mêmes faisoient plus de jaloux que votre autorité.

Il ne manque aujourd'hui à ceux qui craignent Dieu , que de pareilles épreuves , pour attirer encore l'admiration de ceux qui les méprisent. Mais toute ignorée qu'elle est , leur indépendance n'en est pas moins réelle. Au-dessus de leurs passions & des passions des autres , au-dessus des douleurs & de la mort même , ils obéissent librement à une Loy sainte qu'ils aiment , & qu'on ne sçauroit violer sans tomber aussi-tôt dans l'esclavage.

Ce ne seroit pas assez que ceux qui craignent Dieu , ne fussent Grands que du côté de l'indépendance , ils le sont encore du côté des lumières. Mesurons leur grandeur de tout sens ; & que les Sçavants & les Sages du monde apprennent encore à leur céder l'avantage de la Science & de la Sagesse.

* **C**EUX qui n'ont pû parvenir aux dignités humaines , ou qui en ont reconnu l'illusion , ont cherché une autre sorte de supériorité sur leurs égaux. C'est par les lumières qu'ils ont voulu régner ; au lieu de sujets , ils se sont fait des disciples , & ils imaginoient plus de grandeur à éclairer les hommes qu'à les soumettre.

Rien en effet ne seroit plus grand que de pouvoir tout connoître , de mesurer d'un œil certain toute l'immensité de la nature , d'en découvrir l'arrangement & les ressorts , & de partager , pour ainsi dire , avec Dieu-même , la jouissance de la vérité. Mais l'ambition des Sçavans n'a pas été plus heureuse que celle des Héros ; ils n'ont acquis qu'une science confuse , enveloppée de ténèbres épaisses , en prise à une infinité d'objections , & plus inquiétante encore par son incertitude , que l'ignorance la plus profonde.

Aussi du sein de chaque secte , comme d'un état mal affermi , s'est il élevé de tout temps des séditeux qui ont secoué le joug des principes qu'ils avoient reçûs , pour leur en substituer d'autres qui ont encore trouvé des destructeurs.

De lueurs en lueurs , nous courons après l'évidence que nous n'attrapons jamais ; & le terme du sçavoir dans cette vie , est de s'appercevoir enfin qu'on n'a rien reconnu. Car ce qu'on pourroit excepter de cette incertitude , n'étant rien en comparaison de ce qui n'est pas éclairci , ne craignons point d'avancer que l'ignorance est générale , & que les plus Sçavans sont ceux qui en sentent le mieux toute l'étendue.

Vous qui ne vous proposés pas des vûes si nobles , & qui bornés toutes vos recherches à un amas historique de faits & de sentimens , pourriez-vous vous prévaloir encore de vos lumières ? Toute votre science n'est que le souvenir des erreurs humaines ; vous sçavez , il est vrai , tout ce qu'on a pensé , en ignorez-vous moins ce qu'on a dû penser ?

A quoi se réduisent enfin toutes les sciences humaines ? J'en atteste les Sçavans même ? à l'utilité , & à l'agrément de la vie présente , ou même à la simple curiosité. La crainte de Dieu nous fait sentir qu'il y a une science supérieure à celles-là , autant que l'éternité est au-dessus du temps , digne également de notre attention , par son objet , par sa certitude & par son importance.

Celui qui craint Dieu abandonne le monde aux vaines disputes des hommes; son objet est plus grand : il ne veut tirer d'autre fruit de l'Univers que d'y reconnoître la main puissante qui le gouverne ; & dès qu'il a entendu une fois ce témoignage prompt & unanime de toutes les créatures , il y a un Dieu , sa curiosité dédaigne tout le reste , & il n'est plus occupé que de Dieu même. Son étude alors se réduit à deux choses ; à discerner la volonté de Dieu sur les hommes , & à vaincre en lui-même les obstacles que la cupidité y renouvelle à chaque instant. Objet véritablement digne & le seul digne d'une intelligence , de decouvrir l'ordre éternel & de s'y soumettre , quoiqu'il en coûte.

Autant que l'objet de cette Science est grand , autant la certitude en est-elle entière. Ce ne sont point les Philosophes qui nous ont annoncé les desseins de Dieu sur les hommes ; nous n'avons point l'embarras d'opter entre des sectes ennemies & ingénieuses seulement à se convaincre réciproquement d'erreur. C'est Dieu lui-même qui s'est fait notre maître ; il nous a redonné les Loix qu'il avoit gravées dans nos cœurs en les formant , & que la révolte en

avoit effacées ; mais parce qu'il auroit été inutile de nous apprendre sa volonté, s'il nous eût abandonné à nos faiblesses, il nous a promis en même tems de nous aider à l'accomplir. Le secours est infailible, & toujours aussi prompt que nos souhaits.

Qu'est-il besoin à présent de relever l'importance de cette étude ? on sent assez sans doute qu'elle est l'unique nécessaire.

Il y va de notre bonheur & de notre perfection ; tout le reste, pût-il être connu, nous est étranger ; en ce point seul, l'ignorance nous est mortelle : Ecoutez tous, dit le Sage, * craignez Dieu & observez ses Loix, c'est en cela que consiste tout l'homme.

Non que les autres Sciences soient absolument inutiles ; la crainte de Dieu les sanctifie, en les subordonnant à la principale ; elle sçait même tirer des raisons d'humilité de ce qui seroit sans elle une source d'orgueil ; elle apprend enfin aux plus éclairés à reconnoître encore leur ignorance, & à compter pour rien les applaudissemens des hommes ; ce qui est plus grand que tous les talents qui les attirent.

* *Audiamus, time Ieum, & mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo.*

Ne

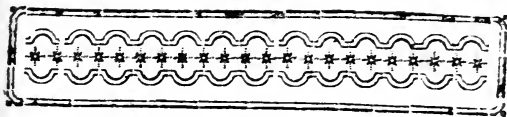
Ne cherchons donc point d'indépendance ni de lumières ailleurs que dans la crainte de Dieu. Hors de là, point de Sagesse, ni même, pour ne rien ômettre, de véritable magnanimité. Les vertus humaines produisent quelquefois les grandes actions; la seule crainte de Dieu forme les grands sentimens.

Qu'on se fasse à plaisir l'idée d'un homme véritablement magnanime. L'instabilité, l'agitation de tout ce qui l'environne ne sçauroit l'ébranler un moment; tout change, & il ne change pas. Toujours juste, toujours égal, les succès ne lui cachent point son impuissance naturelle; les revers ne lui font rien perdre de sa dignité. Généreux jusqu'à se sacrifier pour les autres, désintéressé jusqu'à se trouver trop payé par le plaisir de le faire; capable de louer ses ennemis & de se condamner soi même; zélé pour la justice; indifférent pour la gloire; exempt enfin, ou du moins vainqueur des passions mêmes que les hommes honorent. Ce Héros que l'imagination se forme, la crainte de Dieu l'a produit plus d'une fois; & de tous ceux à qui l'admiration des peuples a donné le nom de Grand,

n'est-ce pas à celui-là que l'envie le doit le moins disputer.

P R I E R R E.

SEIGNEUR, vous ne sçauriez aliéner votre gloire ; vous êtes le Puissant & le Sage, & nous disparoïssons devant vous ; mais entre vos créatures, ne nous fera-t'il pas permis de sentir notre dignité ? ne sont-ce pas des titres de grandeur pour l'homme, que d'avoir été créé à l'image de Dieu, & que Dieu lui-même n'ait pas dédaigné de devenir Homme ? Ne souffrez donc pas, SEIGNEUR, que nous nous avilissions nous-mêmes ; élevez nos cœurs jusqu'à ne vouloir dépendre que de vous ; répandez en nous cette crainte magnanime, qui d'esclaves des hommes, nous fera devenir les enfans de Dieu. Réprimez en nous cette curiosité téméraire qui ose vous interroger sur vos ouvrages, & préparez-nous par la justice à être les témoins éternels de la vérité. Nous verrons alors ce que l'œil n'a point vû, ce que l'oreille n'a point entendu, ce que l'esprit humain n'a point compris ; nous joiirons enfin du règne & des lumières que vous réservés à ceux qui vous craignent.



ELOGE FUNEBRE

DE

LOUIS LE GRAND;

PROTECTEUR

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE,

*Prononcé dans l'Académie Française, le Jeudi 19
Décembre 1715.*

MESSIEURS,

L'ACADÉMIE FRANÇOISE
toujours fidelle à la gloire de son Au-
guste Protecteur, ne s'est jamais assem-
blée publiquement que pour rendre de
nouveaux hommages à ses vertus.

La matiere sembloit se renouveler,
à mesure que les occasions de la traiter
renaissoient. Cet usage établi par notre
amour, & si constamment suivi par no-
tre zèle, cet usage de louer le Roy,
en prenant possession du rang Académi-

N ij

que, n'a jamais pesé à personne par la nécessité de redire les mêmes choses, mais seulement par la difficulté de bien dire ce que les occasions présentes offroient de nouveau à célébrer. On n'étoit point obligé, pour offrir de grands tableaux à l'esprit, de retourner sur des actions passées, & ce n'étoit point dans un souvenir éloigné qu'on alloit chercher l'admiration. Chaque année d'un Regne si mémorable, chaque jour même avoit sa gloire propre & indépendante : c'étoit toujours le même Héros, ce n'étoit jamais le même sujet.

Mais non contents d'exiger de nos nouveaux Confreres ce témoignage public de vénération pour un Roy à qui ils alloient appartenir sous un nouveau titre, nous intéressions encore tout ce que la France enfantoit de Génies à se joindre à notre reconnoissance. Nous décernions des couronnes à qui sçavoit le mieux donner à ses actions leur véritable éclat, à ses vertus leur véritable grandeur, & nous ne croyions pas que l'on pût mieux former les esprits au grand, qu'en leur proposant une matiere toujours aussi féconde que sublime, poétique même par la seule vérité.

Ce Héros enfin nous est enlevé ; ce Héros si long-tems l'objet de nos accla-

mations & de notre joie, l'est aujourd'hui de notre douleur. Il ne nous reste d'autre consolation que de voir qu'il a justifié, surpassé même toutes nos loianges dans ses derniers instans, & que l'admiration qui se croyoit épuisée, a trouvé de quoi se récrier encore au dernier spectacle que lui a donné sa vertu.

De quel prix, MESSIEURS, venons-nous payer aujourd'hui son auguste protection ? Il n'a pas besoin de notre secours pour cette immortalité que nous nous vantons de sçavoir donner aux grands noms. Dans quels climats la Renommée n'a-t'elle pas porté la gloire de son Regne ? La Terre & les Mers en ont été le théâtre ; les Nations polies, les Nations sauvages en font presque également instruites ; & l'Histoire s'en perdît-elle, elle se retrouveroit dans la tradition de tous les Peuples.

Inutiles à sa gloire, ne songeons qu'à immortaliser notre reconnoissance ; c'est assez pour nous de montrer à l'avenir, que du moins par notre zèle, nous avons été dignes de la protection du plus grand des Rois.

Je dis, MESSIEURS, du plus grand des Rois ; & dans ce tribut funébre que je lui rends par l'ordre de l'A-

cadémie, J'ose entreprendre de vous exposer toute sa grandeur. Mais vous m'en défavouëriez, si je la cherchois dans cette puissance extérieure, qui n'est respectable qu'aux yeux vulgaires. Je la cherche au fonds de son ame, & c'est-là que je la trouve toujours égale, sous quelque face que je la regarde. LOUIS est grand dans la prospérité, & l'ivresse des succès n'altère jamais sa sagesse : LOUIS est grand dans les disgraces, & l'humiliation des revers ne sert qu'à découvrir toute sa fermeté.

Que les malheurs de l'Etat, que le dérangement de nos fortunes, suites inévitables des longues guerres, ne nuise point à l'admiration qu'exige la mémoire d'un si grand Roy : LOUIS n'auroit demandé de nouveaux jours que pour les réparer, s'il avoit pû vouloir autre chose que ce que la Providence ordonnoit. Les malheureux sont souvent injustes, mais les esprits éclairés sçavent se mettre au-dessus de leurs malheurs, pour rendre justice à la vertu. Dissipons d'avance par notre raison, ce nuage passager qui peut bien obscurcir le Soleil à quelques yeux, mais qui le laisse briller de toute sa splendeur au reste de l'Univers.

PREMIERE PARTIE.

ON ne connoît que trop, MESSIEURS, quel est l'enchantement de la prospérité. Elle aveugle l'esprit, & elle séduit le cœur; elle change les Salomons mêmes en idolâtres. Elle ôte à l'homme le sentiment de son impuissance naturelle, pour y substituer une confiance téméraire en ses propres forces, & le dégradant en effet plus qu'elle ne l'éleve en apparence, elle le rend esclave de ses désirs, en lui faisant secouer le joug honorable de ses devoirs: elle détruit en lui ce lien de sensibilité qui nous unit tous; & fixant ses yeux éblouis sur son propre bonheur; elle ne lui permet pas de les détourner sur les besoins des autres: enfin elle fait naître & nourrit en lui le mépris des autres hommes, parce qu'elle lui présente la félicité comme un mérite, & comme un discernement que la nature a fait de lui, dont les autres hommes n'étoient pas dignes.

L'ame grande, l'ame forte est celle que tout ce charme ne sçauroit surprendre, qui incapable d'ébloüissement, voit au milieu des succès, la source divine d'où ils descendent; qui au mi-

lieu des triomphes, conserve encore la force de réfléchir sur sa dépendance, & de sentir sa foiblesse; qui du sein de la gloire & du haut du trône, sçait encore soulager & respecter comme ses égaux, ceux que l'ordre politique lui a soumis.

Rappelez à présent, MESSIEURS, la plus grande partie du regne du Roy. Vous le verrez assiégé, si je l'ose dire, d'une prospérité constante, & secouru aussi constamment par une sagesse toujours victorieuse; sorte de combat qui n'est un spectacle que pour la raison, mais bien digne de l'intéresser & de l'occuper toute entière.

Ce Roy dont le Ciel présagea toute la gloire par les palmes triomphantes qui ombragerent son berceau, sur qui la Providence attentive veilla comme sur un fils durant les troubles de sa minorité, & qui vit depuis sa puissance croissant au gré de ses désirs, devenir l'étonnement & la jalousie des Nations; ce Roy qui força les Monarchies les plus altières à reconnoître les prééminences de son Trône, & les Républiques humiliées à implorer sa protection ou sa clémence, qui vit les peuples de l'Orient lui apporter en tribut des extrémités de la terre, la vénération de

leurs Rois , & tomber de respect à la vûe de cette Majesté que la renommée impuissante n'avoit pû leur peindre dans tout son éclat ; ce Roy. . . . Mais, MESSIEURS , dispensez - moi de l'ordre des tems ; j'assemble ici , selon que les idées me pressent , ce corps de félicité si extraordinaire pour un seul homme ; ce Roy qui parcourut avec tant de rapidité la carrière des Conquérans , devant qui les monts sembloient baisser leur tête , & les fleuves ouvrir leurs flots , à qui toute l'Europe , en se liguant contre lui , rendit l'hommage de la crainte , & en recherchant son alliance , celui du respect & de l'admiration ; ce Roy plus heureux encore par sa prospérité domestique , que par les succès brillans de ses armes , qui voyoit sa postérité se multipliant chaque jour sous ses yeux , ne lui présenter dans ses fils que des Ministres zélés de ses ordres , & plus jaloux de les exécuter que de la gloire dont ils se couvroient en les exécutant ; qui voyoit sa famille auguste s'enrichir encore de ce que l'Europe élevoit de plus illustres Princesses , qui amenées par la paix , venoient orner sa Cour de nouvelles graces , & la rendre aussi riante qu'il la rendroit majestueuse ; ce Roy en un

si chéri de ses peuples , de qui la santé attaquée mettoit toute la France en larmes , dont la guérison étoit une longue fête célébrée à l'envi dans les campagnes & dans les villes , & où l'artilan même , à force d'amour , sembloit disputer de magnificence avec le riche ; ce Roy , MESSIEURS , & voilà sa véritable grandeur , n'a laissé vaincre ni sa raison ni son cœur à ce torrent de prospérités ; & tandis que la Nation s'enorgueillissoit de la félicité de son Monarque , le Monarque lui-même ne la regardant que comme une décoration étrangère & fugitive , n'y attachoit point son ame ; il ne pensoit qu'à se faire un mérite solide par ses actions , en remerciant encore le Ciel des succès & des actions mêmes.

Suivez-les ces actions , MESSIEURS , elles sont elles-mêmes les loüanges : désavouez-moi , si vous ne reconnoissez dans les faits mêmes des fruits constans de sagesse , de religion , de bonté & de respect même pour les hommes.

En vain l'Etat étoit-il délivré des troubles qui l'avoient agité. LOUIS y découvre encore dans le sein de la paix , une autre guerre civile d'autant plus funeste qu'un long usage rebelle à tant d'Edits en avoit fait comme le pri-

vilége de la Nation , qu'elle ne régnoit qu'entre les vaillans , & que l'Orgueil & la Vengeance l'honoroiert du nom de courage & de grandeur d'ame.

Ces combats finguliers , d'autant plus magnanimes aux yeux de l'Erreur , que les combattans se devoient être plus chers , que le fujet même en étoit plus frivole , & qu'à peine y diftinguoit-on l'offenfeur & l'offenfé , qui privant la Patrie de fes plus fermes foutiens , tenoient lieu des proſcriptions les plus odieufes , & qui par une contagion déplorable communiquoiert leur fureur juſqu'à ceux qui n'en étoient que les témoins : ces combats , malgré tout leur faux éclat , ne peuvent cacher leur véritable infamie aux yeux d'un Roi qu'inſtruiſoit la Raifon , & dans un âge bouillant où les projets qu'il méditoit avoient tant de beſoin du courage de fes Sujets , il ne craint pas de proſcrire une valeur injuſte & infenſée.

Apprenez donc , ames féroces , à reſpecter une vie qui n'eſt pas à vous , à ne la ſacrifier qu'aux intérêts de l'Etat quand il la demande , à ne plus vaincre enfin pour nos ennemis.

Et n'eſpérez pas que le nom ni le mérite , le rang ni les ſervices même obtiennent jamais du Souverain ces graces

meurtrières qui exposeroient dans la suite tant d'illustres vies. Combien de fois renouvellera-t'il le mérite de ses Loix par son inflexibilité bienfaisante ?

Que ne peut se répandre dans tous les esprits une idée juste de l'honneur, celle que LOUIS en avoit : on attache le mépris à l'offensé, il n'est dû qu'à l'offenseur ; c'est à lui de rougir, puisque c'est lui qui s'est dégradé ; & si le duel pouvoit être permis par l'intérêt de l'honneur, ce seroit à l'offenseur d'appeller celui qu'il a outragé, pour perdre le témoin de son injustice.

Ne compterez-vous pas encore entre les ouvrages d'une raison que la prospérité rendoit plus attentive & plus sûre, le joug de la discipline & de la règle imposé à nos armées ? Nos troupes auparavant sans frein & le fleau des peuples mêmes qu'elles défendoient, instruites à ne plus effrayer que les champs ennemis, ajoutant à la valeur ce qui étoit retranché à la licence, & ne se faisant plus un droit militaire de désoler les lieux de leur passage ? la Magistrature plus éclairée, plus autorisée par tant de sages ordonnances, & le Souverain lui-même, n'employant son autorité que pour se condamner dans sa propre cause, plus Législateur en-

encore par son exemple que par ses Loix.

LOUIS s'éleve plus haut, MESSIEURS ; ce n'est pas assez pour lui de veiller aux droits de la Raison , ceux de la Religion lui sont encore plus sacrés ; & dans le sein du bonheur qui la fait si souvent disparôître aux yeux de l'homme , il la voit , il l'entend , qui du haut du Ciel reclame son autorité , & lui donne le signal pour attaquer ce monstre que l'Enfer avoit vomit pour la détruire : ce monstre qui dérochant d'abord sa marche tortueuse pour surprendre , avoit enfin levé sa tête superbe pour menacer ; car c'est ainsi que l'Hérésie insinuante dans sa naissance , étoit parvenue à déployer toute sa fureur , qu'elle avoit soutenu des sièges contre nos Rois , & forcé la vérité impuissante à traiter avec elle comme avec son égale. LOUIS l'attaque , & il la terrasse. Je laisse à l'Eglise à célébrer ce triomphe ; ce n'est que par sa voix qu'il peut être dignement applaudi. Je ne vous présente que l'entreprise & le motif , comme une preuve incontestable que les prospérités de la terre n'avoient pas fait oublier à LOUIS ce qu'il devoit à cette souveraineté permanente & universelle devant qui toute puissance disparôit.

C'est ce même sentiment de fidélité ; disons mieux ; c'est cet héroïsme chrétien que LOUIS respecta dans cette Famille Royale, qui fuyoit d'un Trône où la foy ne pouvoit régner avec elle. Il crut donner un asile en leurs personnes, autant à la Religion qu'à la Royauté ; leur majesté s'accrut à ses yeux du sacrifice qu'ils avoient fait de leur diadème, & il crut toujours protéger plus qu'un Roi dans un Prince qui ne perdoit sa Couronne que pour avoir été fidelle au Seigneur.

Ainsi vous avez vû l'homme heureux nourrir son zèle & sa Religion de sa prospérité même : mais ce qui n'est pas moins rare, LOUIS heureux en devient plus sensible aux infortuns des hommes. Regardez ces établissemens secourables où les miseres ne sont pas moins respectées que soulagées ; ce Palais superbe qui paroît plutôt un lieu de triomphe que l'asile de la va leur infortunée ; cet Elisée décerné, pour ainsi dire, aux ombres guerrieres ; car ne peut-on pas appeller ainsi ces Soldats mutilés qui ne tenoient plus à la vie que par les bontés d'un Roi dont ils avoient soutenu la gloire, cet autre Palais, ou plutôt ce Temple, où la magnificence soulage la misere, où la piété éclaire la

DE LOUIS LE GRAND. 303
jeunesse , où les talens prêtent à la Noblesse de nouveaux titres , & où les Vertus faisant l'office des Graces fabuleuses , s'empresfent de parer la beauté.

Ces établisfement étoient plus chers à LOUIS que fes plus illustres conquêtes. Ils appartennoient à fa bonté ; les Places conquifes n'appartennoient qu'à fa valeur. Aussi que lui coûtoient-elles à rendre , dès qu'elles pouvoient être le prix de la paix ? Monumens de fa puissance quand il les foûmertoit , elles devenoient des monumens de fa modération , en rentrant sous leurs premières Loix ; & la facilité magnanime de fes Traités prouvoit à toute l'Europe qu'il fçavoit se vaincre lui-même , aussi aisément que ses ennemis.

Et ce n'étoit pas par l'amour du repos qu'il dépofoit les armes ; plus actif dans le sein de la paix , il veilloit sans interruption à nous en faire goûter les fruits ; il vouloit que les Nations enviaffent encore plus notre félicité que notre gloire ; il exécutoit en Roi ce qu'il méditoit en Pere ; ses vaisseaux triomphans traversent les flots pour nous enrichir des dépouilles d'un nouveau monde , & tirant des prodiges du fonds de son amour pour nous , il parle , & les mers s'uniffent pour nous amener l'abondance.

Mais c'eût été peu pour lui de ne procurer à ses Peuples que cette sorte d'abondance, qui toute nécessaire qu'elle est aux premiers besoins de la nature, ne sçauroit pourtant rendre l'homme heureux selon toute la dignité de ses desirs.

L'esprit a des besoins plus nobles, & dès que les autres sont satisfaits, ils se font assez sentir à l'ame, si ce n'est par leur importunité, du moins par la langueur où ils la laissent. C'est aux Arts & aux Sciences à lui fournir les alimens qu'elle demande, & c'est au Prince à ouvrir par sa protection & par ses bienfaits, cette nouvelle source de félicité publique.

Dans quel siècle, MESSIEURS, a-t'elle coulé plus abondamment que dans le nôtre ? Quel Art, s'il n'a pris naissance parmi nous, n'y a pas trouvé du moins sa perfection ? L'industrie semble y avoir épuisé tous ses miracles, & la France embellie de toutes parts, seroit méconnoissable à ceux qui l'habitoient avant nous.

Oui, la magnificence & le goût sont des vertus dans les Souverains. Elles hâtent la lenteur ordinaire des Arts ; ceux qui les exercent s'efforcent à l'envi de mériter le choix du Prince, & ce haut

dégré d'excellence où les élève l'utile ambition d'être préférés, tourne bientôt à l'avantage de toute la Nation : nous profitons des efforts qu'on a faits pour lui ; & nous sommes servis en Rois, parce que tout est devenu digne du Souverain.

Eh ! que la morale ne vienne pas nous effrayer ici du danger du luxe. Il ne consiste pas dans la beauté ni dans la perfection des choses dont nous nous servons ; il ne consiste que dans la vanité qui s'y complait : mais n'est-elle par la même dans tous les temps, & aveugle qu'elle est, ne se complairoit-elle pas également dans les choses médiocres, si les plus parfaites étoient ignorées ?

Les Sciences & les Lettres ont encore prêté la main aux Arts. A quelle sublimité ne sont elles pas rapidement parvenues ? Combien de découvertes récompensées d'avance par un Roi dont les bienfaits alloient chercher les Sçavans jusques dans les glaces du Nord ? Athenes & Rome qui nous disputent encore la gloire du génie, ne nous disputent plus du moins celle des connoissances ; le Ciel s'est dévoilé à nos yeux ; nous avons fondé la terre & les mers, & nous avons tiré, pour ainsi dire, le monde Philosophique de son cahos. Plus les hommes sont éclairés, plus ils sont hom-

mes ; mais aussi plus un Roy procure à ses peuples cet accroissement de lumières , plus il est Roy.

Vous rappelez , MESSIEURS , ce jour si cher à votre mémoire, où le vainqueur & le pacificateur du monde ne crut pas se dégrader , en ajoutant à ses titres celui de votre Protecteur. Mais ce jour de votre gloire fut encore plus le jour de la sienne ; & tandis qu'il n'y avoit qu'à vous féliciter de l'éclat qu'il répandoit sur vous , il falloit le louer de l'y répandre. Il voyoit dès-lors les fruits que produiroit cette adoption ; & j'ose dire qu'il donna dès ce moment à la Nation , à l'Univers , à la Postérité , ces ouvrages excellens qui feront à jamais son instruction ou ses délices.

Vous aviez de quoi reconnoître un si auguste appui ; & le Ciel a mis entre les mains des Muses , le prix des plus grands bienfaits ; les louanges. Aussi avez-vous consacré tous vos talens à sa gloire. Jamais Roi n'a été plus célébré que LOUIS , & votre exemple aussi-bien que ses vertus lui attirèrent de toutes parts les hommages redoublés de la Poësie & de l'Eloquence.

Postérité, ne croi pourtant pas que cet encens enyvrât son ame. Apprends qu'après le plus signalé * de ses exploits ,

* La prise de Mons & de Namur.

il refusa les Couronnes que nous nous préparions à lui offrir. Il sacrifia cette fois notre zèle aux conseils de sa modération ; & si dans les autres circonstances , il sacrifia les conseils de sa modération à notre zèle , c'est qu'il ne crut pas devoir s'opposer à l'épanchement de nos cœurs ; & que se plaissant à penser que nous l'aimions , il ne voulut pas nous priver du plaisir de lui en donner des marques.

Il vous le dit lui-même, MESSIEURS, après un * de vos plus éloquens hommages , qu'il voyoit avec reconnaissance le plaisir que vous aviez à relever le peu de bien qu'il pouvoit faire. Voilà le langage d'un homme qui ne reçoit pas les loüanges comme l'aliment de son orgueil , & qui semble plutôt ne leur faire grace qu'en faveur de l'amour qui les donne.

Loin que la vûe de son propre mérite l'occupât tout entier , yvresse presque n séparable de la prospérité , il épuisoit au contraire son attention sur celui des autres ; & c'est ainsi que les grandes ames sçavent tromper l'orgueil : elles se remplissent de tout ce qui s'offre d'estimable autour d'elles , & cette distraction les sauve du péril de se voir trop elles-mêmes. Aussi prompt à récompenser

* Harangue de M. le Cardinal de Polignac.

fer le mérite qu'à le connoître, ses bienfaits & son suffrage n'étoient qu'une même chose; il craignoit même de n'avoir jamais assez récompensé; les graces s'ajouôtoient aux graces; & la première estime qu'il avoit une fois conçûe, toujours vive, toujours présente à son esprit, en sollicitoit & en obtenoit toujours de nouveaux témoignages.

Je ne chercherai point mes preuves ailleurs que dans cette assemblée. Combien d'entre vous, MESSIEURS, le louent à l'heure que je parle, de cette magnificence qu'ils ont éprouvée, tandis qu'on les loue eux-mêmes du mérite qui en a été l'objet?

Mais nous n'avons presque les vertus qu'aux dépens les unes des autres, & tel est le caractère de l'esprit humain, qu'une perfection en lui, annonce souvent un vice qui la dégrade. Celui qui est vivement frappé des grandes qualités, apperçoit aussi les défauts avec une pénétration du moins égale, & comme il ne sçait point cacher son estime, il ne sçait pas aussi dissimuler son mépris.

La prospérité, la puissance, les graces de l'esprit, le sel même de l'expression, plus que tout cela la supériorité réelle du mérite, tout favorisoit dans le Roi ce penchant presque invincible de l'or-

güeil à se jouer malignement des imperfections d'autrui : mais la raison lui en découvrit toute la bassesse, & l'humanité seule lui en fit sentir toute la barbarie.

Non, qu'on ne louë point de bonté, ces Souverains qui contens de ne pas faire couler le sang de leurs Sujets, se permettent de les bleffer, j'ai presque dit de les immoler par des railleries tyranniques ; car le mépris du Prince n'est-il pas une espèce de mort pour le Courtisan ? Le bon Prince est celui-là seul qui ménage scrupuleusement les hommes par la circonspection de ses discours, qui ne fort jamais du respect qu'il doit à ses Sujets mêmes, & qui sçait faire de ses paroles & de son silence, autant de graces.

Je l'avoüerai, MESSIEURS, cette qualité de LOUIS me frappe d'une admiration particuliere. Ses autres actions étoient faites à la face de l'Univers, & leur éclat pouvoit être leur prix. Mais qu'il est difficile d'exercer constamment une vertu qui n'est point en spectacle, & de remporter des victoires dont on est le seul témoin !

Rassemblez à présent ce que je viens de mettre sous vos yeux ; joignez-y ce que vous me reprochez en secret de n'a-

voir pas célébré ; suppléés à ce que j'ai dit, ce que je vous ai donné lieu de penser des vertus du Roi ; car je ne serois pas surpris que l'Orateur fut ici celui qui le louât le moins : tout ne vous montre-t'il par la sagesse de LOUIS victorieuse de la prospérité ? Vous allez voir changer la face de sa fortune, il demeurera toujours le même.

SECONDE PARTIE.

IL sembla, MESSIEURS, pendant plus d'un demi siècle, que le Ciel se plaisoit à rassasier le Roi de félicité & de gloire ; mais quand le terme de notre bonheur fut arrivé, il sembla aussi mesurer les disgraces à ses anciennes faveurs, & vouloir épuiser sur nous le trésor des maux, comme il avoit épuisé celui des biens.

LOUIS va être blessé par tous les endroits sensibles de son cœur, & le Conquérant, le Pere & le Roi vont être également frappés.

Vous vous ressouvenez, MESSIEURS, de cette bataille funeste, qui fut comme le signal de nos malheurs : nos Troupes défaites aux mêmes lieux qui venoient d'être les témoins de leur triomphe ; ces Troupes oubliant tout à

coup qu'elles font Françoises , se livrent aux fers , les armes à la main , ou fuyent devant l'Ennemi étonné de leur terreur : Que la Nation ne rougisse point , je rapporte des prodiges ! Cependant nous ne pouvons plus vaincre notre malheur : chaque année nous amene de nouveaux revers : plus d'un lieu devient célèbre par nos déroutes & par nos pertes : des ordres où la prudence s'étoit trop précautionnée contre l'excès du courage , enchaînent la valeur d'un Prince * né pour vaincre , & nous coûtent à la fois & la Victoire & son sang : les places rebelles nous échappent , les places fidelles sont enlevées ; les imprudences mêmes de nos Ennemis deviennent pour eux des triomphes , on ne conçoit pas leur témérité , encore après le succès. Où seront nos ressources ? Nos Généraux ** prêts de vaincre , sont blessés , & ne sauvent que leur gloire particulière de la disgrâce publique. Le Roy demande enfin la Paix , car il est aussi grand de la demander par prudence & par amour des peuples , que de la donner par modération ; & nos ennemis insultent à nos démarches

* M. le Duc d'Orleans.

** M. le Maréchal de Villars.

par des propositions plus dures que le refus le plus superbe. Trouvez-vous le Conquérant assez humilié ?

La prospérité domestique ne s'évanoüit pas moins rapidement. Ce Prince * modèle éternel des enfans des Rois, exemple aussi nécessaire pour le bonheur des Etats, que celui des qualités Royales, ce Prince meurt, & ne nous laisse que le souvenir de ses vertus. Son auguste Fils qui se préparoit avec tant de courage à un regne qu'il craignoit si sincèrement ; à qui l'amour des hommes dictoit déjà des projets dignes que la Sageffe les ait adoptés aujourd'hui pour notre ressource, ce Pere des peuples, donnons ce titre à ses desirs, suit son Epouse dans le tombeau, où lui-même est suivi de son Fils ; & la tombe ne se ferme pas encore, elle nous enlève dans le frere de nouvelles espérances. Ainsi le Roi avoit vû une famille nombreuse, l'ornement, l'appui de sa Couronne & les délices de son cœur : il n'a fait que passer, & elle n'est plus ! Trouvez-vous le pere assez malheureux.

Mais il est une infortune encore plus sensible pour un bon Roi ; le malheur

* Monseigneur.

des peuples : & L. O U I S l'éprouve dans toute son étendue. La fidélité se dément dans ses Provinces éloignées ; l'impiété sous le nom de zèle , y allume des révoltes aussi opiniâtres qu'insensées. L'abondance dispa roît de ses Etats ; combien de campagnes abandonnées ! Il faut armer pour les défendre ceux qui les devoient cultiver. Les saisons cruelles s'unissent avec la guerre pour nôtre ruine ; le froid devorant va brûler les moissons & les fruits jusque dans les entrailles de la terre , & nous ravit en un jour , les besoins de plusieurs années. Pour comble enfin , les peuples presque épuisés , à qui la dure nécessité demande encore de nouveaux efforts tandis que l'avarice des uns est attentive & industrieuse à augmenter la misère des autres. Trouvez-vous le Monarque assez accablé ?

Grand Dieu , vous donnâtes autrefois à un Roi selon vôtre cœur le choix des fléaux dont vous vouliez punir son crime ; vous les rassemblez tous sur L O U I S ! étoit-ce pour l'expiation de ses foiblesses , ou plutôt pour l'exercice & le triomphe de ses vertus ?

Suivez le Roi , M E S S I E U R S , dans cet enchaînement de disgrâces ; & trouvez-y , s'il se peut , un moment où

sa Grandeur d'ame se soit démentie.

L'effet de l'adversité sur une ame commune, est de la décéler à elle-même ; elle se croyoit grande tant que la prospérité l'élevoit, & elle prenoit sa confiance pour une véritable force. A mesure que ces biens qui la séduisoient, lui échappent, elle se trouve sans appui ; il ne lui reste rien, dès qu'on lui a enlevé ce qui ne lui appartenoit pas ; & elle demeure effrayée de son propre vuide. Delà ce découragement honteux ; qui ne sçait que se plaindre sans agir, & qui se borne à sentir stupidement les revers, en laissant aux autres le soin des ressources.

Une ame grande au contraire n'est jamais si forte que lorsque tout se déclare contr'elle, & elle compte même que les malheurs l'enrichissent, à mesure qu'elle trouve en elle plus de fermeté à leur opposer.

Douterions-nous que LOUIS ne pensât ainsi ? Jamais les mauvais succès l'ont-ils jetté dans le découragement ? Sa raison aussi libre alors que dans les jours heureux, ne cherchoit-elle pas les remèdes avec la même tranquillité ? Ne les découvroit-elle pas aussi sûrement ? Nulle précipitation, nulle lenteur : sa prudence pouvoit être trompée,

mais non pas déconcertée ; & content de sçavoir toujours prendre les mesures qu'exigeoient les besoins, il regardoit les événemens comme l'affaire d'un plus grand Maître que lui.

C'est de là que naissoit sur son front cette sérénité majestueuse, qui ne s'est jamais obscurcie, & je ne parle pas d'une Majesté extérieure, qui ne consisteroit que dans un assemblage de traits propres à imprimer le respect ; je ne louerois pas un grand Roi d'un don si frivole ; je parle de cette Majesté de l'ame, qui, pour ainsi dire, commande aux traits, qui étale au-dehors une expression sensible de son courage & du témoignage présent qu'elle se rend de sa fermeté. Telle étoit la Majesté de LOUIS, & c'est ainsi que je la donne pour preuve de sa Grandeur dans les disgraces.

Si LOUIS n'avoit eu qu'un extérieur auguste, nous aurions pû nous y méprendre dans les jours de sa gloire. La joye des succès, la fierté de la puissance pouvoit répandre sur son front cette splendeur respectable dont il brilloit alors ; mais l'humiliation des revers auroit bien-tôt terni tout cet éclat ; l'abatement & la tristesse auroient pris la place des passions imposantes, & nous

aurions été surpris de ne plus retrouver cette prétendue Majesté où la vertu n'auroit point eu de part.

Vous le sçavez pourtant, MESSIEURS; celle de LOUIS fut toujours la même. Jamais les disgraces ne lui ont fait changer de visage; c'est que sa vertu ne changeoit point. Les événemens consternoient les villes, tandis que la tranquillité & la confiance régnoient auprès du Trône; on se rassuroit à la vûe du Maître, & il sembloit que nos ressources fussent peintes sur son front.

Adversité, quelle fut ton impuissance sur le Cœur du Roi! Tu n'as pû encore altérer un moment sa bonté. Les malheurs nous aigrissent, & nous rendent les hommes importuns: mais n'étoit-ce pas toujours dans le Roi cette auguste affabilité qui enhardissoit le respect sans l'affoiblir, ce même penchant à faire des graces, ce même désir plus étendu que les graces, qui mettoit dans son accueil & dans ses paroles le plus sensible objet de la reconnoissance? Avec quelle grandeur d'ame récompensoit-il ceux dont la fortune avoit trahi la prudence ou la valeur? On eût dit que par plus de profusion, il vouloit dédommager la Vertu de n'avoir pas réüssi.

Mais cette ame étoit elle auffi tranquille qu'elle le paroiffoit , & cette égalité ne pouvoit-elle pas être un effort de l'orgueil à cacher un trouble qui l'auroit avili ? Ce feroit déjà une grande force que de fôutenir fi conftamment un perfonnage fi difficile , & cet effort feul a peut-être fait tout le mérite de la plûpart des grands hommes.

LOUIS étoit plus folidement grand ; & pour s'en convaincre , il n'y a qu'à le fuivre dans le fecret de fon domestique ; car ce font les vertus privées qui garantiffent le mieux la vérité des plus éclatantes.

Loin de dépoiïiller en fe déroband à fa Cour , cette sérénité fi décente fur le front d'un Monarque , il y ajoûtoit pour ceux qui le fervoient , une douce familiarité qui gaignoit leurs cœurs. Loin de lire les fâcheux événemens dans fes regards , ils y trouvoient toujours leur confolation. Eh ! ne fuffit-il pas de fçavoir que jamais Maître n'a été plus aimé que LOUIS ? Ses Domestiques font célèbres dans le monde par leur amour & par leur zèle ; ils nous ont tous appris qu'on aimoit d'autant plus le Roi qu'on l'approchoit de plus près , & qu'on le voyoit , fi j'ose ainfi parler , dans les momens les plus

naïfs. Voilà ses vrais Panégyristes, & leur admiration le loüe mieux que celle de l'Univers, parce que c'est à ces yeux assidus qu'il pouvoit se déguiser le moins.

On se persuade déjà, sans que je le dise, qu'une Ame semblable étoit incapable d'aucun murmure, & que LOUIS étoit aussi soumis qu'il étoit ferme. Loin que l'impatience le révoltât contre la main divine qui le frappoit, sa piété tranquille l'adoroit avec plus de reconnaissance. Dans le temps que le Seigneur retiroit la Victoire de ses mains, il lui élevoit des Temples avec une magnificence qui sembloit lui rendre grâces des revers mêmes.

Vous ne vous étonnez pas sans doute que je fasse ici de la piété le caractère d'une Ame grande. Vous le sçavez mieux que moi, MESSIEURS, que sans ce fondement, toute grandeur n'est qu'illusion, & que c'est à la Religion seule à faire des Héros, si ce titre n'est dû qu'à la vertu solide.

Les hommes vulgaires portent leurs défauts jusques dans la piété. Ils la rendent inquiète, singuliere & superstitieuse; ils semblent penser qu'elle doit varier selon les temps; qu'il y en a une pour la prospérité, & une autre pour

l'adversité ; & comme si Dieu changeoit, ils changent , selon les événemens , le culte qu'ils lui rendent.

L'ame grande & éclairée ne connoît point ces variations : elle honore l'immutabilité de Dieu par la constance & l'uniformité de ses sentimens ; & c'est ainsi que LOUIS fut religieux dans les disgraces , comme il avoit commencé de l'être dans les jours heureux. Ce ne sont point ces pratiques extraordinaires de piété , dont on se surcharge , & qu'on croit fausement plus saintes que les obligations de son Etat ; ce ne sont point ces vœux impatiens qui semblent imposer des conditions au Seigneur ; ce ne sont point ces peines arbitraires qu'on veut bien souffrir pour se racheter de celles que la Providence nous a désignées ; LOUIS fait consister tout son culte dans une fidélité constante à ses devoirs , & dans une parfaite résignation aux ordres du Ciel. Ainsi l'assiduité à ses Conseils , l'attention aux besoins de l'Etat , ses ordres , ses bienfaits , l'emploi de toutes ses heures pour la décence du Trône , pour l'utilité publique , pour le plaisir même de sa Cour , ou pour la consolation de sa famille ; tout est en lui une œuvre de Religion , parce que tout est animé de l'esprit de l'ordre : ainsi la dé-

route de ses armées, la perte de ses enfans, les fléaux dont le Ciel afflige ses peuples, tout est en lui un sacrifice d'autant plus pur, qu'il n'est pas de son choix, & qu'il coûte plus à son cœur.

C'est cette piété persévérante qui trouve grace devant le Seigneur; & soudain LOUIS est rétabli dans toute sa gloire. Dès Victoires inespérées, une Paix triomphante, (je parle devant ceux * qui en ont été les instrumens & les Ministres) nos Alliez rétablis dans leurs droits, ou affermis sur leur Trône, nos ennemis enfin devenus nos alliez, & nous rendant leur confiance qui nous fera toujours plus chere & plus honorable que la victoire; voilà la récompense des vertus de LOUIS; & c'est le Ciel en se désarmant, qui fait son Eloge.

Nous ne croyions pas, MESSIEURS, qu'il pût y avoir rien de plus admirable qu'une si belle vie: la mort du Roy nous a détrompé. C'est elle qui m'a garanti les grands motifs de toutes ses actions; c'est elle qui m'a dévoilé toute la perfection de ses vertus.

Je laisse aux Orateurs Evangeliques à se saisir du pathétique terrible que leur

* M. le Cardinal de Polignac.

* M. le Maréchal de Villars.

offre le spectacle d'un Roy mourant. C'est à eux d'en effrayer la vanité humaine, de lui montrer le tombeau comme le terme humiliant de tous ses projets, & de frapper les esprits de cette horreur salutaire qui y réveille la Religion. Je ne suis point autorisé à exciter ici ces grands mouvemens, & je ne vous expose la mort du Roy, que comme le plus digne objet de votre admiration.

Qu'est-ce qui fait l'éclat de toutes ces morts célèbres que respecte & qu'admire l'Univers ? Une fierté féroce, un amour aveugle de la gloire, ou le mépris insensé de la vie. La mort du Roy présente une grandeur plus réelle. Il n'y paroît grand que parce qu'il ne cherche point à le paroître ; sa fermeté n'est point fastueuse, ses attendrissemens ne sont point des foibleffes ; & cet homme à qui l'on auroit voulu faire oublier qu'il étoit mortel, semble n'avoir appris toute sa vie qu'à mourir.

Aussi peu occupé de ses douleurs que si elles lui étoient étrangères, il ne songe qu'à ses devoirs, & toutes ses paroles sont autant de preuves de la supériorité de sa raison & de la grandeur de son ame. Je ne puis m'empêcher de vous rappeler ici celles qui nous intéressent da vantage. *Mon Fils*, dit-il au jeune

Prince, vous allez régner : Songez que tout votre bonheur dépend d'être soumis à Dieu, & du soin que vous aurez de soulager vos Peuples. Evitez la guerre autant que vous pourrez ; je l'ai entreprise quelquefois trop légèrement ; ne m'imites pas ; soyez un Prince pacifique , & que toute votre application soit de soulager vos Sujets.

Vous le sentez avec attendrissement , MESSIEURS ; ce Fils que LOUIS embrasse , lui est moins cher , lui est moins présent que ses peuples : il ne regrette que leurs malheurs ; il ne se reproche que de ne les avoir pas assez prévenus ; il ne souhaite à son Fils que la gloire de les réparer.

Puisse le jeune Roy ne croître que pour méditer ces précieuses paroles , pour en faire le fonds de ses sentimens, & pour y mesurer tout son règne.

Mais , MESSIEURS , connoissons tout notre bonheur. C'est le Prince même à qui tous les droits & toutes les vertus ont décerné l'administration de l'Etat ; c'est lui qui chaque jour va retracer au Souverain ces importantes leçons dans son exemple ; c'est ce Prince qui va lui apprendre en nous rendant heureux , combien il est grand de travailler à la félicité des hommes , tandis que nos acclamations & notre recon-

naissance lui apprendront combien il est doux d'en être aimé. C'est ce Héros célèbre par des conquêtes dont toutes les vertus militaires peuvent se disputer l'honneur, qui par un gouvernement pacifique, enseignera au Souverain à n'aimer que la Paix, & à ne se rendre redoutable que pour n'avoir pas besoin de vaincre.

Grand Roy que je viens de célébrer avec un zèle si sincère, si nos intérêts vous touchent encore, soyez sensible à notre consolation : le bonheur même de vos Peuples va être l'éducation de votre Fils.



COMPLIMENT

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE

A MONSEIGNEUR

LE CHANCELIER.

MONSEIGNEUR,

C'est un nouveau bienfait du Roi , pour tout son Peuple , & pour Nous en particulier , que votre élévation à la première dignité du Royaume.

L'Académie s'est affligée , elle s'en fait honneur devant Vous , de la retraite imprévûe de votre illustre Prédécesseur : Nous perdons en lui un ami des Muses , & qui regardoit comme une portion de la Justice , l'appui généreux qu'il prêtoit aux Gens de Lettres.

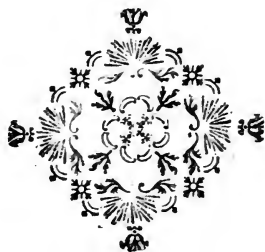
Le choix du Roi nous a consolez ; ce choix qu'une raison constante éclaire , & qui fait toujours le plus solide éloge de ceux sur qui il tombe : il

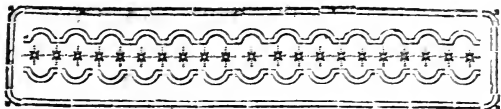
nous rend en Vous ce que nous perdons dans le Chancelier respectable à qui vous succédez. C'est avec joye que nous Vous voyons monter à la place d'où nous avons eu la douleur de le voir descendre , & en admirant en lui cette piété recueillie qui le dérobo au fardeau glorieux des affaires , Nous admirons en Vous cette Religion généreuse qui vous dévoie au travail pour l'utilité publique.

Vous avez déjà lutté avec succès contre les maux de la guerre , dans un Ministère pénible , où la difficulté des tems n'a fait que servir à votre gloire : Placé aujourd'hui à la tête de la Justice , Vous exercez un Ministère de paix , dont tout le Royaume va se ressentir. Songez , M O N S E I G N E U R , que les Muses y doivent avoir leur part. La Paix demande que les Lettres fleurissent , & la Justice veut qu'elles soient récompensées. Nous ne doutons pas que Vous ne comptiez cette loi entre celles dont Vous devenez l'organe & le soutien , & que Dépositaire de l'autorité Royale , Vous ne soyez aussi le Ministre de la protection particulière dont le Roi Nous honore.

L'Académie Française , M O N S I E U R

G N E U R ; est digne de votre estime & de votre affection , je puis dire , en m'exceptant , par le mérite de ceux qui la composent ; mais j'ajoute , en le disputant à tous , par son zèle & son attachement sincere pour votre personne.





R E M E R C I M E N T

A M E S S I E U R S

D E

L' A C A D É M I E

F R A N Ç O I S E .

M E S S I E U R S ,

Que ne m'est-il permis de recueillir ici ce qu'on Vous a dit de plus éloquent en de pareilles occasions ? Pourquoi faut-il des expressions différentes pour des sentimens semblables ? Ceux mêmes que je remercie m'ont enlevé tout ce que j'aurois dû leur dire.

Tant de grands Hommes ont eu à s'acquitter du devoir dont je m'acquitte , qu'il n'y a pas de honte à croire la

matiere épuisée : peut - être même y auroit-il de la justice à dispenser désormais ceux que vous recevrez parmi vous , d'un hommage tant de fois rendu , & auquel la reconnoissance la plus ingénieuse ne sçauroit plus donner aucun air de nouveauté

Je me trompe , MESSIEURS , mon insuffisance me rend injuste , maintenez un usage qui n'humiliera que moi : j'admurerai avec plaisir dans ceux qui me suivront , les ressources qui m'ont manqué.

Je puis du moins vous donner un garand bien sûr de la haute idée , que j'ai de la place où vous m'élevez. C'est ce désir même d'être reçu parmi Vous , si vif en moi dès sa naissance , tout chimérique que je l'ai crû ; ce désir qui m'a tenu lieu de génie , qui m'a dicté ces essais lyriques dont vous avez agréé l'hommage ; & qui sous vos auspices ont trouvé grace devant le public ; ce désir qui , industrieux à se servir lui-même , m'a fait tantôt Orateur & tantôt Poëte pour mériter tous vos lauriers , qui m'a même euhardi plus d'une fois à vous remercier ici d'un suffrage unanime que j'osois regarder alors comme le présage de celui dont je vous rends graces en ce moment ; ce désir

A L'ACADEMIE FRANÇOISE. 329
enfin qui du moindre de vos Elèves,
me fait devenir un de vos Confreres.

Je prononce ce mot avec transport,
& j'oublie un moment ce que je suis,
pour ne voir que le mérite de ceux à
qui vous daignez m'associer.

Quelque naissance, quelque dignité
qui distingue la plûpart d'entre Vous,
ce n'est point par cet éclat emprunté
qu'ils m'ébloüissent; ils en ont un plus
réel & plus indépendant. Qu'on rende
ailleurs aux grands emplois & aux
grands noms ces hommages extérieurs
que l'amour propre, habile à se dédom-
mager, dément quelquefois en secret;
on n'honore ici que les talents & la ver-
tu; on n'y rend que ces respects sînce-
res, d'autant plus flatteurs pour ceux
qui les reçoivent, qu'ils font le plaisir
même de ceux qui les rendent.

Je sens ce plaisir, MESSIEURS, dans
toute son étenduë: il n'y en a pas un de
Vous, (car j'ai brigué l'honneur de
Vous approcher & de Vous étudier
avant le tems,) il n'y en a pas un de
Vous en qui je n'aye senti cette supé-
riorité d'esprit, si sûre de son empire,
mais dont la politesse sçait rendre la
domination si douce.

Oüi, j'ose le dire, les titres sont ici
de trop; le mérite personnel attire à lui

330 R E M E R C I M E N T
toute l'attention. On remarque à peine
que Vous réunissez dans votre Corps
ce qu'il y a de plus respectable dans les
différents Ordres de l'Etat ; on songe
seulement , & c'est-là votre éloge , que
vous y rassemblez le sçavoir , la délica-
tesse , les talents , le génie , & sur tout
la saine critique , plus rare encore que
les talents , aussi nécessaire à l'avance-
ment des Lettres , que le génie même.

Mais à ne regarder que vos Ouvra-
ges , MESSIEURS , quelle source
d'admiration ! Peut-être en sommes-
nous encore trop près pour en juger sai-
nement : on n'est jamais assez touché
de ce qu'on voit naître & de ce qu'on
possède ; on se familiarise avec le mérite
de ses Contemporains ; l'Antiquité seule
y met le sceau de la vénération & de
l'estime publique. Plaçons donc l'Aca-
démie dans son véritable point de vûë ,
& voyons-la , s'il se peut , avec les yeux
de la Postérité.

Des Historiens d'une simplicité élé-
gante , d'une précision nette , & d'un
ordre intéressant , non moins habiles à
discerner les caractères , qu'à dévoiler
les motifs , & qui par le charme des
tours & de l'expression , semblent plû-
tôt renouveler les événemens , que les
raconter : des Orateurs également heu-

reux à choisir & à placer leurs pensées, qui ne remuent les passions qu'en faveur de la vertu, & dont les beautés sont de tous les lieux & de tous les temps, parce que la raison est unïverselle; & ne change point; des Poëtes exacts sans être froids, sublimes, mais qu'on entend toûjours, souvent au-dessus de leurs modèles dans les genres déjà connus, & peut-être inimitables dans ceux qu'ils ont inventés; des Traducteurs ingénieux quoique fidèles, qui tiendront lieu la plupart des originaux qu'ils ont embellis; des Philosophes enfin & des Theologiens solides, qui ont sçû parer les sujets les plus austères, & qu'on relit encore pour le seul plaisir, quand on croit les avoir assez lûs pour s'instruire. Voilà l'Académie, MESSIEURS, telle qu'elle paroîtra au jugement de l'avenir. Les imperfections légères & inséparables de l'humanité, que la jalousie contemporaine grossit & multiplie à nos yeux, disparoîtront alors dans la foule des beautés.

Alors on Vous rendra toute la justice qui Vous est dûe; on connoîtra tout ce que Vous avez fait pour notre Langue; ce qu'elle étoit avant Vous, & ce qu'elle est devenuë entre vos mains.

On ne dira plus simplement, comme

on l'a dit jusqu'ici , que chaque Langue a ses beautés différentes , & que le génie particulier de la notre , est l'ordre , la netteté & la justesse. Vous le sçavez inieux que moi , MESSIEURS ; les Langues n'ont point de génie par elles mêmes. Ce sont les Ecrivains célèbres , qui par l'usage différent qu'ils en font , établissent ces préventions confuses , à qui dans la suite on laisse usurper le nom de principes.

Pourquoi notre Langue n'admet-elle plus ces métaphores audacieuses qui défigurent les objets en voulant les aggrandir ? pourquoi retranche-t'elle ces longues comparaisons chargées de circonstances inutiles , qui ne laissent pas discerner les véritables rapports des choses ? Pourquoi veut-elle que dans un discours , les pensées naissent les unes des autres , ne forment toutes ensemble qu'un tissu de conséquences ; Que par des transitions délicates , on fasse passer l'esprit sans effort & sans précipitation d'un sujet à un autre ? Manquons-nous donc d'expressions pour un stile enflé & licentieux ? Nous coûteroit-il tant d'arranger nos pensées selon que le hazard nous les présente ; sans égard à ces rapports justes , ni à cet ordre naturel que le raisonnement exige ? Non

ſans doute , & nous n'avions que trop de pente à jouir de ces libertés : mais de ſages Ecrivains ſe ſont garantis de la contagion de l'uſage ; ils ont remonté aux ſources du plaifir & de la perſuaſion , & ils nous ont accoutumés enfin à une raifon exacte , dont nous ne ſçaurions plus nous paſſer , mais que par une eſpèce d'ingratitude , nous nommons le génie de notre Langue , pour ne la pas nommer votre ouvrage.

Qu'on voye cependant , quel étoit avant Vous le génie de la Langue Françoife ; elle a aimé l'enflure dans Ronſard , les pointes & la licence dans Theophile , le faſte des hyperboles dans les uns , la fauſſe plaifanterie dans les autres , le déſordre preſque dans tous : les Auteurs mêmes les plus ſenſés n'avoient pas ſeuls aſſez de force , pour ſecotier avec perſévérance le joug du mauvais goût : Il falloit une Compagnie qui par le concours des lumières , établit des principes certains , rendît le goût plus fixe , disciplinât le génie même , & en aſſujettit les fougues à la raifon.

Voilà la gloire , MESSIEURS , de votre Illuſtre Fondateur. Il a prévu les fruits de votre établifſement ; il a ſenti que les plus grands génies abandonnés

à leur goût particulier s'égareroient toujours par quelque endroit ; mais que réunis , ils seroient les maîtres les uns des autres , & que de tant d'esprits enrichis réciproquement de leurs lumières , il ne se formeroit bien-tôt qu'un seul esprit , dont les vûes seroient plus vastes , & les jugemens plus uniformes , capable enfin d'atteindre à la perfection , & d'en donner des régles.

C'eût été trop peu pour ce sage Ministre dévoué aux intérêts de son pays , de ne lui procurer que la sûreté & l'abondance ; il voulut par votre Institution , lui affûrer cette politesse des mœurs , ce commerce agréable des esprits , cet amour , ce goût du beau , qui fait sentir tous les autres biens , & qui affaisonne jusques à l'abondance même.

Les grands Hommes ont les mêmes principes. SEGUIER succéda aux vûes d'ARMAND. Il vous consola généreusement de sa perte , & il soutint l'ouvrage d'un autre , avec autant d'ardeur que si c'eût été le sien ; long-temps votre Confrere , il en étoit devenu encore plus digne d'être votre Protecteur ; & ce qui fait votre gloire & la sienne , LOUIS lui-même n'a pas dédaigné de lui succéder.

C'est de ce jour, MESSIEURS, que votre fortune eût tout son éclat ; les Muses vinrent s'asseoir au pied du Thrône, & le Palais des Rois devint l'azile des Sçavans. Vous ne songeâtes alors qu'à immortaliser votre reconnoissance, & le tribut que vous exigeâtes de vos nouveaux Confreres, fut l'éloge du Prince dont ils alloient partager la protection.

Ainsi par autant de plumes immortelles, furent écrites les Annales de son Règne, monument précieux d'équité, de valeur, de modération, & de confiance, modélé dans les divers événemens, de cet Héroïsme éclairé, où le Sage seul peut atteindre.

Mais quelque grand que LOUIS paroisse à la postérité par ses actions & par ses vertus, ne craignons point de le dire, il lui sera encore plus cher par la protection qu'il Vous a donnée. Tout ce qu'il a fait d'ailleurs, n'alloit qu'à procurer à ses peuples, à ses voisins & à ses ennemis mêmes, un bonheur sujet aux vicissitudes humaines ; par la protection des Lettres, il s'est rendu à jamais le Bienfaicteur du monde ; il a préparé des plaisirs utiles à l'avenir le plus reculé, & les ouvrages de notre siècle qui seront alors l'éducation du

genre humain , seront mis au rang de
les plus solides bienfaits.

Multipliez donc vos Ouvrages MESSIEURS , par reconnoissance pour votre auguste Protecteur ; quelque sujet que Vous traitiez , Vous travaillerez toujours pour sa gloire , & l'on ne pourra lire nos Philosophes , nos Historiens , nos Orateurs & nos Poètes , sans bénir le nom de l'Auguste qui les a fait naître.

Je brûle déjà de contribuer selon mes forces , aux obligations que lui aura l'Univers : Heureux si mon génie pouvoit croître jusqu'à égaler mon zèle !

Je l'échauffe du moins de la plus vive émulation ; je me représente quel étoit l'homme dont je remplis ici la place : j'ai fait plus , MESSIEURS ; pardonnez-moi cette vanité qui ne me sera peut-être pas infructueuse ; j'ai voulu compter tous mes ayeux Académiques : c'est l'illustre Personnage que vous regrettez ; c'est son frere , le grand Corneille ; c'est Maynard dont le nom se soutient encore après celui du grand Corneille : filiation singuliere , dont je ne me fais gloire ici , que pour m'engager davantage à ne pas dégénérer.

Je trouve dans ce nouvel ordre d'Ancêtres , toutes les prééminences de la
Poësie

Poësie. Maynard partagea les suffrages de son siècle avec les Malherbes & les Racans ; combien lui doit-on de ces vers heureux , qu'on ne peut s'empêcher de retenir , ni se lasser de redire ?

Le grand Corneille est de ces hommes qu'on ne peut plus louer. Pour soutenir l'idée que son nom seul réveille , il faudroit ce génie sublime ; j'ai presque dit cet instinct divin , qui n'a été donné qu'à lui , & qui ne l'abandonnoit presque jamais.

C'est au Frere , c'est au Rival de ce grand Homme , que je succède aujourd'hui. Je ne désespere pas, MESSIEURS , de recueillir quelques-uns de ses talens, soutenu par vos leçons , & animé par l'exemple de son digne Neveu , dont je serois tenté de mêler ici l'Eloge , s'il pouvoit être court , & si je ne devois toute mon attention à mon Prédécesseur.

Né avec un goût universel , il connoissoit également les beautés de l'une & de l'autre Scene ; la France le comptera toujours entre ses Sophocles & ses Ménandres. Capable du Grand , il mérita plus d'une fois la noble jalousie de son frere qui eut la générosité de la lui avouer ; tendre & pathétique , il fit couler pour quelques-unes de ses Héroïnes ; des larmes que quarante ans

de succès n'ont pas encore épuisées.

Mais s'il sçut peindre heureusement les majestueuses douleurs de la Tragédie ; le badinage & les jeux instructifs du Comique ne lui furent pas moins familiers : & ce qui le distingue dans les deux genres , c'est qu'il y posséda souverainement le don de l'intrigue , & des situations ; peut-être ne connoîtroit-il point de maître au Théâtre , si sa féconde facilité , si la foule de ses grands desseins lui eût laissé le soin scrupuleux du détail.

Combien d'ouvrages cependant devons-nous à cette heureuse fécondité ? Ces Traductions , ces remarques sur la Langue , ces Dictionnaires , travaux immenses , qui demandent d'autant plus de courage dans ceux qui les entreprennent , qu'ils ne peuvent s'en promettre un succès bien éclatant , & que le Public qui prodigue toujours ses acclamations à l'agréable , jouit d'ordinaire avec indifférence de ce qui n'est qu'utile.

Vous ne me pardonneriez pas , MESSIEURS , de n'envisager mon Prédécesseur que par ses talents , je dois le regarder par ses vertus , l'objet indispensable de mon émulation.

Sage , modeste , attentif au mérite

des autres, & charmé de leur succès; ingénieux à excuser les défauts de ses concurrents, comme à relever leurs beautés; cherchant de bonne foy des conseils sur ses propres ouvrages, & sur les ouvrages des autres, donnant lui-même des avis sinceres, sans craindre d'en donner de trop utiles; ne trouvant pas même à combattre en lui cette basse jalousie tant reprochée aux Auteurs: voilà le modèle que j'ai à suivre. Croiroit-on que je peins un Poëte, si vous n'aviez encore parmi vous de pareils exemples!

Je vous en atteste MESSIEURS, vous qui le connoissiez tout entier, & qui avez joiü si long-temps de son assiduité. Le plaisir de vous entendre l'attiroit ici autant que son devoir: vous l'avez vü fidèle à vos exercices, jusques dans une extrême vieillesse, tout infirme qu'il étoit & déjà privé de la lumière.

Ce mot me fait sentir tout à coup l'état où je suis réduit moi-même. Ce que l'âge avoit ravi à mon Prédécesseur, je l'ai perdu dès ma jeunesse; cette malheureuse conformité que j'ai avec lui, vous en rappellera souvent le souvenir; je ne servirai d'ailleurs qu'à vous faire mieux sentir sa perte.

Il faut l'avoüer cependant, cette pri-

vation dont je me plains, ne sera plus désormais pour moi un prétexte d'ignorance. Vous m'avez rendu la vûe, vous m'avez ouvert tous les livres en m'associant à votre Compagnie. Aurai-je besoin de faits ? Je trouverai ici des Sçavants à qui il n'en est point échappé. Me faudra-t'il des préceptes ? je m'adresserai aux Maîtres de l'art. Chercherai-je des exemples ? J'apprendrai les beautés des Anciens, de la bouche même de leurs rivaux. J'ai droit enfin à tout ce que vous sçavez ; & puisque je puis vous entendre, je n'envie plus le bonheur de ceux qui peuvent lire. Jugez, MESSIEURS, de ma reconnoissance, par l'idée juste & vive que je me forme de vos bienfaits.





DISCOURS

S U R

LE DIFFERENT MÉRITE

DES OUVRAGES D'ESPRIT.

LE terme le plus employé dans le monde, & cependant le plus équivoque, c'est l'Esprit. Chacun y attache une idée particulière; & sans vouloir entrer dans le sens qu'un autre lui donne, ni songer même à le faire entrer dans le sien, on se contredit souvent sur des mots, quoiqu'au fonds, sans le sçavoir, on soit d'accord sur les choses, & qu'il ne manque pour convenir que la précaution de définir les termes; précaution qui à la vérité paroîtroit pédantesque dans les conversations ordinaires, où la vivacité l'emporte sur l'exactitude, & où la justesse est presque toujours déconcertée par les faillies.

Cette contradiction regne sur tout à l'égard des ouvrages de poésie & d'éloquence. Il n'en a point encore paru qui

ayent emporté tous les suffrages : ils ont la plûpart des admirateurs & des critiques : traités d'excellens par les uns, tandis que les autres n'hésitent pas à les scûtenir méprisables. A voir des jugemens si opposés sur les mêmes choses, on est quelquefois tenté de croire que ces arts n'ont que des beautés arbitraires. Gardons-nous cependant d'en porter un jugement si faux. Il y a dans les ouvrages d'esprit des défauts véritables & des perfections réelles : je croi même qu'on peut établir des regles pour les peser avec assez d'exactitude, & pour n'accorder précisément aux choses que l'estime qu'elles méritent.

Ce que j'en vais dire n'est pourtant qu'un essay que je verrois avec plaisir perfectionner par des mains plus habiles ; & je ne lui souhaite point de plus grand succès que d'être l'occasion d'un meilleur ouvrage.

Je n'entre point dans les causes physiques qui occasionnent nos pensées. J'examine, indépendamment de ces causes, les diverses facultés de notre ame, pour les ranger dans leur ordre, & leur donner à chacune leur juste prix. La Mémoire, l'Imagination, le Jugement ; j'ajoute la Méthode qui, si l'on veut, n'est pas distinguée du Jugement ; & qui en est plutôt l'étendue & la perfection.

On est assez d'accord sur le mérite de ces différens talens. Tout le monde place celui qui ne fait que se souvenir au-dessous de celui qui imagine ; celui qui ne fait qu'imaginer , au-dessous de celui qui juge & qui raisonne ; & enfin celui qui n'a seulement que des idées justes, au-dessous de celui qui avec cette même justesse , connoît encore la dépendance & le rapport de ses idées , & qui sçait dans un arrangement exact les fortifier les unes par les autres.

Il faut ranger les Auteurs dans ces différentes classes. C'est delà que nous tirerons des principes pour connoître de quelle sorte d'esprit ils ont ; & pour sçavoir même en détail sur chaque endroit de leur ouvrage , en quel sens on peut le louer ou le reprendre. Que l'amour propre ne s'effarouche pas de cette estimation , s'il y perd quelquefois , en ce qu'il sera obligé d'évaluer certains Auteurs plus qu'il ne voudroit , il regagnera assez d'ailleurs , en rabattant du prix de bien des choses que la réputation lui surfait.

* Il y a des Auteurs de pure Mémoire, pour ainsi dire , qui n'ont d'autre talent que de s'approprier le travail des autres. Je ne prétends pas parler de ces com-

* La Mémoire.

pilateurs effrontés qui ramassant sans choix & sans art, des faits & des pensées qu'ils ont luës, s'imaginent avoir quelque part aux choses qu'ils se donnent la peine de redire. Il n'y a pas de question sur ces gens-là; il ne s'agit pas de régler leur rang dans les lettres; ils n'en ont point. Je parle d'une espèce d'Auteurs sur qui il est plus aisé de se méprendre, & qui viennent même quelquefois à bout d'usurper une réputation, du moins passagere.

Ce sont de prétendus Orateurs & de prétendus Poëtes, qui sans songer à rien copier; ne font cependant autre chose. Incapables de rien produire, c'est la seule mémoire qui leur fournit sur tout ce qu'ils font, le dessein, les pensées, & même jusqu'au style. Pleins des bons Auteurs qu'ils se sont rendus familiers, ils n'osent, parlons plus juste, ils ne peuvent penser que d'après eux. Ils appliquent leurs tours & leurs expressions aux circonstances présentes; & souvent simples traducteurs, simples copistes qu'ils font des choses, ils croient être originaux pour avoir changé seulement des noms. En vain prétendroient-ils que les beautés qu'ils employent ne laissent pas de leur être propres, quoiqu'elles leur soient communes avec d'autres, & qu'il

n'y a qu'à les féliciter de s'être rencontré avec de grands Hommes ; la trop grande conformité les décele ; il y a toujours quelque chose d'original qui distingue ce que nous pensons de nous-mêmes, d'avec ce que nous imitons, au lieu que l'air fervile de l'imitateur se ressent d'abord. L'expression même les trahit à chaque instant : dans la prose , ce sont des phrases , des périodes entières , ramassées des meilleurs ouvrages , & liées avec beaucoup de peine : & fort peu d'art : dans la Poësie ce ne sont que des hemistiches & des vers connus. Jamais une épithete dont ils n'ayent l'exemple ; jamais une de ces manieres de parler que le génie hazarde à propos , & dont le bonheur cache la hardiesse.

Reconnoissons ici toute la séduction de l'amour propre. Y a-t'il aujourd'hui un autre mérite que celui de la Mémoire, à peindre l'Aurore ouvrant les portes de l'Orient avec ses doigts de roses ; les heures attelant le char du Soleil ; lui-même couronné de rayons , fournissant sur son char doré sa vaste & pénible carrière , & venant enfin se délasser dans le sein de Thetis : à représenter Neptune appellent les tempêtes d'un coup de son trident , ou calmant les mers d'un seul mot ; conduisant ses moëtes chevaux sur

les plaines humides , précédé des Tritons & des Sirenes ; & recevant de toutes parts le tribut des fleuves : à peindre la riante Flore , caressée du jeune Zéphire , ou ses trésors dissipés par les tyrans des airs : à descendre enfin sur les rives du Stix formidable aux Dieux même , où les Parques inflexibles filent & tranchent sans égard les jours des humains , & où de severes Juges distribuent équitablement aux ombres les tourmens du Tartare & les délices de l'Elisée ? Toutes ces idées qui ont dû coûter des veilles aux inventeurs , s'offrent aujourd'hui d'elles-mêmes ; & cependant tel est le penchant de l'homme à s'estimer plus qu'il ne vaut , que quelquefois de grands Auteurs s'applaudissent encore de les employer ; & se laissent enyvrer d'un orgueil puéride qui n'étoit pas même pardonnable aux inventeurs.

J'ai cité ces idées toutes triviales qu'elles sont , par cela même qu'elles sont triviales , & qu'elles sont d'autant mieux sentir que nous plaçons quelquefois par des choses où nous n'avons aucune part.

Mais ne nous y trompons pas ; il y a pour tous les genres des chemins aussi tracés que ceux-là , quoi-qu'on s'en aperçoive moins. Combien de tours dans l'éloquence pour se concilier la bienveillance des auditeurs , pour effrayer , pour

attendrir, pour réveiller l'attention languissante, enfin pour ramasser ses forces, & porter le dernier coup à ceux que l'Orateur veut convaincre ? Combien de lieux communs de morale & de figures pathétiques, qui ne manquent aujourd'hui leur effet que parce que nous sommes trop aguerris contr'elles ?

Y a-t'il quelque genre de Poësie dont nous n'ayons les matériaux tout préparés ? le Poëte pastoral croit avoir assez de Theocrite & de Virgile. Juvenal & Horace suffisent aux Satyriques. La Tragédie même si enrichie de nos jours par des génies également heureux & hardis, ne fait presque plus de progrès : toujourn mêmes intérêts, mêmes obstacles, caractères réperés, situations connuës, sentimens ordinaires aussi bien que les discours : on ne tient pas assez de compte à ceux qui au péril du succès prennent des routes nouvelles, & osent faire usage de leur génie.

* C'est pourtant à ces Auteurs d'Imagination que nous devons la naissance des Arts. La Mémoire n'auroit pû faire que des Annales ; le reste n'étoit pas de sa compétence.

L'Imagination, car je l'examine ici toute seule, est sujette, il est vrai, aux

** L'Imagination.

bizarreries les plus extravagantes ; mais elle enfante aussi les idées les plus heureuses ; & en matière de poésie & d'éloquence le jugement n'a rien à faire qu'autant qu'elle lui donne de quoi choisir. Si l'on ne se sent point d'imagination , que l'on renonce à la gloire d'Auteur : l'art ne donne point ce talent , il le suppose ; & dès qu'on en manque , en vain étudieroit-on toutes les règles , en vain même dans un ouvrage peiné , les auroit-on observées scrupuleusement ; on n'auroit fait par tous ses efforts que prouver l'inutilité des règles sans le génie.

Il est vrai que ce génie abondant ne se trouve gueres avec un jugement solide ; & c'est pourquoi les arts ont été du tems à se perfectionner. Les premiers inventeurs sçavoient apparemment mieux imaginer que choisir ; ils exécutoient hardiment tout ce qui s'offroit à eux : l'expérience ne les aidoit pas à prévoir l'effet de leurs caprices. Ébloüis eux-mêmes de la nouveauté de leurs idées , ils en ébloüissoient les autres ; car rien n'est plus contagieux que l'imagination ; mais dans la suite on rejettoit le ridicule à mesure qu'on venoit à le reconnoître ; & l'on ne conservoit que l'agréable , pour servir de fondement à d'autres beautés qui se rassemblant d'âge en âge , forme-

rent enfin un édifice régulier dans chaque genre.

Ne croyons pas que le Poëme soit né avec la consistance & les proportions de ceux d'Homere, quelque imparfaits que j'aye osé les juger ; ni même que Theocrite, quoique dans un genre plus simple, n'ait pas été aidé par les beautés & les fautes de ses prédécesseurs. L'imagination des premiers hommes ne pouvoit pas aller si loin.

Comme l'office de la mémoire est de nous représenter fidèlement ce que nous avons vû ou entendu, celui de l'imagination est de seindre des objets nouveaux par un arrangement arbitraire de tout ce qui a déjà frappé nos sens. Plus nous avons vû de choses, plus nous avons de facilité à imaginer. Celui qui ne connoîtroit que deux espèces d'animaux ne pourroit pas se figurer des monstres aussi variés, que celui qui les connoîtroit toutes. L'imagination des enfans ne se joue pas avec la même étendue que la nôtre, & leurs songes sont apparemment plus uniformes que ceux des hommes faits.

En matiere d'ouvrages, l'imagination des premiers inventeurs étoit à peu près aussi étroite : il lui a fallu beaucoup d'essais pour se mettre au large ; & ce n'a pû être qu'à la longue, qu'on s'est trouvé

350 DISC. SUR LE DIF. MERITE
en état de former de grands desseins, &
de donner de grands spectacles à l'es-
prit.

Il n'en faut pour exemple que la naissance & les progrès de la Tragédie & de la Comédie, quoique le goût qu'on prit à ces spectacles, les ait rendus d'ailleurs assez rapides. Tout secouru qu'on étoit par les Poèmes d'Homere qui offroient déjà de grandes idées du Dramatique, les premiers essais en furent informes: on ne parvint au raisonnable que par degrés, & ces différens accroissemens furent l'ouvrage & la gloire de plusieurs Auteurs; tant il est vrai que l'invention & la perfection sont presque toujourns incompatibles.

La Grece eut l'honneur de toutes ces inventions; & Rome en jouit dans la suite avec la honte de n'y pouvoir rien ajoûter. Seneque demeura au-dessous de ses modelles: Terence même prit tous les sujets de Menandre, & quoique cela n'ôte rien de l'agrément de ses pièces, c'est toujourns autant à rabattre du mérite personnel de l'Auteur.

Ne nous plaignons pas de notre siècle, il a été plus heureux. Nous devons à l'imagination de nos Auteurs deux genres nouveaux de Tragédie, & une nouvelle source de Comique. Corneille a peint des

Héros qui nous ont moins touchés par leurs périls, qu'étonnés par leur grandeur d'ame. Il a trouvé le secret de nous intéresser par l'admiration : sentiment qui rejaillissoit sur nous-mêmes, à la vûe des grandes actions dont notre espèce est capable. Racine, peut-être par un goût particulier, peut-être aussi par la nécessité de se faire une nouvelle route, pour acquérir une gloire égale à celle d'un rival déjà établi, & qu'il désespéroit de surpasser dans son genre, a presque toujours fait de l'Amour le premier ressort de ses pièces ; & comme Corneille flattoit notre orgueil, en nous faisant voir jusqu'où nous pouvons nous élever, Racine nous consolait de nos foibleffes, en nous les montrant dans les plus grands hommes.

Moliere non content de peindre la Nature en général comme Terence, s'est attaché à des ridicules ou à des vices particuliers, qu'il a mis dans tout leur jour ; en un mot, il a subordonné l'intrigue aux caracteres, genre de Comédie inconnu aux Anciens, du moins au point où il l'a porté.

Voilà le grand mérite de ces Auteurs, l'Invention. Si Corneille n'avoit fait que le Cid, & Moliere que l'Amphitruon, nous jouirions toujours, comme

352 DISC. SUR LE DIF. MERITE
nous faisons, de deux pièces admirables; mais nous ne pourrions pas nous vanter d'avoir en eux deux inventeurs; & quoique Corneille ne doive pas tout le Cid à l'Auteur Espagnol, ni Moliere tout l'Amphitruon à Plaute, nous serions réduits à chercher leur imagination dans le détail, au lieu qu'elle nous frappe sensiblement dans de grands ouvrages, & qu'elle a frayé aux Auteurs qui les suivront des chemins qu'ils n'eussent peut-être pas découverts.

* On voit assez par ce que j'ai dit, l'usage & le prix de l'Imagination. C'est une qualité nécessaire aux Auteurs, mais qui ne sert le plus souvent qu'à les égayer, si le Jugement ne la maîtrise. C'est à l'Imagination que nous devons la naissance des Arts; mais c'est au Jugement que nous en devons la perfection. Comme son unique office est de choisir ou de rejeter, c'est lui qui d'après les expériences de ce qui a plû aux hommes, ou de ce qui les a choqués, a établi des règles dans chaque genre. C'est encore lui qui borne l'autorité de ces mêmes règles, & qui nous en fait sentir les exceptions.

L'Art est comme la loi: elle n'a pû prévoir tous les cas, & souvent par l'es-

* Le Jugement.

prit de la loi, on est réduit à juger contre la loi même. L'Art n'a eu aussi que des vûes générales ; & souvent c'est par une connoissance profonde de ces vûes que l'on déroge à ses préceptes particuliers. Voilà en quoi le Jugement est nécessaire, pour reprimer ou adopter à propos les hardiesses de l'Imagination.

Sur quelque sujet qu'on ait à travailler, elle nous présente d'abord plusieurs desseins. Celui qui n'a pas cet esprit d'examen & de choix, ne se donne pas par conséquent la peine de la comparaison : il obéit à ses premières idées ; il arrive quelquefois qu'elles sont heureuses, & que l'imagination le sert aussi bien toute seule, qu'auroit pû faire le jugement avec elle ; mais un moment après le sort change, c'est le propre du hazard de varier : & le même Auteur qui vient de nous étonner par de grandes beautés, nous étonne par de grandes fautes. Comme il n'y a rien en lui qui sçache juger de ses caprices, tout passe, & l'on sent à l'inégalité constante de son ouvrage, qu'il n'est le maître ni du beau ni du ridicule qui lui échappe.

Celui au contraire qui joint le jugement à l'imagination, compare à loisir toutes ses idées : il ne se laisse pas entraîner au brillant des unes, il ne se dé-

termine pas même par la seule justesse des autres ; il ne souscrit à rien qu'autant que l'agrément & la solidité sont d'accord. Nouvelle idée , nouvel examen , il s'interroge sur tout : scrupuleux jusques sur la maniere de dire les choses , il assortit toujours son ton à son sujet ; est simple ou s'élève selon que les circonstances le demandent : il n'admet que les ornemens qui rendent la vérité plus reconnoissable ou plus intéressante ; & enfin , constant à rejeter tout ce qui n'est pas juste , il ne s'égare quelquefois , que parce qu'il n'est pas donné à l'homme de ne se tromper jamais.

Il se trouve de deux sortes de jugement dans les hommes : les uns ne connoissent le vrai que par la discussion , les autres le sentent sans ce secours. Les premiers ne choisissent ou ne rejettent une idée , qu'après l'avoir examinée de tous les sens ; & cette maniere de juger , quoique la plus sûre , nuit presque toujours par sa lenteur à l'agrément , parce qu'elle laisse refroidir l'imagination qui en est l'unique source : Les seconds , par des raisonnemens soudains qu'ils auroient même de la peine à développer , s'il falloit en rendre compte , embrassent d'une seule vûe les défauts & les beautés des choses ; & c'est cette sorte

de jugement qu'on appelle le Goût.

La premiere maniere convient aux Dogmatiques. Comme ils n'ont d'autre but que d'instruire, ils comptent pour rien la perte que leur imagination pourroit faire dans la discussion; mais la seconde, quoique la moins sûre, est presque la seule qui convienne aux Orateurs & aux Poëtes. Ils ne remplissent pas tous leurs engagements, s'ils ne font qu'instruire, ils sont obligés de plaire; & ils ne peuvent y parvenir, qu'autant que par des jugemens prompts ils saisissent les bons momens du génie, qui ne s'accommoderoit pas de la lenteur, ni des scrupules de l'examen. Heureux pourtant l'Auteur capable de revenir sur son ouvrage avec ce jugement de discussion qui peut seul appercevoir & réparer les méprises du génie.

Il y a une observation à faire sur le jugement des Auteurs. Il ne consiste pas toujours à dire des choses absolument exactes, & vraies en elles-mêmes, c'est assez souvent que ce qu'ils disent soit vrai dans les circonstances où ils le disent. On a droit de chicanner le Philosophe sur tout ce qu'il avance. Comme il promet des démonstrations, il doit en donner; mais les Orateurs & les Poë-

tes sont d'un autre ordre. Il suffit aux premiers de ne rien dire que de vrai par rapport à ceux à qui ils parlent. Il y a même beaucoup de jugement à employer quelquefois le faux dont ils prévoient un bon effet : il ne faut les juger que sur le but qu'ils se proposent : toujours d'autant plus irréprochables, en tant qu'Orateurs, qu'ils vont plus sûrement à cette fin, & par les chemins les plus courts.

Le jugement des Poètes, sur tout des Dramatiques, roule encore plus sur des vérités de simple convenance. Comme ils font parler des personnages de différens caractères & en diverses situations, ils doivent beaucoup moins étudier ce qui est vrai en soi, que les diverses manières dont les préjugés & les passions font penser les hommes. J'ai vû critiquer une pensée de l'Opera de Thetis qui me paroît cependant une des plus belles de tout l'Ouvrage, & c'est beaucoup dire. Thetis près de recevoir l'hommage de Jupiter que Mercure vient de lui annoncer, parle à Pelée qu'elle aime, & dont elle croit être trahie. Elle prétend se venger de son infidélité, en se rendant à l'amour de Jupiter. Voici ses paroles.

Mon cœur s'est engagé sur l'apparence vaine
 Des feux que tu feignis pour moi ;
 Et je veux l'en punir en m'imposant la peine
 D'en aimer un autre que toi.

Si elle aime Jupiter, disoit le Critique, ce ne sera plus une peine ; car il implique contradiction d'aimer ce qui ne plaît pas. Cela est vrai, & par cette raison ce seroit une faute de jugement à un Poëte de dire en Historien : Thetis pour se venger de Pelée, s'imposa la peine d'aimer Jupiter ; mais que Thetis le dise elle-même, rien n'est plus naturel, ni mieux ressenti : elle aime actuellement Pelée ; cette passion qu'elle sent, & dont elle faisoit son bonheur, lui fait envisager comme une peine, une passion qu'elle ne sent pas, & qui la priveroit des sentimens qui lui sont encore si chers. Voilà la nature. Ainsi un Auteur doit se mettre à la place de ses personnages, pour parler juste, & un Critique doit s'y mettre aussi, pour ne rien censurer qu'à propos.

En effet, c'est le regne du jugement que la bonne critique, & elle me fournit une exception à ce que j'ai dit en général contre le défaut de génie. Un Auteur pourvû d'un sens droit & délicat,

mais dénué d'imagination , peut encore acquérir quelque gloire , en s'exerçant sur celle des autres. Il ne pourroit rien imaginer de ce qu'il blâme ou de ce qu'il louë , mais il sent & sçait faire sentir , en quoi les choses sont bonnes ou défectueuses. Ce talent bien employé sur les bons Auteurs , seroit d'une utilité considérable pour le public ; & ce seroit en même tems le remède des préventions établies , & le préservatif des préventions à venir.

Nous avons des ouvrages immortels par ce seul caractère. La critique du Cid par l'Académie Françoisè régla bien-tôt l'estime qu'on devoit faire de cet ouvrage ; elle en peza exactement les beautés & les défauts , & elle appuya ses décisions d'un raisonnement si solide , qu'il parut bien aux nouveaux ouvrages que l'Auteur critiqué donna dans la suite , qu'il en avoit senti lui-même toute la force. Il seroit à souhaiter que tout ce qui paroît d'estimable fût examiné par d'aussi bons Juges ; les fautes d'un bon Auteur ne se perpétueroient pas comme elles font par l'autorité de son seul exemple.

Si l'on avoit censuré de bonne heure les ouvrages sans méthode , les Auteurs auroient recherché cette perfection plus

qu'ils n'ont fait ; peut-être qu'aujourd'hui on la croiroit nécessaire par tout ; & je ne crois pas qu'il restât encore de ces gens assez prévenus , pour tenir compte à un Auteur de l'avoir n'égligée, & en estimer d'autant moins ceux qui s'y sont assujettis. Les Anciens , disent ces gens-là , ne sont pas trop méthodiques ; donc il ne faut pas l'être ; mais je me hazarde à soutenir qu'il faut l'être , au péril de la conséquence qu'on en peut tirer contre certains Anciens.

* La Méthode est l'art d'arranger ses pensées de maniere que dans les ouvrages dogmatiques , tout en soit plus clair, & que dans les ouvrages de goût , tout en soit à la fois & plus clair & plus agréable. Il y a des Auteurs dont tout est bon en détail , mais qui par le défaut de cet ordre perdent une grande partie de leur force ou de leur agrément. Qu'on y prenne garde ; ce talent est plus rare encore que le jugement même pris dans un sens étroit. Il se trouve assez de gens capables de prononcer juste sur une idée particulière ; mais qu'il y en a peu qui sçachent embrasser un grand dessein , en arranger toutes les parties dans leur ordre naturel , & faire de chacune de ces parties une nouvelle analise , où il n'entre rien

* La Méthode.

360 DISC. SUR LE DIF. MERITE
de superflu, & où tout ce qui y doit entrer soit mis à sa place !

Point de prévention pour notre siècle, mais aussi rendons - lui justice ; il a du moins sur les autres l'avantage d'avoir porté cet Art plus loin qu'eux. Un Philosophe de nos jours en a fait le fondement d'une nouvelle Philosophie ; & nous lui avons d'autant plus d'obligation, que par ses propres règles, on peut le combattre & le corriger. C'est lui enfin qui nous a appris à raisonner. Le goût de sa méthode s'est répandu jusques sur la Poësie & l'Eloquence : car tel est l'usage & le prix de la raison, elle est bonne à tout, & telle est sa force qu'elle triomphe tôt ou tard des préjugés. Nous manquons plus de gens qui nous la montrent, que de gens qui la reconnoissent quand elle se présente. Les hommes ne sçauroient se dérober long-tems à l'évidence.

Cependant, & j'ai déjà prévenu cette distinction ; l'Orateur & le Poëte ne doivent pas se contenter de la méthode, qui convient au Philosophe. On n'a rien à dire à celui-ci, quand toutes ses propositions naissent les unes des autres ; & que de conséquence en conséquence il a épuisé tout son sujet : mais ceux-là, sans être dispensés de cette première obligation, doivent

doivent encore ranger tellement leur matiere, que l'agrément croisse toujours : & que de beautés en beautés ils parviennent à une fin plus intéressante encore que tout le reste.

En vain l'Orateur aura-t'il ému les esprits dès le commencement du discours ; si à mesure qu'il avance, son feu diminué, on se refroidit avec lui, & l'Auditeur tout prêt d'être convaincu, lui échappe. En vain le Poëte aura-t'il étalé d'abord les images les plus agréables, ou raconté les événemens les plus intéressans ; s'il n'y ajoûte dans la suite que des beautés inférieures, de quelque raison spécieuse qu'il puisse justifier son ordonnance, on sera toujours en droit de lui reprocher un arrangement qui fait succéder l'ennui au plaisir.

Telle est l'Enéide de Virgile : on ne sçauroit à la rigueur en condamner la disposition ; tout y est lié, tout y est suivi : la raison est contente, mais le cœur & l'imagination ne le sont pas. Accoutumés aux plus grandes beautés dans les six premiers Livres, on n'en sçauroit goûter de moindres dans les six derniers ; & toutes estimables qu'elles sont en elles-mêmes, elles tiennent lieu de défauts dans la place où elles sont. L'expression est hardie ; mais du moins ne

ſçauroit - on nier que le Poème ne fût infiniment plus parfait , ſi en conſervant la grandeur & la régularité du deſſein , l'Auteur avoit pû ranger ſes beautés dans un ordre plus propre à faire effet.

Cette méthode eſt particulièrement néceſſaire aux Poètes Dramatiques , qui quelquefois avec autant d'eſprit & de beautés qu'il en faut pour réuſſir , ne laiſſent pas de tomber par le ſeul défaut d'économie. Ils pourroient preſque toujours ſe répondre du succès , s'ils ſça-voient reculer les grandes beautés juſqu'aux derniers actes , & observer cette gradation dans chaque acte en particulier , & même juſques dans chaque ſcene: Ils peuvent ennuyer d'abord impunément ; le plaisir qui doit ſuivre effacera cette impreſſion ; au lieu que s'ils finiſſent par ennuyer , on ne leur tiendra preſque aucun compte du plaisir qu'ils auront fait d'abord. Ils auroient beau en appeller à la réflexion ; l'Auditeur ne juge que par ſentiment , & il n'accorde ſon ſuffrage qu'à l'Auteur qui le lui enlève.

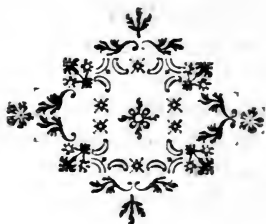
Il ne faut pas croire que la méthode ne convienne qu'aux grands ouvrages ; elle eſt néceſſaire à proportion dans les moins étendus , & même dans les plus petites parties de chaque ouvrage. Les

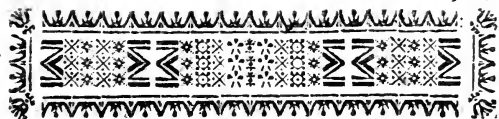
descriptions, les raisonnemens, les récits, la passion même a son ordre; & quoique celui qui la sent ne connoisse pas les rapports & les dépendances de ses différens mouvemens, celui qui la peint doit les connoître pour en faire des images régulières, & capables de toucher les autres.

Voilà en général toutes les qualités qui peuvent se rencontrer dans un ouvrage. Si elles s'y rencontroient toutes dans un degré éminent, l'ouvrage seroit parfait; mais où est l'Auteur qui rassemble tous ces talens? Il faut donc, pour estimer les Auteurs tout ce qu'ils valent; & ne les estimer qu'à ce qu'ils valent, comparer toujours ce qu'ils ont avec ce qui leur manque; bien distinguer leur qualité dominante, & le prix dont elle est, d'avec les autres qualités qu'ils y joignent, & leur prix particulier; & enfin ne prononcer de jugement sur eux, qu'après une exacte compensation de leurs défauts & de leurs avantages.

Tout le monde n'est pas capable de ces compensations, & cependant tout le monde veut juger. On juge donc en gros d'un ouvrage, selon qu'on estime, ou qu'on méprise la partie qui y domine; l'un, parce qu'il n'y trouve pas un juge-

364 DISC. SUR LE DIF. MERITE, &c.
ment bien sûr , le soutient absolument
mauvais; l'autre , parce qu'il y est frappé
d'une imagination brillante , le soutient
admirable sans restriction. On se rap-
procheroit bien-tôt , si l'on s'expliquoit ;
mais on ne s'en donne pas la peine , &
souvent l'on aime mieux disputer que
s'entendre.





DISCOURS SUR LES PRIX

QUE

L'ACADEMIE FRANÇOISE ;
DISTRIBUE,

*Prononcé le 25 Août, Fête de Saint Louis
1714. après la lecture des pièces qui ont
remporté les Prix.*

MESSIEURS ;

Nous nous sommes apperçûs cette année que l'émulation se refroidissoit ; non par la qualité des ouvrages qui nous ont fait souhaiter d'avoir plus d'un Prix à distribuer, mais par le nombre des prétendans, qui s'est trouvé moindre qu'à l'ordinaire.

Q iij

Dans la place où le sort m'a mis, c'est à moi de ranimer au nom de l'Académie Française, cet amour d'une gloire si précieuse à la Nation, si propre à y maintenir l'éclat des talens, plus désirable peut-être que celui des armes; puisque cette supériorité littéraire ne peut exciter chez nos voisins que des jalousies utiles, & qui loin de troubler le repos des uns ni des autres, ne feroient que hâter les progrès de l'esprit & notre perfection commune.

Heureux ces combats paisibles qui font autant d'honneur à l'homme que les combats sanglans devroient lui causer de honte! heureuses ces luttes du génie où les vainqueurs n'obtiennent qu'une admiration qui les fait aimer, & où les vaincus acquierent encore de nouvelles forces par les secours qu'ils reçoivent des vainqueurs mêmes!

La Paix que la Prudence & la Victoire se sont disputé l'honneur de nous ramener, va rendre aux Muses ce loisir précieux qui leur est si nécessaire. Elles peuvent désormais chanter leur propre repos, & en répandre les fruits dans l'Univers. Ce seroit peu que la Paix ne rendît aux hommes que la tranquillité & l'abondance: ils sont nés pour une

félicité plus délicate ; & ils ne font heureux comme il leur convient de l'être , qu'à mesure qu'ils étendent leurs connoissances , & qu'ils perfectionnent leurs talens.

Puisse renaître parmi nous cette émulation qui a donné tant de grands hommes à la France ; qui par tant d'ouvrages célèbres a rendu notre langue si chere aux étrangers , & qui la rendra même nécessaire à la postérité.

Que ne pouvons-nous animer les Auteurs par les plus grandes récompenses ! que ne pouvons-nous proportionner les couronnes au mérite , & assurer la fortune d'un Orateur ou d'un Poëte par la distribution d'un seul prix ! nous n'avons presque que de l'honneur à vous offrir ; mais c'est le trésor le plus cher aux belles ames : & vous avez du moins cet avantage en travaillant pour vous voir couronnés de nos mains , qu'on ne peut vous supposer qu'un intérêt noble & généreux , que la vertu même ne distingue pas du désintéressement.

Rappelez-vous ces jeux si fameux de la Grèce devenus par leur célébrité l'époque de son Histoire , ces jeux où l'on venoit de si loin , avec tant de dépense & d'appareil , où les Héros disputoient

le prix au nom des Villes entieres , & où les Rois mêmes cherchoient à augmenter leur Majesté du titre de vainqueur. Ils ne s'y propofoient qu'une couronne d'Olivier , & les acclamations des Peuples. Nous n'offrons pas de moindres avantages à ceux qui triomphent ici : nous leur promettons un nom, mais un nom autant au-dessus de celui que méritoient ces vainqueurs des jeux olympiques , que la beauté & les lumieres de l'esprit sont au-dessus de la vigueur & de la souplesse du corps.

Les Sujets que nous proposons ne doivent-ils pas encore exciter votre ardeur ? L'Eloquence y travaille pour la Religion : l'Orateur en méditant son sujet en doit devenir plus vertueux ; & en le traitant avec zèle , il communique aux autres les vérités salutaires qui l'ont pénétré. Quelques gens aimeroient mieux une morale toute humaine & indépendante du Christianisme : ils pensent que l'esprit en auroit occasion de briller davantage , & que les fleurs de l'Eloquence s'y assortiroient mieux qu'à l'austérité Chrétienne.

Vain préjugé qui ne prouve en eux que l'ignorance de l'Eloquence & de la morale même. Ils ignorent l'Eloquence

s'ils ne sçavent pas que c'est la vérité & l'importance de sa matiere qui fait la plus grande force ; & ils ignorent la morale, s'ils ne sçavent pas qu'elle n'a de ferme fondement que la Religion ; qu'elle demeure sans règle & sans motifs, si la Religion ne l'éclaire & ne l'anime, & qu'elle ne seroit jamais qu'une spéculation froide de l'esprit, si la connoissance d'un Législateur secourable qui est lui-même le modèle & la récompense de la vertu qu'il commande, n'en faisoit, pour ainsi dire, la passion dominante du cœur.

C'est à cette nécessité de connoître la Religion que se réduisent tous nos Sujets. Nous prenons la morale dans sa source ; & nous donnons lieu ainsi à l'Eloquence Françoisse, de mériter le nom de divine, a plus juste titre que celle des Cicérons & des Démosthenes.

Si nous sanctifions l'Eloquence, nous ne laissons rien de profane à la Poësie. Nous voulons qu'elle nous aide à payer ce tribut d'éloges que nous devons à notre auguste Protecteur : mais ces éloges mêmes sont religieux, & l'encens qu'elle brûle pour LOUIS, elle le peut brûler jusques sur l'Autel. Autant d'actions qu'elle célèbre, autant d'e-

xemples de vertu qu'elle propose aux hommes, autant d'hommages qu'elle rend à Dieu qui en est le principe & la fin. Elle louë un Héros, mais un Héros Chrétien, un Roi qui n'est puissant que pour la Justice, qui n'applaudit qu'à des vertus pures, & qui couvre la valeur même d'infamie, quand elle n'est qu'orgueil & que vengeance; un Roi qui rejette tout pacte avec l'erreur; qui étend le regne de la vérité jusqu'aux Isles lointaines, & qui ne connoît de politique que le zèle prudent de la Religion; un Roi qui supérieur aux prospérités, sçait s'arrêter au milieu de ses conquêtes, quand le repos du monde veut qu'il cesse de vaincre; & qui supérieur aux disgraces, sçait rappeler la victoire à force de fermeté, quand l'intérêt de son Peuple veut qu'il vainque encore; un Roi enfin en qui tout est grand, parce qu'il se dépouille de sa grandeur devant celui dont il la tient. Voilà le Tableau que les Poëtes ont à tracer. La matiere croît à mesure qu'ils y travaillent: loin d'être réduits à rien répéter, ils ne sçauroient même tout dire. Ils n'ont qu'un Héros à représenter, mais il faut peindre en lui toutes les vertus.

Que le génie s'échauffe donc d'une nouvelle émulation ; qu'il satisfasse de toutes ses forces à ce double devoir de Religion & de justice : qu'il prouve sans cesse qu'il n'y a point de véritable vertu sans piété, & qu'il en propose sans cesse un exemple dans le Monarque dont nous jouïssons ; non pour le rassasier d'une louange qu'il ne cherche pas , mais pour laisser à la postérité des monumens de notre zèle , & pour apprendre aux Rois à venir ce qu'ils doivent être.

Quelquefois les Auteurs assez courageux pour l'entreprendre , se trouvent embarrassés dans l'exécution : ils ne savent pas , disent-ils , quel est notre goût , ni à quelle espèce d'éloquence ou de Poésie nous laissons emporter nos suffrages.

Nos principes sont simples. Nous voulons dans l'éloquence , que l'Orateur établisse clairement ce qu'il doit prouver , qu'il marche ensuite de preuve en preuve , sans perdre de tems à des beautés étrangères ; & que croissant toujourns en raisonnement , jusqu'à ce qu'il ait épuisé son sujet , nous nous sentions convaincus , avant que nous réfléchissions qu'il nous à sçu plaire.

Ce n'est pas que nous nous conten-

tions d'une sécheresse dogmatique, qui éclaire inutilement, puisqu'elle ne touche point. L'éloquence doit aller au cœur, & flatter même l'oreille, mais ce ne doit être que pour donner plus de force à la vérité. Il faut que le raisonnement prenne toutes sortes de formes, mais sans cesser d'être pressant; il peut même se cacher quelquefois, pourvû qu'il se fasse toujours sentir, & que dans le même tems qu'il intéresse le cœur par la passion, & qu'il flatte l'imagination par les tours, il faisisse l'esprit par une liaison d'idées & par une force de conséquences qui arrache son consentement.

Il y a deux pièges qui, tout connus qu'ils sont, n'en sont guères plus évités. Quelques Auteurs, pour vouloir être sublimes, se perdent dans des idées confuses, qui n'ont souvent d'élévation que leur obscurité: ils ne développent point aux autres ce qu'ils n'ont point démêlé eux-mêmes: & trop charmés de quelques termes ébloüissans, ils ne s'embarassent guères que le sens même soit lumineux. Les autres contens d'un vrai trivial & d'une clarté trop familière, ne disent rien qui ne paroisse plutôt le fruit de leur mémoire que celui de leur réflé-

xion. Cela n'est-il pas vrai, disent-ils ? ne m'entend-on pas ? Oui, mais nous voulons un vrai de recherche qui nous instruisse, & une clarté élégante qui nous fasse voir un grand sens dans toute sa dignité.

Nous avoions encore que la pureté de la langue nous est chère. L'Académie ne souffre point qu'on viole des règles qu'elle doit maintenir : mais cependant nous les subordonnons au génie & au jugement, & nous pardonnerons toujours quelques fautes de langage, quand la solidité du sens & la beauté des tours demanderont grace pour elle.

La Poësie n'est qu'une éloquence plus amoureuse de la fiction, & plus hardie, quoique plus contrainte ; mais sa hardiesse ne l'affranchit pas de la raison : sa contrainte ne la dispense pas de l'exactitude ; & elle ne doit feindre que de l'aveu & au profit de la vérité.

Nous voulons donc que les Poëtes prennent l'effor, mais un effor sage, & qui ne les fasse pas perdre de vûe : nous n'approuvons que les hardieses heureuses ; & comment peuvent-elles être heureuses que par la convenance des tours avec les sentimens, & par celle des expressions avec les pensées ? Celui qui

penſe d'une maniere neuve , ſ'exprime auſſi avec un tour original : il étend la langue ſans multiplier les termes , & l'alliance nouvelle qu'il fait des mots , dans la néceſſité de rendre des penſées ſingulieres , y fait appercevoir un ſens fin & délicat , qui nous échappoit auparavant , mais qui nous paroît naturel , dans le tems même qu'il nous étonne.

Voilà le génie que nous demandons dans les Poëtes. Qu'ils ne ſ'imaginent pas que les fougues & les écarts en puiſſent tenir lieu. Nous voyons quelquefois des Odes qu'il ſemble qu'on n'ait nommées Pindariques que pour en excuſer le déſordre & la bizarrerie.

Pourquoi faire cette injure à Pindare , de penſer que tout ſon Art fût de n'en point avoir ? C'étoit au contraire , par une reſſource de l'Art même , qu'il ſçavoit joindre au fonds ſtérile de ſes Sujets , les beautés qui en étoient les plus voiſines. Tout ce qu'il dit appartient à ceux dont il parle , ou à ceux devant qui il parle. La Grece aſſemblée n'étoit pas moins ſon objet que les vainqueurs des jeux Olympiques : on découvroit alors dans les choſes une liaiſon que le lointain des tems nous dérobe ; & en un mot , ſes prétendus égaremens ne pou-

voient plaire qu'autant que l'on en sento-
toit les raisons & la convenance.

Quand il seroit vrai que le Poëte
Thebain seroit tombé à cet égard dans
quelque excès, la raison reclameroit
contre son autorité. C'est une maxime
indépendante de tout exemple, que rien
n'est beau qu'à sa place ; & l'Académie
déclare qu'elle mesurera toujourns à cet-
te règle toutes les beautés des ouvrages.

Que la Poësie ne se fasse jamais de sa
contrainte un pretexte de relâchement
& de licences. Les règles des vers n'ont
été inventées que pour flatter l'oreille,
& elles ne se sont affermies & perfec-
tionnés que par une expérience suivie
de ce qui la charmoit davantage : mais
il faut toujourns se souvenir que l'oreille
n'est point flattée si le jugement n'est
d'accord de son plaisir ; & que l'harmoni-
e la plus parfaite demeure sans effet,
si la raison n'en est le plus grand charme.
C'est à les concilier l'une avec l'autre
que consiste la perfection de l'Art. Le
bon Poëte est celui-là seul, qui sçait
tourner toutes les difficultés à l'avantage
de la raison, qui ne rime richement, que
pour s'en exprimer mieux, qui n'est
fidelle au repos du vers, que pour en être
plus clair, & qui n'employe les mots no-

bles, qu'afin que le sens en soit plus fort & plus élevé.

Quant à la fiction qui doit regner dans la Poësie, il est à propos de développer ce principe, qui faute d'être bien connu, jette souvent les Poètes dans une erreur grossiere. Ils s'imaginent qu'il faut toujours des fables & des prosopopées : ils refuseront le nom de Poësie à une épître élégamment raisonnée, parce qu'il n'y aura pas de fiction, selon l'idée qu'ils s'en forment. Qu'ils apprennent cependant qu'il y a une fiction de détail, & renaissante à chaque instant, plus précieuse que ces fictions générales dont la plûpart des Poètes se contentent. Ils prennent pour un chef-d'œuvre poétique, d'avoir inventé quelque action insipide entre la Paix & la Victoire, entre Mars & Minerve; & pour en avoir fait des personnages d'un Poëme froid d'ailleurs, & souvent froid par la fiction même, ils se flattent fierement d'être au-dessus de ceux qui ont traité le même sujet sans fable.

Nous estimons les fables ingénieuses tout ce qu'elles valent : mais nous ne les jugeons pas absolument nécessaires dans la Poësie : ce qui nous y paroît indispensable, c'est une fiction régnante, une

fiction de figures & de tours qui donne de la vie à tout, qui mette la raison même en images, qui fasse agir & raisonner les vertus & les vices, & qui en peignant les passions, fasse quelquefois sentir d'un seul mot de génie, leur principe, leurs stratagèmes & leurs effets. C'est cette sorte de fiction qui fait le Poëte : l'autre n'est qu'un premier effort de l'esprit, celle-ci en est un effort continué sans relâche ; elle est la source d'un plaisir toujours nouveau pour les Lecteurs, & ce n'est que par-là qu'on peut maîtriser leur attention.

Il est difficile sans doute de suivre invariablement ces principes ; nous sçavons par nous-mêmes ce que le beau coûte à trouver ; nous n'ignorons pas qu'il échappe quelquefois aux plus habiles, que les vers mêmes excellens ne sont pas irréprochables ; & si le Prix ne se donnoit qu'à la perfection, l'Académie elle-même ne se flatteroit pas de le mériter. Ainsi ne craignez pas que nous soyons severes jusqu'à l'excès ; nous n'excluons les ouvrages que quand les endroits heureux n'y rachètent pas suffisamment les foiblesses. Nous ne remettons jamais le Prix qu'à regret, & quand la compensation la plus favorable des beautés &

378 D I S C O U R S ,
des négligences n'a pû justifier assez les
Auteurs.

Instruits qu'ils sont à présent de nos principes , qu'ils travaillent avec confiance & avec émulation. Le moyen le plus sûr de perfectionner leurs talens , c'est d'aspirer à un Prix que des Juges éclairés dispensent , & de le disputer à des concurrens qu'on doit toujours supposer redoutables. Cette double vûe de Juges qu'il faut satisfaire , & de rivaux qu'il faut surpasser , fait faire à l'esprit tout l'effort dont il est capable : un Auteur qui sans concurrence abandonne un ouvrage au Public , se contente d'ordinaire de le trouver bon ; celui qui dispute un Prix veut que son ouvrage soit le meilleur. Son ambition est un censeur qui ne lui pardonne rien : elle étend ses lumieres ; elle soutient sa vigilance ; elle l'avertit sans cesse qu'il n'a pas assez bien fait , s'il peut faire mieux ; & la crainte d'être vaincu par un autre , fait , pour ainsi dire , qu'il se surpasse lui-même.

Vous avez cette consolation que l'Académie est aussi attentive à juger équitablement , que vous pouvez l'être à travailler avec succès. Elle sent toute l'importance de l'honneur qu'elle dis-

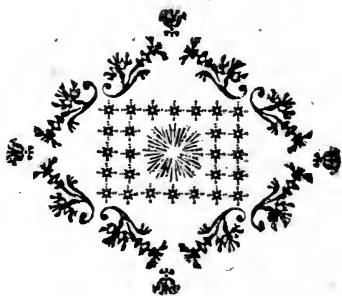
tribue ; elle en voit toutes les suites , & nous ſçavons qu'en couronnant un Orateur ou un Poëte , nous décidons quelquefois de ſa fortune , & même de ſon mérite à venir.

Oui , cette premiere réputation enfante quelquefois dans la ſuite les meilleurs ouvrages. Rien ne ſoutient plus les Auteurs , qu'un nom déjà acquis. Ils ne veulent point déchoir du rang où ils ſe ſont élevés ; & devenus plus ſenſibles à la gloire par l'eſſai même qu'ils en ont fait , ils redoublent leurs efforts pour accroître encore celle dont ils jouiſſent. C'eſt peut-être à ces premiers ſuccès que nous devons , & la Tragédie de Pénélope , où la paſſion fert ſi bien la vertu , & cette traduction généreufe des Philippiques qui ſemble avoir ranimé Demoſthenes , & cette fameuſe pluralité des mondes , ouvrage moins ſingulier encore par ſa matiere profonde & épineuſe que par ſes ornemens inespérés.

Que de motifs pour nous rendre précautionnés dans nos jugemens ; ajoutés que par-là nous nous préparons des confreres , & qu'autant de couronnes qu'on remporte ici , ſont autant de droits qu'on acquiert à une place

380 DISCOURS,
qui fera toujours l'ambition des gens
de lettres.

Voilà, MESSIEURS, tout ce que
nous envisageons en décidant du Prix.
C'est un devoir sacré pour nous de
ne le donner qu'au mérite ; & quel-
ques lumieres qu'on doive supposer à
l'Académie Françoise, il lui arrivera
plûtôt de se tromper que de se re-
lâcher sur l'attention qu'elle doit à la
Justice.



L'ACADEMIE FRANÇOISE
s'étant assemblée le jour de St Louis
 1729. *M. DE LA MOTTE*, Di-
recteur, ouvrit la Séance en disant :

MESSIEURS,

Nous avons donné cette année un
 Prix d'Eloquence, & un Prix de
 Poësie.

Il est juste que les Vainqueurs jouif-
 sent de toute leur gloire, & nous croi-
 rions leur en dérober une partie, si
 nous leur laissions ignorer ce qui doit
 augmenter leur triomphe : ils l'ont em-
 porté sur des concurrens qui nous ont
 fait regretter de n'avoir qu'une cou-
 ronne à donner.

Après qu'on eut lû le Discours qui a
remporté le Prix d'Eloquence,
M. DE LA MOTTE dit :

On va vous lire l'Ode qui a rempor-
 té le Prix ; elle est de M. Bouret,
 qui le remporta déjà il y a deux ans.

Nous avons vû par l'Ouvrage de cette année combien une première gloire donne de force & de courage, pour mériter de nouveaux succès. Par l'effort qu'on fait pour se soutenir, il arrive souvent qu'on se surpasse.

Après la lecture faite de l'Ode, M. DE LA MOTTE dit :

Il ne reste plus qu'à lire le Tribut de l'Académie de Soissons.

Permettez-moi, MESSIEURS, de remarquer à cette occasion combien ces Tributs des Académies qui nous font l'honneur de s'associer à la nôtre, sont utiles dans les Provinces aux progrès de l'esprit & des talens.

Le génie le plus heureux s'élève & s'étend encore à proportion des motifs qui l'animent, & par combien de raisons ceux qui se chargent d'un pareil Tribut, sont-ils excités à la vigilance & à l'exaëtitude ? Ils ont à soutenir l'honneur de leur corps ; ils ont à contenter cette Académie, leur mere, dont ils ont une opinion si haute, & j'oserai le dire en m'exceptant, si bien méritée. Ils savent qu'ils seront jugés par le Public plus redoutable que l'Académie même. Ne craignons pas qu'a-

vec de tels intérêts ils s'en tiennent à de foibles efforts, & qu'ils s'exposent à rougir devant leurs confreres, en comptant trop sur notre indulgence. Ils s'efforcent sans doute d'atteindre à toute la perfection dont ils sont capables. Delà quelquefois des Ecrits aussi ingénieux que raisonnables, & qui par l'émulation en enfantent bientôt de nouveaux. Delà l'honneur des Académies d'où ils sortent, & delà, parmi leurs Concitoyens, la louable ambition d'être admis dans ces Compagnies; titre d'esprit plus flatteur, plus personnel que les Charges & les Dignités. Ainsi, de proche en proche, le bon goût se perfectionne, s'affermie dans le Royaume, & il forme par tout des Ecrivains qui n'auroient pas songé à le devenir sans ces exemples. C'est dans ces vûes que nous sommes exacts à exiger ces Tribus qu'on s'est engagé de nous rendre, & dont nous pouvons profiter nous mêmes, en les jugeant.

Quoique l'Académie ait jugé de l'Ouvrage que vous allez entendre avec l'affection d'une Mere, nous espérons que le Public, tout désintéressé qu'il est, en sera aussi content que nous.



H A R A N G U E

F A I T E

A U R O Y

A Versailles le 11 Septembre 1729.

*S A M A J E S T É , prévenue de mon état,
avoit bien voulu permettre que j'arrivasse
en sa présence, soutenu par deux Aca-
démiciens.*

A U R O Y.

S I R E ,

QUELQUE grande que soit la joie de V O T R E M A J E S T É , elle doit redoubler encore à la vûe de celle de vos Peuples. Heureux les Princes dont les prospérités sont des biens publics !

Oui ,

Oui, SIRE, ce que la joye fait aujourd'hui sur moi, elle le fait sur tous vos Sujets : Toutes les douleurs sont soulagées. Les actions de Graces sont dans toutes les bouches & dans tous les cœurs ; & les signes de l'allégresse, tout éclatans qu'ils paroissent, sont encore loind'en égaler le sentiment.

Jugez-en, SIRE, par les avantages que rassemble pour nous un événement si désiré. Nous voyons dans le Prince qui vient de naître, la satisfaction d'un Roy qui nous aime, & qui ne veut de félicité que pour nous ; les délices d'une Reine, qui regarde ce don du Ciel comme un gage nouveau de votre cœur ; le plus cher intérêt de la Nation qui va voir votre sagesse se multiplier dans un autre Vous-même ; la tranquillité constante de l'Europe, qui sera votre gloire & son héritage.

Puissions-nous, SIRE, n'avoir à célébrer que cette tranquillité dans le plus long & le plus heureux de tous les Régnes ! Puisse l'Ange de la Paix éclairer toujours vos conseils ! Puissiez-vous, nouveau Salomon, plein de ses vertus, exempt de ses foiblesses, & couvert de la gloire la plus solide, défabuser les hommes de cette gloire mi-

litaire qui fait toujours le malheur des Nations , & qui par le prix qu'elle coûte , devroit faire la douleur des Héros mêmes qu'elle couronne. Voilà quels sont les sentimens , quels sont les vœux de l'Académie Françoisse pour V O T R E M A J E S T É ; & pour moi , S I R E , pardonnez - moi mon transport (dans quelle occasion seroit-il plus pardonnable de s'oublier) malgré toutes mes privations , toutes mes douleurs , ce jour est sans doute le plus beau de ma vie , puisque j'ai pû mêler, en présence de mon Roi , le témoignage de ma propre joye à celui de l'allégresse universelle.



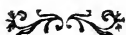
*Après la Harangue , je dis les Vers suivans
à SA MAJESTÉ.*

AUJOURD'HUI la bonté suprême,
De LOUIS a comblé les vœux.
Quels vœux ferions - nous pour nous-
même ?

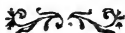
Rien ne nous manque ; il est heureux.



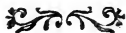
Joye ingénue , aimable guide ,
Viens régler ma lyre & mon chant.
Tout ornement est insipide ,
Où le vrai seul est si touchant.



Eh ! pourquoi du Dieu du Permesse
Irons - nous emprunter la voix ?
Le Peuple en ses cris d'allégresse
Est le Pindare des bons Rois.



Vive le Roi ! douce harmonie !
Quels accords feroient plus flatteurs ?
Efforts concertez du génie ,
Cédez au langage des cœurs.



Dans un don seul , notre espérance
Voit mille autres dons réunis :
Les Peres y goûtent d'avance
Le bonheur de leurs Petits - Fils.

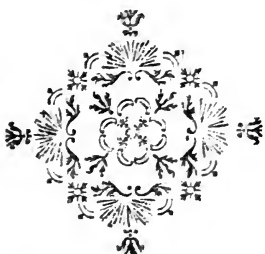
H A R A N G U E
P O U R L A R E I N E.

M A D A M E,

GOUTEZ aujourd'hui le prix de vos Vertus : Elles ont obtenu du Ciel ce que nous lui demandions par tous nos vœux.

Ces Vertus qui vous ont élevée à la première Place du monde, qui vous ont associée au sort d'un Époux aussi digne de tout votre Amour, que VOTRE MAJESTÉ l'est de tout le sien ; ces Vertus méritoient que le Ciel consommât son ouvrage, & qu'il vous accordât ce Prince, dont la naissance est aujourd'hui la fête de toute l'Europe. Oui, M A D A M E, au milieu de notre joye, nous en félicitons nos voisins ; c'est pour eux & pour nous le lien d'une paix durable, & la conciliation de tous nos intérêts. Qu'il croisse sous vos yeux, pour apprendre à vous imiter ; jetez dans son cœur les

fondemens solides des vertus Royales,
 & des qualités héroïques, en le for-
 mant à cette piété, qui ne connoît
 rien de grand que la Justice; qu'au
 milieu de la douceur de vos carettes,
 il recueille le fruit de vos exemples;
 & que par ses heureux progrès la joye
 de sa naissance se renouvelle pour vous
 tous les jours.



H A R A N G U E
FAITE A MONSIEUR
L E D A U P H I N ,
Le même jour.

MONSEIGNEUR,

Vous êtes l'objet de notre joye , sans la comprendre , & sans pouvoir la partager. Nous ne sçaurions encore vous faire entendre nos sentimens ; il ne nous reste que des vœux à faire en Votre Présence. Puissiez-vous tenir à la France , à l'Europe , à l'Univers , tout ce que votre Naissance lui promet. Nous l'espérons , non sur des présages frivoles , mais sur les fondemens les plus solides. Le Sang des Héros qui coule dans vos veines , les vertus d'une Mere , qui par la force de l'exemple deviendront bientôt les Vôtres ; l'abilité des mains chargées de Votre éducation , & accoutumées à former des Rois : Voilà pour nous , MONSIEUR , les garants fidèles de vos progrès & de notre bonheur.

Après que M. DE LA FLAYE eut achevé son Discours de Réception à l'Académie Française , le 16 Mars 1730. M. DE LA MOTTE répondit :

MONSIEUR,

CES jours solempnels de l'Académie font pour elle des jours de douleur & de joye. Nous avons fait des pertes , & nous les réparons : plus heureux , si nous pouvions acquérir , & ne rien perdre !

Nous regrettons , MONSIEUR , un de nos plus illustres Confreres ; & ce sera déjà faire votre éloge , que de peindre l'homme dont vous nous consolez.

Il ne nous reste de ses Ouvrages que ceux de sa premiere jeunesse ; mais il y rassembla les perfections de deux âges , la vivacité du génie , & la maturité de la raison. La Critique qu'il nous a laissée de ce Roman célèbre , qui , avec quelques défauts , demeure

encore le modèle des autres , est elle-même le modèle d'une critique raisonnable. Il louë avec plaisir ; il censure avec modération ; & paroissant toujours douter quand il condamne , il approuve au contraire sans hésiter , & , pour ainsi dire , jusqu'à l'admiration. Qui ne sent pas le beau comme il doit être senti , n'est ni digne , ni capable de reprendre les fautes.

Le mérite du jeune Auteur fut bientôt remarqué par nos plus illustres Ecrivains : les Bossuets , les Racines & les Dépreaux sentirent dans ce qu'il étoit déjà , tout ce qu'il pouvoit devenir ; & ce qui est la vraie récompense d'une ame comme la sienne , ils furent ses amis.

Mais ce génie , tout flatté , tout excité qu'il étoit par de pareils suffrages , fut bientôt arrêté dans sa course. Prévenu de l'estime d'un grand Prince , M. de Valincour fut appelé dans sa Maison , où des fonctions importantes le demanderent tout entier. Dès-lors la gloire personnelle d'Auteur céda aux engagements de sa Place ; & il aima mieux par un service zélé , mériter la confiance du Prince , que d'aspirer aux acclamations publiques par des travaux déplacés. Le génie , tout

rare qu'il est , est commun auprès de cette force de raison qui sçait lui marquer ses tems & ses usages.

Malgré ce sacrifice qu'il avoit fait de ses talents à ses devoirs , ne doutons pas cependant que M. de Valincour n'ait encore beaucoup écrit. LOUIS LE GRAND l'avoit nommé son Historien , à la place de M. Racine. Sans doute par le principe même du devoir , toujours si puissant sur lui , il avoit travaillé à cette Vie brillante , qui doit être à jamais l'étonnement des peuples & l'instruction des Rois , & qui pour notre félicité fait la plus vive émulation de son Successeur. Il avoit fait des réflexions sur tout ce qu'il lisoit : eh , que ne lisoit-il point ! Recueils toujours précieux , quand ils partent d'un homme instruit & qui sçait penser. Le feu nous a tout ravi : tout périt dans cet incendie qui pensa l'envelopper lui-même. Les Lettres y perdirent beaucoup ; lui seul n'y perdit rien. Il ne regretta point les fruits de ses veilles , dont il pensoit trop modestement , pour craindre que les autres y perdissent. Ces trésors qui étoient si bien à lui , puisque c'étoit son esprit-même , lui coûtèrent à peine quelques soupirs : & qui sçait trouver dans sa per-

te l'exercice d'une vertu si rare, acquiert sans doute beaucoup plus qu'il n'a perdu.

Ami passionné du mérite & des talens, encore plus ami de la paix entre les Gens de Lettres, M. de Valincour étoit le conciliateur de ceux qu'avoit pû désunir la diversité des sentimens. Quelle misere, selon lui, que d'aimer assez son opinion, pour s'aigrir contre ceux qui n'en sont pas ! La République des Lettres n'est-elle pas un Etat libre où chacun à sa voix ? C'est même de cette liberté de penser, que s'accroissent les trésors ; & la vérité y demeure toujours chancelante, tant qu'elle n'a pas effuyé l'épreuve des contradictions.

M. de Valincour ne connoissoit point cette hauteur tyrannique, qui donne ses sentimens pour des loix ; & il sçavoit ramener les autres à sa propre modération. Qu'il me soit permis de le rapeller ici avec reconnoissance : dès qu'il eut parlé, les Panegyristes d'Homere me pardonnerent de lui avoir trouvé des défauts ; & je m'en flatte, ils me rendirent leur amitié, quoiqu'ils ne m'eussent pas soumis.

Ce caractère de bonté ne se borroit pas à ses Confreres ; il suffisoit d'avoir

besoin de son secours, pour lui devenir cher ; & pour ainsi dire, on avoit un droit sur lui, dès qu'il pouvoit être utile : oui, MESSIEURS, & c'est le plus beau trait de son éloge. On sçait l'amitié dont l'honoroit depuis long-tems cet illustre Cardinal, né pour la gloire du Prince, & la paix des Nations : cette amitié particulière étoit devenue en quelque façon un bien public : M. de Valincour ne l'employa qu'à protéger le mérite ; & il ne croyoit pas moins servir le Ministre, en lui donnant lieu de bien placer les graces, que ceux pour qui il les sollicitoit : fort de son désintéressement pour lui même ; il alloit jusqu'à l'importunité pour les autres. Un tel Ministre méritoit bien un pareil ami.

C'est à cet homme que vous succédez, MONSIEUR. Eh, quelles qualités ne suppose pas en vous le choix de l'Académie, après une pareille perte ! Je m'imagine que vous sentez déjà quelque émotion, & que vous n'écoutez plus si tranquillement ce qui me reste à vous dire : Mais, MONSIEUR, il faut subir la loi de l'usage ; il a établi ici pour chaque Académicien deux jours de louanges, qui ont tous deux leur inconvenient ; nous sommes trop présents

aux premières, & les secondes ne nous touchent plus. Tout votre ami que je suis, je ne sçaurois vous ménager : je suis chargé des sentimens d'une compagnie, qui s'applaudit de son choix ; & il ne me conviendrait pas d'en dissimuler les raisons, par égard pour votre délicatesse.

Nous retrouvons en vous des talents, qui ne vous ont servi, comme à votre Prédécesseur, que de délassément dans des fonctions importantes. Mais sur ces Poësies mêmes, qui vous sont échappées dans vos momens de loisir, il y a un témoignage bien flatteur à vous rendre : Vous n'y avez admis qu'un badinage élégant, & des graces mesurées. Ce tour enjoué de vers que notre siècle se plaît à nommer du nom de son Inventeur, ce sentiment si vif & si délicat du ridicule, ces expressions naïves & fortes, si propres à le peindre d'un trait durable, toutes ces avances pour la satyre, trop bien accueillie de nos jours, ne vous ont jamais tenté. Vous avez fui cette gloire injuste, dont la malignité des hommes est si prodigue pour ceux qui la flattent. Vous n'avez fait que vous jouer des mêmes armes, dont tant d'autres n'ont cherché qu'à blesser ; & vous avez sacrifié aux droits de la

fociété tous ces traits qui ne font honneur à l'esprit, qu'aux dépens du cœur. Le vrai mérite des hommes est souvent le plus inconnu : il consiste en bien des occasions, plutôt dans les choses qu'ils se défendent, que dans celles qu'ils se permettent.

Nous retrouvons ces qualités solides qui vous ont obtenu la confiance d'un Prince, ami de la vérité : & n'êtes-vous pas encore, aussi-bien que votre Prédécesseur, une preuve que l'amitié peut subsister dans les disputes, & que la contrariété des opinions n'aliène point des cœurs bien faits. Mais je me hâte, MONSIEUR, pour éviter ce qui me regarde, dans un jour, où je parle au nom d'une Compagnie respectable ; je me hâte de vous envisager par un avantage qui vous est plus propre, & qui a beaucoup influé dans son choix.

Cette science du monde, qui n'est pas toujours familière aux Gens de Lettres ; si agréable, toute profonde qu'elle est ; sans laquelle les autres Sciences ne feroient que d'un commerce sec & rebutant, & qui seule se passeroit de toutes les autres ; ce sentiment prompt des convenances, qui fait rendre à chacun avec grace ce qui lui est dû, qui sçait mesurer si juste les

différens degrés de respect, d'amitié, d'affabilité, selon les personnes & les circonstances : Tout cela ne paroît il pas en vous un don de la nature ? J'ajoute le génie de la conversation, qui semble vous inspirer toujours : vous sçavez l'animer, sans vouloir y briller ; plus content d'avoir mis en mouvement l'esprit des autres, que d'avoir fait remarquer le vôtre même.

C'est cette politesse, ces graces, cette gaieté Françoisse, qui, pour ainsi dire, vous ont rendu chez les Etrangers l'apologie de notre Nation. Une jeunesse indiscrete leur avoit donné quelquefois une fausse idée de notre caractère ; ils nous accusoient de légéreté, d'imprudence, & d'un dédain ridicule pour des manières éloignées des nôtres : vous leur avez donné, MONSIEUR, une idée bien différente. Ils vous ont vû joindre l'enjouement à la raison, la liberté aux égards, & la prudence à la vivacité même.

Nous joiirons désormais, MONSIEUR, de tant d'aimables qualités : vous êtes notre bien, & nous sommes devenus le vôtre : nous nous promettons quelque assiduité de votre part, & j'ose vous y inviter pour votre propre avantage. Venez prendre place à ces Assem-

blées , où préside l'égalité Académique , où les rangs & les dignités font gloire de se confondre , en un mot , où regne la politesse autant que les lumieres. Nous ne sommes pas toujours de même avis ; mais nous nous éclairons toujours par les discussions. Chacun a ses richesses particulieres ; mais tout est en commun ; & l'estime s'accroît , l'amitié s'entretient par l'utilité réciproque.

Vous tiendrez bientôt le même langage ; & voilà , MONSIEUR , ce que je désirois depuis long-tems. J'attendois comme un de mes plus beaux jours , celui , où je vous verrois au milieu de nous : mais je ne prévoiois pas qu'à cette joye dût se joindre le plaisir sensible de vous y recevoir moi - même. Tout autre se seroit acquitté de cette fonction avec plus d'honneur pour l'Académie ; mais personne ne le pouvoit faire avec plus de zèle.





DISCOURS.

*Rien ne fait plus d'honneur aux
Grands que de protéger les
Belles-Lettres.*

L'ESTIME des Hommes est un de nos plus grands besoins. Nous naissons tous avec ce désir, qui se développe en nous longtems même avant la raison ; & qui, acquérant toujours de nouvelles forces, à mesure que nous avançons dans notre carrière, franchir, pour ainsi dire, les bornes mêmes de notre vie.

C'est lui, qui, pour se satisfaire, a imaginé cette immortalité qui dérobe nos noms à l'oubli, & qui nous éternise au moins dans la mémoire des hommes.

Tel est l'instinct général : instinct si noble & si digne d'une intelligence, qu'il peut aller de pair avec la raison.

Mais ce désir, quoique général, n'est jamais si vif que dans les Grands. Placés

sur un Théâtre plus élevé, en vûe par conséquent à plus de Spectateurs ; ils se proposent aussi plus de suffrages ; & ils sont rarement contents, s'ils ne se croient parvenus à l'estime universelle.

Qu'ils sçachent donc les moyens de l'acquérir ; mettons-les sur les véritables voyes de l'honneur. Qu'ils apprennent que les hommes n'estimeront jamais en eux que les louables inclinations du cœur, & les lumieres de l'esprit ; & que rien ne prouvera mieux en eux ces avantages que la protection qu'ils accorderont aux Belles-Lettres.

Envain la flatterie leur tient un autre langage ; qu'elle nous réponde elle-même ; où plutôt forçons-là de se taire, en découvrant le vuide & l'illusion de tout ce qu'elle respecte dans les Grands.

Sera-ce la naissance qui leur attirera de sinceres hommages ? on sçait assez qu'elle n'est pas un mérite ; mais seulement le présage du mérite & l'obligation d'en acquérir. Toute la force du préjugé ne va qu'à nous arracher pour elle des respects extérieurs ; & comme nous nous acquittons par notre estime envers la vertu des ancêtres ; nous payons aussi d'un égal mépris l'indignité des descendans. Nous allons même encore plus loin. Nous nous

vengeons d'être nés dans les derniers rangs, en jugeant à la rigueur ceux que le hazard a traités mieux que nous ; une vertu commune leur tient presque lieu de vice ; & opposant toujours ce qu'ils devoient être à ce qu'ils font en effet, nous allons jusqu'à les trouver méprisables, s'ils ne sont aussi loüables, que leurs peres.

Tireront-ils des dignités un droit plus légitime à nos loüanges. Loin de leur donner par elles-mêmes de nouvelles perfections, elles ne servent souvent qu'à mettre au jour tous leurs défauts ; & tel dans un rang médiocre se feroit sauvé du mépris, qui en est devenu l'objet éternel, pour s'être laissé élever aux premières places.

Avares de notre estime, nous ne l'accordons qu'au mérite personnel ; nous dépouillons les hommes de ce qui leur est étranger ; & mis alors dans la balance, ils n'y pesent que leur véritable poids.

Défabusés du bonheur de la naissance & de l'éclat des dignités, croiroient-ils que les richesses les honnoient ? elles n'amènent d'ordinaire que des vices & des flateurs ; & tout ce qu'elles ont de fastueux n'attire de la part des hommes, qu'une véritable envie déguisée sous de faux applaudissemens.

Mais quelque indignes d'estime que soient ces avantages par eux-mêmes, les Grands les peuvent rendre, par un usage éclairé, des sources fécondes d'honneur & de réputation. S'ils paroissent par leur conduite, juger sainement du prix des choses, & les aimer selon leur prix; si d'un cœur vertueux, & d'un esprit étendu, ils n'employent leur autorité & leurs richesses qu'à procurer le bonheur de la société; la société s'en acquitte aussi-tôt par des suffrages unanimes; & elle transmet encore aux races futures son estime & sa reconnoissance.

Or les Grands ne font jamais paroître plus de louïables inclinations, ni plus de lumieres; ils ne procurent jamais mieux le bonheur de la société, que par la protection qu'ils donnent aux Lettres; & il ne faut que le prouver pour les convaincre en même-tems que rien ne peut leur assurer une gloire plus solide, ni plus durable.

Qu'est-ce que les Belles-Lettres? C'est-ce que l'antiquité nous a laissé de plus propre à perfectionner la raison; ce sont les modèles de la plus sublime Poësie, & de la plus saine éloquence; c'est l'heureuse imitation de ces grands modèles; elles renferment également

ce qui régle le cœur, ce qui forme le jugement, ce qui étend, & ce qui élève l'esprit; c'est enfin, pour ainsi dire, l'éducation du genre-humain. Otez-les aux hommes; ils retombent tout-à-coup dans une brutale ignorance, qui ramène avec elle & la grossiereté des vices, & la férocité des passions.

C'est donc un goût naturel pour la vertu, qui nous fait sentir la beauté des Lettres; & ce n'est que le zèle de cette même vertu qui engage les honneurs à les protéger.

Un Grand, abandonné aux passions; ébloüi de sa dignité, amoureux de ses richesses, & noyé dans les plaisirs, ne regarde d'ordinaire les Sçavans qu'avec mépris; indigne de son intelligence, il dédaigne de la perfectionner, & tout ce qui n'est pas sensible & grossier, lui paroît frivole.

Quoi de plus méprisable que cet homme, qui élevé par la fortune au-dessus des autres, se ravale ainsi lui-même jusqu'à l'instinct des bêtes; qui sans aucun sentiment de sa grandeur naturelle, neglige les besoins de l'esprit, pour multiplier ceux du corps; & qui compteroit pour un tems perdu, celui qui ne serviroit qu'à le rendre plus parfait?

Autant que cet homme est digne de mépris par la bassesse de son cœur ; autant l'ami , le protecteur des Lettres est-il respectable par la noblesse de ses sentimens ; avide de connoissances , il voudroit intéresser tous les hommes à l'instruire ; il ne connoît de plaisirs solides que les plaisirs utiles ; vous ne le verrez point en proye à des flatteurs , qui étudient ses passions , pour les prévenir ; cherchez-le parmi les sages , dont il tâche de s'approprier les lumières : au prix des biens fragiles qu'il possède , il achete des Sçavans un bien durable qui lui manque ; non content même des secours que lui prête son siècle , il interroge encore les siècles passés ; cherchant des leçons dans les Philosophes , des exemples dans les Historiens , de nobles mouvemens dans les Poètes , & l'habitude de la raison dans les Orateurs ; il ne s'applaudit enfin d'être grand que par la facilité que son élévation lui donne à augmenter ses lumières.

Si la noblesse des sentimens nous fait aimer les Lettres ; les Lettres , par un juste retour , relèvent aussi la grandeur des sentimens. C'est de-là que se tirent les semences de toutes les vertus ; c'est-là qu'en se familiarisant avec les

grands exemples , & les grandes idées ; on contracte cette loüable émulation d'y atteindre , qui va quelquefois jusqu'à les passer.

Qu'on remonte , si l'on veut , jusqu'à la vertu militaire , qui est en possession de s'attirer les hommages les plus éclatans ; quelque indépendante qu'elle paroisse de l'amour des Lettres , n'en a-t'elle pas toujours été accompagnée dans ceux qui l'ont portée à son plus haut point ? Le Heros de la Grece n'étoit pas plus avide de puissance , que de sçavoir , & le Conquérant Romain n'est pas moins grand parmi les Sçavans , que parmi les Héros.

Ainsi , l'amour des Lettres dans les Grands , nous fait porter un jugement avantageux des sentimens de leur cœur ; ce n'est pas assez ; elle nous donne encore une grande idée de l'étendue de leurs lumieres : on n'aime pas ce que l'on ne connoît pas ; il faut sentir la beauté des Lettres pour les aimer , & dès qu'on la sent , l'étude en devient nécessaire ; le penchant se change bientôt en passion ; les premiers progrès sont un attrait pour de nouvelles découvertes ; & comme l'objet est inépuisable , le désir de le posséder ne sçauroit s'éteindre.

Il n'en est pas ainsi des autres objets de notre attachement : approfondis aussitôt qu'effleurés, ils n'ont pas en eux-mêmes de quoi renouveler nos désirs ; nous en sommes dégoûtés, dès que nous en jouissons ; & il faut le dire pour nous justifier ; c'est bien plus une preuve d'imperfection de leur part, que d'inconstance de la nôtre.

Les Lettres, au contraire, offrent toujours de nouvelles beautés, c'est un champ riche & fécond où les trésors sont cachés sous les fleurs ; où l'on ne sçauroit faire un pas, qu'on ne soit tenté de le parcourir tout entier ; ceux qui y moissonnent les premiers, n'ôtent rien à ceux qui y viennent après eux ; que dis-je ? Ils ajoûtent encore à l'abondance, & d'âge en âge ce champ devient toujours plus vaste & plus fertile.

C'est à vous d'en procurer l'agrandissement, vous que distinguent la naissance & les dignités. Aimez les Sçavans ; animez-les par votre accueil, dont ils sont encore plus jaloux que de vos bienfaits. Si la Société vous est chère, c'est à ce soin qu'elle connoitra votre amour pour elle. Les sages Ministres, les grands Capitaines, ne leur sont pas plus nécessaires que les Protecteurs des Lettres.

Les Premiers mettent l'ordre & la discipline dans un état ; ils y attirent même l'abondance : les Seconds le défendent des entreprises ennemies ; c'est dans leur courage , & dans leur expérience que réside la sûreté publique : mais les autres en faisant fleurir les Lettres , assûrent à la Société cette politesse des mœurs , ce commerce agréable des esprits , cette riche moisson de lumieres & de connoissances , qui assaisonne , pour ainsi dire , l'abondance & la sûreté même. Les uns ne prévoient qu'aux besoins du corps , les autres prévoient à ceux de l'esprit , & quel bonheur plus digne de l'homme que celui qui le regarde du côté de l'intelligence ?

Difons plus. Tous les avantages de la Société tiennent aux Lettres , par des liens très-forts , quoi qu'aussi très-déliçats , c'est à elles de perfectionner les talents naturels , qui demeureroient toujours dans des bornes bien étroites , si les exemples ne leur aidoient à s'étendre & à se développer ; c'est à elles de faciliter le progrès des Sciences & des Arts , où nous ne ferions tout au plus que renouveler les essais des Inventeurs , si nous n'étions instruits de ce qu'on y a découvert avant nous. Il faudroit

faudroit commencer par poser les premiers fondemens , au lieu que nous n'avons qu'à continuer l'édifice , & qu'ajoutant quelque chose à ce qui est déjà connu , il ne nous faut pas plus de pénétration pour enfanter des prodiges , qu'il n'en a fallu d'abord pour les plus grossières découvertes.

Ne sommes-nous pas même redevables aux Lettres des Sages politiques qui nous gouvernent , & des Heros qui nous défendent ? N'ont-ils pas augmenté leurs lumières par l'étude ? & l'exemple de ceux que l'Histoire a célébrés n'a-t'il pas servi comme d'aiguillon à leur vertu ?

Peignons donc d'un seul trait , tout ce que le Protecteur des Lettres fait pour la Société ; il semble ne lui former que des Philosophes , des Historiens , des Poëtes & des Orateurs ; il lui prépare par-là de grands Rois , des Ministres éclairés , de redoutables Capitaines , d'équitables Magistrats ; il répand enfin sur toutes les conditions la lumière & l'émulation qui perfectionne tout.

Quel prix recevra-t'il d'un si grand bienfait ? L'estime. C'est ce que les hommes ont de plus cher , & le prix

dont ils payent ce qui est au dessus de toute autre récompense.

Comment le Protecteur des Lettres pourroit il ne pas recevoir de son siècle tous les honneurs qu'il mérite ? Les Sçavans sont intéressés à publier ses loiianges ; & ce sont les Sçavans qui donnent le ton aux autres ; les hommages qu'ils rendent à sa vertu lui en gagnent de nouveaux partout où ils se répandent ; & de ce concours d'éloges dictés par la reconnoissance , il se forme bientôt un applaudissement général.

Mais c'est trop peu pour lui de l'estime de son siècle ; qu'il compte encore sur celle de l'avenir. Toute chimérique qu'est cette sorte d'immortalité pour ceux qui ne vivent plus , on ne peut nier du moins que ce ne soit un bien réel pour ceux qui l'esperent. Nous avons beau faire les Philosophes, nous ne sçaurions nous rendre indifférens sur la réputation que nous laisserons après nous ; & puisque la raison ne sçauroit étouffer cet instinct , elle doit s'y accommoder , & se soumettre en cela aux vûes de la Nature , qui ne nous l'a pas donné sans dessein. Nous proposons donc aux Grands , qui

protégent les Lettres , l'espérance d'un nom durable , comme un bonheur digne de les flater.

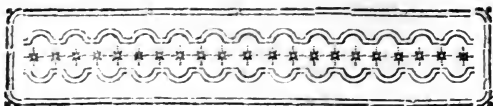
Qu'ils voyent ce que l'antiquité nous a transmis de vénération & d'amour pour ce favori d'Auguste , à qui nous devons peut-être les Virgiles , les Ovides & les Horaces.

Son nom , qui est aujourd'hui l'éloge de ceux qui l'imitent , n'est pas moins illustre par la seule protection des Lettres , que les noms des Héros le sont par la Conquête des Empires.

Mais pourquoi chercher si loin des exemples , quand nous en avons de domestiques ? Ce génie supérieur qui sous le dernier de nos Rois a porté si haut la gloire de la France & celle des Lettres , ne reçoit-il pas encore tous les jours , de la part des Sçavans , des tributs d'estime & de reconnoissance ? La suite des siècles ne fera qu'ajouter à sa renommée. Heureuses les Nations où l'éclat de sa gloire fera naître des Imitateurs de ses vertus !

F I N.

T A B L E.



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce
Volume.

PLAN de Preuves de la Religion ;
page 1.

Cantates tirées de l'Écriture Sainte.

<i>Adam</i> , page	9.
<i>Le Déluge</i> , page	11.
<i>La Tour de Babel</i> , page	13.
<i>Abraham</i> , page	15.
<i>Job</i> , page	17.
<i>Jacob</i> , page	20.
<i>Jacob & Esau</i> , page	22.
<i>Joseph</i> , page	24.
<i>La Naissance de Moïse</i> , page	26.
<i>Le Passage de la Mer rouge</i> , page	28.
<i>Le Veau d'or</i> , page	30.
<i>Coré , Dathan , & Abiron</i> , page	32.

T A B L E.

<i>Le Serpent d'airain</i> , page	34.
<i>La Mort de Moïse</i> , page	37.
<i>Jericho</i> , page	39.
<i>Debora</i> , page	41.
<i>Jedeon</i> , page	43.
<i>Jephté</i> , page	45.
<i>Samson</i> , page	47.
<i>L'Arche captive</i> , page	49.
<i>Les Philistins défaits</i> , page	51.
<i>Ruth</i> , page	53.
<i>David appaise la fureur de Saul</i> , page	56.
<i>Prière de David</i> , page	58.
<i>Goliath</i> , page	59.
<i>La Pythonisse</i> , page	61.
<i>Salomon</i> , page	64.
<i>Jeroboam</i> , page	66.
<i>Zambri</i> , page	68.
<i>Jonas</i> , page	70.
<i>Ozias</i> , page	72.
<i>Tobie</i> , page	74.
<i>Judith</i> , page	76.
<i>Sedecias</i> , page	78.
<i>Esther</i> , page	81.
<i>Balthasar</i> , page	83.
<i>Daniel</i> , page	86.

T A B L E.

<i>Susanne</i> , page	88.
<i>Le Temple rebâti</i> , page	90.
<i>Jerusalem rebâtie</i> , page	92.
<i>Les Machabées</i> , page	94.
<i>Pseaumes en Vers</i> , page	97.
<i>Cantiques en Vers</i> , page	181.
<i>Hymnes en Vers</i> , page	187.
<i>Profes en Vers</i> , page	233.
<i>Les Apôtres ; Poëme</i> , page	245.

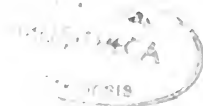
Discours en Prose.

<i>Discours ; l'Incertitude de l'avenir est un bien qui n'est pas assez connu</i> , page	251.
<i>Discours sur le même sujet</i> , page	261.
<i>Discours ; Rien ne rend l'Homme plus véritablement grand que la crainte de Dieu</i> , page	273.
<i>Eloge funebre de Louis le Grand</i> , p.	291.
<i>Compliment de l'Académie Française à M. le Chancelier</i> , page	324.
<i>Remerciment à M M. de l'Académie Française</i> , page	327.
<i>Discours sur le différent mérite des Ouvrages d'Esprit</i> , page	341.

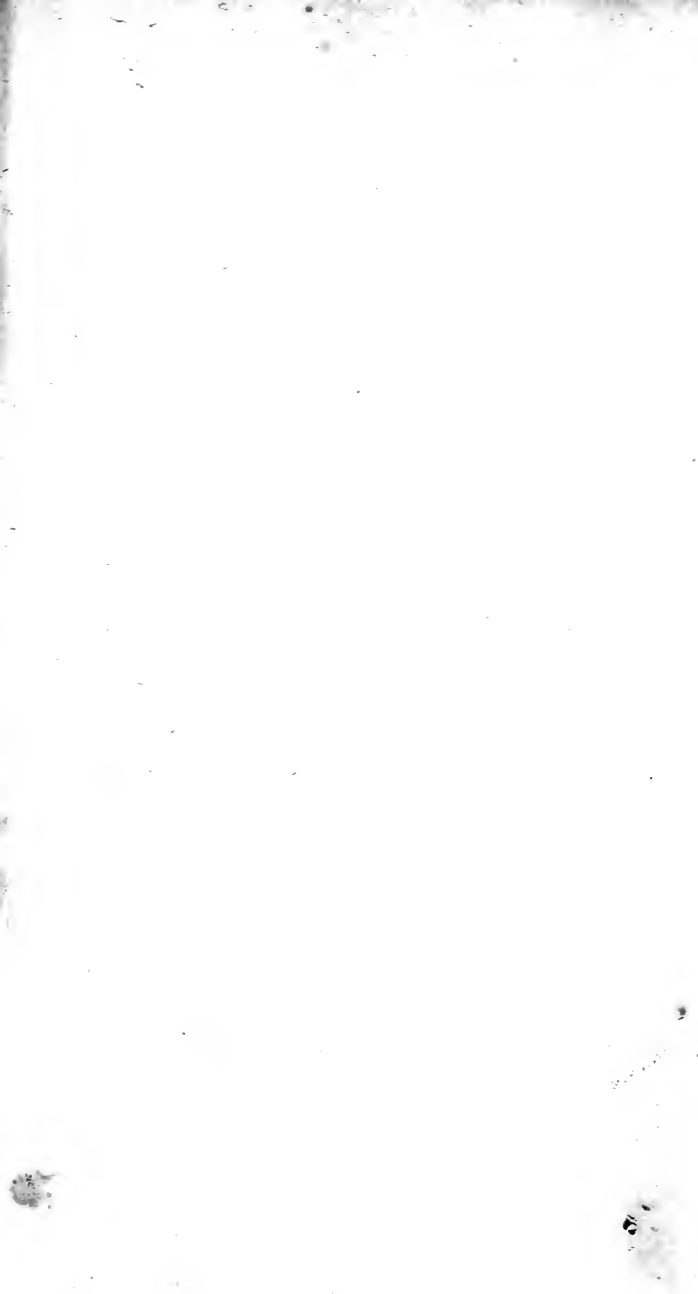
T A B L E.

<i>Discours sur les Prix que l'Académie Française distribue</i> , page	365.
<i>Harangues faite au Roi, à la Reine, & à Monseigneur le Dauphin</i> , page	384.
<i>Réponse au Discours de M. de la Faye</i> , page	391.
<i>Discours ; Rien ne fait plus d'honneur aux Grands, que de protéger les Belles Lettres</i> , page	400.

Fin de la Table.







**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--



a39003



009583625b

